

Seb Le Reveur



L'ORIGINE DU SOUPIR

L'ORIGINE DU SOUPIR

Par Seb Le Reveur

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Le Frisson Zero	5
Chapitre 2 : L'Objectif Indiscret	9
Chapitre 3 : La Partition Nerveuse	17
Chapitre 4 : Le Rempart de Marbre	25
Chapitre 5 : Sueur et Néon	29
Chapitre 6 : L'Inspiration Partagée	37
Chapitre 7 : Le Velours de l'Inconscience	42
Chapitre 8 : L'Empreinte de Verre	46
Chapitre 9 : La Symphonie Chimique	51
Chapitre 10 : L'Heure de Soie	62
Chapitre 11 : Le Rythme des Cœurs	66
Chapitre 12 : L'Alcôve de Haute Technologie	75
Chapitre 13 : L'Anarchie Tactile	81
Chapitre 14 : Le Murmure de la Chair	90
Chapitre 15 : La Fièvre Turquoise	94
Chapitre 16 : L'Épuisement de Satin	102
Chapitre 17 : Le Goût de l'Onde	111
Chapitre 18 : La Synesthésie du Désir	114
Chapitre 19 : Le Frisson du Scalpel	119
Chapitre 20 : L'Ombre du Plaisir	123

Chapitre 21 : Le Dilemme de Glace	131
Chapitre 22 : L'Écllosion Finale	135
Chapitre 23 : Le Sacre des Soupirs	145
Chapitre 24 : L'Incandescence Brève	150
Chapitre 25 : L'Onde Éternelle	158

Chapitre 1

Le Frisson Zero

L'acier du microscope est une morsure contre l'arcade sourcilière d'Aiko. C'est un froid chirurgical dans la moiteur de la pièce. Elle ajuste la netteté d'un geste sec. Sous la lentille, le protocole s'effondre. Ce n'est pas une division cellulaire, cette mécanique binaire apprise dans les manuels. C'est une éclosion. Deux cellules s'effleurent avec une fluidité de prédatrices. Elles s'étirent. Leurs parois deviennent poreuses. C'est une absorption sans résistance, une spirale qui évoque une étreinte plutôt qu'une réplication. Le bleu de méthylène irradie. Il vire à l'améthyste électrique. La matière palpite. Elle semble gémir sous le verre.

Le silence du laboratoire pèse. Il est rythmé par le cliquetis défaillant de la climatisation qui finit par rendre l'âme dans un dernier souffle tiède. Aiko sent une perle de sueur naître à la lisière de ses cheveux. Elle glisse le long de sa tempe. Sa blouse, cette armure de fibre blanche, commence à peser. Le tissu autrefois amidonné s'anime d'une vie propre. Il épouse ses courbes. Il devient le complice de la chaleur. Elle déglutit. Le bruit de sa salive est assourdissant. Elle devrait consigner l'aberration, noter la lyse prématurée ou le pic d'ATP, mais ses doigts restent soudés au plateau. Ses phalanges blanchissent.

Elle se redresse. L'échine cambrée. La sensation de la fibre contre ses mamelons qui pointent la fait tressaillir. C'est une décharge. Une brûlure précise. L'air est saturé d'ozone et d'une fragrance plus sourde, organique, presque musquée, qui émane des boîtes de Pétri. Aiko ferme les yeux. L'image des membranes fusionnant reste gravée sur ses rétines. C'est un mécanisme charnel qui s'accorde à la pulsation des organismes. Sa main libre descend vers le premier bouton de son vêtement. Elle cherche l'air. Le plastique est tiède. Libérer un pouce de peau lui procure un vertige

immédiat.

Le monde extérieur semble s'être engouffré dans ce cube de haute technologie. Elle plonge à nouveau dans le viseur. Les filaments de chromatine ne s'organisent plus en chromosomes ; ils s'entrelacent comme des membres, cherchant une annulation de l'individu. Une onde de chaleur parcourt son bas-ventre. Électricité liquide. Elle presse ses cuisses l'une contre l'autre. Le frottement du lin contre sa peau humide est une torture de velours. Elle ne cherche plus à comprendre la pathologie. Elle la ressent. L'Onde d'Éros caresse chaque terminaison nerveuse avec une précision de scalpel. Aiko entrouvre les lèvres. Un souffle court s'échappe. Une plainte.

Un bouton de nacre cède. Puis un deuxième. L'air stagnant s'engouffre dans l'ouverture, caresse insultante qui fait se cabrer les pores de son décolleté. Sous ses paupières, le ballet des fusions goulues continue. Elle se penche sur l'abysse de verre. Une cellule, gorgée d'une lumière ambrée, palpe sa voisine avec une insistance animale. Leurs lisières s'affinent jusqu'à la transparence. C'est une dévoration. Aiko déplace son poids sur le tabouret de cuir. Le crissement de la matière résonne.

Elle glisse une main sous sa protection, cherchant la peau nue de son flanc. Ses ongles traacent des sillons de feu. Tout est trop dense. L'odeur de l'ozone. Le vrombissement des serveurs. Sa propre respiration embue l'optique, créant un voile onirique sur la danse des filaments. Elle est la proie d'une métamorphose. Un troisième bouton glisse. L'ouverture dévoile l'arc tendu de sa poitrine. Elle reste suspendue entre le devoir et le besoin de se perdre. L'abîme l'appelle. Il a la saveur d'un fruit trop mûr.

Elle reporte son attention sur la lentille, mais son regard se brouille. La lumière blanche projette des arabesques d'or liquide sur sa rétine. Elle imagine Noé Lambert, quelque part dans Tokyo, capturant le tremblement d'une lèvre. Cette pensée fait monter une nouvelle bouffée de chaleur. Davantage de peau est libérée. L'air léche le creux de ses seins. Ses doigts explorent son sternum. Elle sent son cœur cogner contre

sa cage thoracique. Un animal sauvage. Chaque pulsation s'accorde au rythme des cellules. La science s'efface. Le sang devient un fleuve de mercure.

Aiko laisse sa tête basculer en arrière. Son cou s'expose à la lumière crue des néons. Des molécules d'anarchie dénouent sa retenue. Sa main descend encore, pressant le lin contre sa hanche. Elle est un pont entre la rigueur clinique et l'éclosion sauvage. Sous l'objectif, une cellule se liquéfie littéralement dans l'étreinte de l'autre. Aiko ne peut étouffer un soupir. Ses lèvres goûtent l'humidité de l'instant. Le vaccin n'est plus qu'un mot vide. Elle glisse dans le velours d'une déliquescence qu'elle n'a plus la force de combattre.

La sueur fait adhérer le vêtement à la cambrure de ses reins. Sous la pulpe de ses doigts gantés de latex bleu, sa peau semble palpiter d'une vie autonome. Elle ferme les yeux. Le latex, cette membrane de silence, devient un conducteur électrique. Elle sent chaque micro-vibration de ses muscles. Sa main s'enfonce plus bas, rencontre l'obstacle de la soie humide, et l'écarte d'un geste fiévreux. Le froid synthétique du gant contre la fournaise de son intimité provoque un choc. Elle étouffe un gémissement contre son épaule.

Elle n'est plus Aiko Senda, la virologue. Elle est une note dans un chaos magnifique. Le microscope projette sur le mur l'ombre démesurée du virus en pleine parade nuptiale. Sa main s'accéléra. Le froissement du latex crée une percussion charnelle. Elle touche au but, à ce sommet de glace et de feu, quand un signal sonore déchire l'atmosphère.

Le moniteur affiche une courbe rouge. Une progression géométrique. Ce n'est pas l'échantillon. C'est l'air de la pièce, saturé, détecté par les capteurs de biosécurité. Son cœur manque un battement. Dans le reflet de la paroi de verre, une silhouette se dessine. Immobile. Elle observe son abandon. La porte blindée siffle. Dépressurisation. Un nuage de vapeur froide caresse ses chevilles. Aiko ne se couvre pas. Elle est incapable d'interrompre le sacre de sa chair. La poignée de métal

commence à tourner. Lentement. Très lentement. Dans le silence de mort de la métropole.

Chapitre 2

L'Objectif Indiscret

L'air de Tokyo ne se respirait plus. Il se buvait, épais et sucré. Noé Lambert sentait le cuir de son Leica s'imprégner de la sueur de sa paume, une adhérence totale entre l'homme et l'optique. Sous les enseignes de Shibuya, dont les reflets mauves se diluaient dans les flaques, la foule n'avancait plus. Elle ondulait. Un ressac de corps, une marée où chaque frôlement de bras semblait déclencher une micro-décharge.

L'Onde d'Éros saturait l'oxygène. Elle transformait l'air en un sirop lourd qui brûlait le fond de la gorge à chaque inspiration.

Au centre du carrefour, là où les trajectoires se brisent d'ordinaire, un couple venait de stopper le temps. Ils formaient une île de muscles et de peau dans l'océan de bitume. Noé remonta son viseur. Le métal froid de l'appareil contrastait avec la chaleur qui lui montait aux joues. Dans le cadre rectangulaire, le monde s'arrêta.

L'homme tenait la femme par la nuque. Ses doigts s'enfonçaient dans une chevelure d'ébène dont on devinait la souplesse. Il l'ancrait à lui. Sa main libre s'égarait dans le creux des reins, plissant la visqueuse de sa robe avec une urgence muette.

Leurs lèvres n'étaient qu'à un souffle l'une de l'autre. Un interstice de quelques millimètres. Noé retint sa respiration. Il fit pivoter la bague de mise au point. Le grain de la peau apparut, piqué de minuscules perles de condensation qui brillaient comme des diamants sous les panneaux publicitaires. Elle avait les yeux clos, les cils frémissants. Son souffle, une buée légère, venait mourir contre la bouche de son partenaire.

L'objectif buvait cette intimité. À travers la lentille, Noé percevait le tressaillement d'une veine au creux d'un cou, la cambrure d'un dos, la manière dont la lumière se fragmentait sur le velouté d'une épaule dénudée. La texture de l'image devenait tactile. Le déclic du miroir fut un coup de tonnerre étouffé.

Ils cédèrent enfin. Le baiser fut une collision. Une fusion. La langue de l'homme dessinait les contours d'une faim que rien ne pouvait rassasier. Autour d'eux, les passants commençaient à ralentir, captifs de cette aura magnétique. Noé sentit son cœur cogner contre ses côtes. Un rythme sauvage. Il ne documentait plus un événement ; il capturait la naissance d'un monde où la raison n'avait plus de prise.

Son index, engourdi par le magnésium du boîtier, tressaillit. Dans le rectangle du viseur, l'homme inclinait davantage la tête pour approfondir la morsure. La femme avait rejeté la tête en arrière, offrant sa gorge à la lueur des écrans qui la zébraient de reflets électriques. Sous la peau diaphane, une artère battait la chamade.

Shibuya vacillait. À quelques mètres de Noé, une femme s'arrêta net. Son parapluie glissa sur le sol détrempé. Elle ne regardait pas le couple, elle le respirait. Ses narines palpitaient, captant l'odeur d'ozone qui précède les grands orages nerveux. Son regard croisa celui d'un inconnu. Il n'y eut aucun mot, seulement une éclosion brutale dans leurs pupilles dilatées. Leurs souffles se mêlèrent. Noé sentit cette électricité ramper le long de sa propre colonne vertébrale.

Il ajusta sa focale. La sueur perlait désormais sur son front. Une goutte solitaire glissait le long de sa tempe. Il ne pouvait détacher son œil de l'œilleton, fasciné par la nacre des lèvres humides. Chaque déclic était une ponctuation dans ce poème de chair.

Une main frôla son bras. Une pression fugitive, chaude, qui laissa derrière elle une traînée de frissons. L'Onde s'ancrait dans les corps. Le temps s'était liquéfié, s'étirant comme une goutte de miel ambré.

Noé vit la main de l'homme s'enfoncer davantage dans le creux des reins de sa partenaire. Le tissu noir se froissait sous des doigts avides. La jeune femme laissa échapper un soupir qu'il vit au tressaillement de ses épaules.

À sa gauche, le frôlement d'une écharpe contre son poignet lui arracha un sursaut. Un autre couple venait de céder. Leurs fronts se rejoignirent dans un choc sourd. L'odeur du bitume mouillé se mêlait maintenant au musc des peaux qui s'échauffent. Noé sentit la sueur glisser entre ses omoplates. Il ne cherchait plus le cadrage. Il guettait la défaillance.

Il zooma sur le visage de l'inconnue. Sur ses lèvres entrouvertes, un filet de salive brillait comme un fil d'argent. L'homme la recueillit d'un mouvement de langue d'une lenteur insoutenable. Noé chancela. L'appareil photo pesait désormais une tonne.

Rien n'était plus silencieux que ce chaos. Le doigt de Noé restait figé. Il sentait la présence de Mina à quelques rues de là, ou d'Aiko dans son laboratoire, et il se demanda si elles aussi percevaient cette vibration. Une main vint se poser sur sa hanche. Une pression ferme, exploratrice. Noé ne se détourna pas. Il resta l'œil collé à sa lucarne, témoin d'une humanité qui préférait se consumer.

L'emprise n'était pas une méprise. C'était une ancre. Les doigts s'enfonçaient dans le coton de son pantalon, cherchant la courbe du muscle. Noé sentit le souffle de l'inconnu dans son cou. Une buée tiède chargée de menthe sauvage. Il ne bougea pas.

Dans le viseur, l'homme glissa sa main sous le chemisier de sa compagne. Sous l'effet de la brûlure qui irradiait leurs veines, la peau de la femme paraissait opalescente. Ses phalanges remontaient avec une patience de prédateur vers la courbe du sein. L'air était si dense que chaque geste semblait s'étirer dans un océan de sirop. Noé captura l'instant où les lèvres se séparèrent pour mieux se retrouver, laissant entrevoir le rose tendre des muqueuses.

La pression sur son bassin s'accroît. Il bascula vers l'arrière, contre un torse solide. Il sentit la fermeté d'une cuisse contre la sienne. Une chaleur envahissante qui montait comme une marée lente. Le monde n'était plus qu'un flou de phosphorescence et de gémissements étouffés.

Le couple dans l'objectif semblait fusionner. Noé vit la jeune femme exposer la ligne vulnérable de sa gorge. Derrière lui, la main glissa vers son ventre. Les doigts effleurèrent la boucle de sa ceinture. La moiteur n'était plus météorologique ; elle était organique. Il déclencha une nouvelle fois. Le bruit du miroir résonna dans son crâne comme un coup de tonnerre.

Les doigts ne se contentaient plus d'effleurer. Ils exploraient la rupture entre l'étoffe et le derme. Noé sentit le souffle de l'autre contre sa nuque. Un ruban de fièvre. Il aurait dû rompre ce contact, mais ses muscles refusaient d'obéir. À travers l'oculaire, l'homme enfouissait son visage dans l'épaule de sa compagne.

La robe de la femme, un tissu d'un vert profond, collait à ses hanches. Noé retint son souffle. La pression dans son dos s'intensifia. Une paume brûlante s'aplatit contre ses reins pour le pousser vers l'avant. Il perçut le frottement rythmique d'un vêtement contre son pantalon. Le métal de l'objectif était froid contre son arcade sourcilière. Un contraste cinglant avec la fournaise de son ventre.

Le vacarme de la foule n'était plus qu'une nappe sonore : le claquement d'une langue, le glissement d'une main. L'Onde dilatait le temps. Noé vit la femme rayer doucement le cuir de la veste de son amant. Un geste de sauvagerie qui fit écho à la morsure qu'il sentit soudain sur le lobe de son oreille. Une décharge de plaisir pure. Il ne cherchait plus à comprendre.

La bague de mise au point tourna avec une fluidité huileuse. Il se concentra sur la sueur entre les omoplates de l'homme. Des perles de cristal reflétant les enseignes.

Derrière lui, la main glissa sous son t-shirt. Le contraste entre la paume calleuse et la douceur de son abdomen lui arracha une inspiration saccadée. Il ferma les yeux, laissant l'obscurité amplifier le désir. Le couple s'était encore rapproché, hanches verrouillées. Noé pressa enfin le bouton.

Le dé clic résonna comme une détonation. Sous ses doigts, le boîtier conservait sa propre chaleur. La paume sous son t-shirt décrivait de lents cercles. Il sentit un ongle tracer le contour de ses côtes. L'air s'engouffrait dans ses poumons comme un parfum de métal chaud.

Devant lui, la femme en vert renversa la tête. Les veines de son cou battaient un rythme de transe. Son amant ne l'embrassait plus, il la dévorait. Noé, prisonnier de son cadre, sentait ses genoux frémir.

La morsure sur son oreille devint un baiser humide. Une langue recueillit le sel de sa sueur. La main sur son torse remonta, écrasant son téton entre le pouce et l'index. Un geste d'autorité qui lui arracha un gémissement. Tout devint tactile. Le frottement de son pantalon lui parut abrasif comme du papier de verre.

Une jambe s'immisça entre les siennes. Il écarta les cuisses. Le contact du denim contre l'intérieur de sa jambe créa un court-circuit. Dans son viseur, la femme avait les mains plongées dans les cheveux de son amant, ses doigts crispés à en arracher les racines. Noé sentit les doigts redescendre vers sa ceinture. Sa vision se brouilla d'un excès de lumière intérieure. Ses propres mains, crispées sur le boîtier, ne savaient plus s'il fallait lâcher prise ou rester fidèle à l'image.

Le métal de sa boucle cliqueta. Un son assourdissant. La main savourait chaque millimètre de cuir. Noé sentit un ongle glisser sous le rebord de son pantalon. Une ligne de feu. Sa respiration était un poids trop lourd. Le corps derrière lui était une fournaise.

La femme à la robe verte semblait sur le point de se briser. Ses cheveux noirs balayaient l'asphalte comme une traînée d'encre. Son partenaire l'agrippait avec une ferveur de naufragé. Noé pressa le déclencheur par automatisme. *Clac.* Le miroir captura cette fraction de seconde où la pudeur s'efface.

Le souffle de l'inconnu s'engouffra dans son cou.

— Regarde-les, murmura une voix basse. Une vibration de velours froissé.

Noé sentit les doigts s'insinuer sous sa peau, là où la chaleur est insupportable. Le contraste entre l'air nocturne et cette paume brûlante provoqua une convulsion de son bassin. Il resta soudé au métal de son boîtier, sa seule boussole.

Une goutte de sueur glissa le long de sa mâchoire. Les voitures n'étaient plus que des carcasses dans la brume. Noé n'était plus le journaliste ; il était l'extension nerveuse de ce baiser. La main sur son ventre exerçait une pression circulaire, lente. Il ferma les yeux. Lorsqu'il les rouvrit, la femme en vert poussait un cri muet, le cou tendu. Noé sentit le dernier rempart de sa raison se craqueler sous l'assaut d'un pouce qui venait d'effleurer le sommet de son désir.

Le pouce décrivit une ellipse à travers le jean avant de trouver l'échancrure du tissu. Noé bloqua son inspiration. Derrière lui, le corps s'écrasait contre ses omoplates.

Le métal du Nikon lui parut d'une hostilité glaciale. Ses phalanges tremblaient. Les amants au centre n'étaient plus que des taches de chair floues.

— Ton cœur s'affole, Noé.

Le souffle lécha son oreille. Une odeur de gardénia écrasé et d'ozone. Le parfum de l'éclosion. La main glissa plus bas avec une autorité tranquille. Les ongles effleurèrent son intimité à travers le coton. Noé ferma les paupières. Il sentait la force des tendons qui pétrissaient sa chair pour briser sa volonté.

À quelques mètres, le couple s'effondra dans une étreinte horizontale. Le gémissement de la femme en vert traversa le tumulte. Noé voulut parler, mais sa gorge était un désert de sel. Le pouce s'enfonça dans le creux de son aine.

Il sentit le buste derrière lui se cambrer. La sangle de son appareil lui sciait l'épaule. La main s'immobilisa une seconde. Puis, les doigts se refermèrent sur la raideur de son désir. Il n'était plus le photographe ; il était la pellicule. L'Onde le brûlait vif.

Chaque phalange devenait une électrode. Noé sentit son pantalon devenir une barrière abrasive. Le souffle derrière lui devint mélodique. Il percevait la rondeur d'un genou calé entre les siens, l'obligeant à s'ouvrir.

Le Nikon battait contre son plexus. Un poids mort. Il entendit le glissement d'une étoffe fine. La main remonta le long de son abdomen. Le pouce vint presser le bas de ses côtes, là où le vertige commence.

À travers le viseur, Shibuya n'était plus qu'une mer de mercure. Les amants semblaient flotter dans une lumière granuleuse.

— Ne cherche pas à capturer l'instant, Noé, souffla la voix. Laisse-le te dévorer.

Un frisson violent irradija jusqu'à la pointe de ses doigts. La main le força à cambrer les reins, à presser son corps contre un bassin brûlant. Il y avait cette odeur de pluie et de vanille sombre. Ses yeux papillonnèrent. Il sentit des lèvres effleurer la sangle de cuir avant de trouver sa peau nue, juste au-dessus de sa clavicule. La décharge fit basculer l'horizon.

Noé abandonna la mise au point. Son index se contracta par réflexe, libérant une série de clichés flous, alors que sa tête basculait dans le creux d'une épaule parfumée. La main s'insinua sous sa ceinture. Il n'était plus qu'une note dans cette symphonie, une fibre tendue à rompre sous l'archet du désir.

La sangle commença à glisser le long de son bras. Elle irrita son triceps avant que le boîtier ne heurte son flanc. Noé ne chercha pas à le rattraper. Ses doigts s'ouvrirent, cherchant la chair. Il trouva une hanche drapée de soie fine.

Le souffle de l'inconnue portait des notes de vanille noire. Ce n'était plus un murmure, mais une vibration synchronisée sur son cœur. Il sentit un corps s'emboîter dans le sien avec une précision effrayante. Une main remonta à son menton, l'obligeant à pivoter.

Ses yeux s'ouvrirent sur un visage transfiguré. Ce n'était plus le marbre de la réserve. Les iris d'Aiko Senda étaient des puits de lumière dorée. Ses lèvres étaient entrouvertes.

— Tu vois, maintenant ? murmura-t-elle. L'image ne suffit plus.

Elle attrapa sa main et la guida vers le décolleté de sa blouse. Noé sentit le battement furieux du cœur de la virologue. Ce n'était pas la panique, c'était une métamorphose. Le vacarme de la foule se mua en un bourdonnement sourd.

Noé comprit alors. L'humanité n'attendait pas de remède. Elle attendait le brasier.

L'appareil photo glissa totalement. Il s'écrasa sur le sol dans un craquement de verre brisé. L'objectif était mort. Aiko scella leur pacte en écrasant sa bouche contre la sienne. Une invasion de chaleur sauvage qui le projeta dans l'abîme, tandis que derrière eux, le carrefour s'embrasait. Le règne de la chair commençait.

Chapitre 3

La Partition Nerveuse

La pénombre du laboratoire s'était figée. Sur les moniteurs de verre, les tracés de l'Onde d'Éros n'indiquaient plus une simple anomalie, mais une saturation spectrale. Chaque pic de tension sur l'écran correspondait à un micro-ajustement des neurones de culture, une poussée de courant qui s'affranchissait des limites biologiques. Mina restait immobile. Ses yeux suivaient le défilement des données. 112 hertz. 115 hertz. Ce n'était plus une courbe de réponse standard ; c'était une architecture de fréquences pures qui cherchaient un débouché.

Elle fit glisser sa main sur la console. La chaleur des processeurs lui mordre la pulpe des doigts. Un rappel net, physique, de l'énergie bloquée derrière les parois de silicone. Le ronronnement des ventilateurs s'intensifia. Un bruit blanc, mécanique, qui se superposait au bruit sourd de son propre sang dans ses tempes. À l'angle de la paillasse, une tasse de thé oubliée la veille montrait une surface terne, un détail domestique absurde au milieu du chaos électrique. Mina desserra le premier bouton de sa blouse. L'air, chargé d'ozone et de l'odeur chimique des solvants, frappa la peau de son cou.

Dans le bocal de culture, les cellules nerveuses ne montraient aucun signe de nécrose. Au contraire. Elles s'étiraient, cherchant des points de contact, créant des ponts cytoplasmiques d'une densité anormale. Les protocoles de sécurité affichaient des voyants orange. D'un geste sec, elle désactiva le filtrage atmosphérique. Un sifflement léger. L'air de la pièce devint lourd, chargé d'une humidité nouvelle. Elle voulait cette fièvre. Elle voulait que l'air porte la vibration.

Le temps devint une donnée malléable. Mina observa une goutte de condensation sur

le verre. Elle suivait une trajectoire irrégulière avant de s'écraser sur le socle en inox. Elle se concentra sur cette chute, sur la gravité qui dictait le mouvement. Ses propres muscles se relâchaient sous l'effet de la statique ambiante. Une chaleur diffuse s'installa au creux de son ventre. Une brûlure précise.

Chaque impulsion sur l'écran était un signal qu'elle traduisait physiquement. Elle ferma les yeux. Le bourdonnement des machines devint un environnement tactile. À l'autre bout de Tokyo, des milliers de corps subissaient la même surcharge au même instant. Sous ses paupières, les influx dessinaient des chemins de feu. Elle n'étudiait plus l'Onde. Elle s'accordait à sa fréquence. Sa main remonta le long de son cou. Son pouls frappait contre ses doigts, sauvage, calqué sur le cadencement des processeurs.

L'atmosphère changea. L'air qui entrait par les bouches d'aération portait maintenant les relents de la ville : bitume, sueurs ambrées, musc. Mina renversa la tête. Ses yeux restaient fixés sur les crêtes de l'Onde qui saturaient les moniteurs. Chaque pic électrique mordait ses nerfs. Une morsure lente. Délibérée. Son sang semblait se charger de mercure lourd.

Sa main glissa plus bas. Elle suivit la ligne du lin froissé de sa blouse. La peau de sa poitrine était couverte d'une fine buée de sueur. Une rosée fiévreuse sous les néons crus. Le frottement du tissu contre ses mamelons devint un bruit constant dans son esprit. Un dialogue de fibres et de chair.

Elle se rapprocha du réservoir. Ses hanches heurtèrent le rebord métallique. Le froid de l'acier contre la fournaise de son corps lui arracha un souffle court. À l'intérieur du verre, les filaments neuronaux s'enroulaient dans une étreinte microscopique. Ils se dévoraient. Mina posa ses deux paumes à plat sur le verre tiède. Une décharge de basse intensité parcourut ses bras, se logea dans ses reins. Elle resta ainsi, les doigts écartés.

Tout devint une question de fréquence. Ses phalanges étaient pâles contre la paroi.

Elles tremblaient. Ce n'était pas de la peur, mais une impatience organique. L'Onde léchait les parois de son esprit. Dans le reflet du bocal, son visage lui apparut : lèvres entrouvertes, pupilles dilatées. Elle n'était plus la neuroscientifique Mina Rahman. Elle n'était qu'une résonance. Ses doigts tambourinèrent contre le verre. Un rythme binaire. Une percussion qui appelait la foudre.

Le réservoir pulsait maintenant. Un battement régulier de quartz et de fluides. Mina ferma les yeux, abandonnant le froid de la paillasse pour cette onde de choc qui remontait ses bras. Ses doigts glissèrent sur la paroi courbe, cherchant le point où la matière et le besoin se confondaient. L'air était saturé d'ozone et de ce parfum de fleurs capiteuses qui signalait la phase finale de la contagion.

Elle s'abaissa. Ses genoux frôlèrent le linoléum. Son visage pressé contre le bocal. Son souffle brouillait la transparence du verre. Une buée laiteuse. À quelques millimètres, les filaments s'agitaient dans une danse de soie électrique. Elle ouvrit la bouche. Elle sentait la montée en puissance. Un chant grave dans ses oreilles.

Elle atteignit le panneau de contrôle. Les voyants viraient au cramoisi. Ses phalanges effleurèrent le curseur de fréquence. Métal rugueux. Elle poussa le curseur. Un mouvement millimétré. Elle étira l'impulsion jusqu'à ce qu'elle devienne une caresse insupportable. Le gémissement des machines monta d'un ton. Un rôle harmonique qui fit vibrer la soie de sa culotte contre son intimité.

Le moniteur projetait des éclats bleus sur ses épaules. Sa blouse avait glissé. Chaque pic de l'Onde était une promesse de déliquescence. Elle ne cherchait plus la mécanique du virus. Elle en était l'instrument. Sa respiration se fit hachée. Elle captait les molécules de ce parfum sauvage émanant de ses propres pores.

Le silence n'existait plus. Mina pressa son front contre le réservoir. Elle regardait le chaos des neurones qui se brisaient et se renouvelaient. Une goutte de sueur coula entre ses seins. Un chemin de feu absorbé par le lin. Le rythme du monde changeait.

Ses doigts se crispèrent sur l'acier. Ses jointures blanchirent. Elle sentit la symphonie commencer à la jouer, elle aussi.

L'index de Mina glissa sur la platine de verre. Le métal de la console irradiait une chaleur animale. Une pulsation qui s'insinuait sous ses ongles. Elle laissa l'obscurité se peupler de spectres d'ambre. Chaque vibration était une note de basse profonde. Sous le tissu, la peau de son ventre se contracta. Un incendie invisible.

Elle ajusta le potentiomètre. Un secret entre sa chair et la technologie. Le bourdonnement des transformateurs s'épaissit. Il devint presque liquide. Elle se sentait lourde. Une mèche de cheveux noirs balaya sa tempe. Une sensation trop vive. Un soupir étranglé. L'écorchure était consentie.

Les écrans affichaient des courbes irrationnelles. Les pics de l'Onde d'Éros imitaient le mouvement des reins lors d'une étreinte. Mina pencha la tête. La lumière des néons coulait sur elle comme un lait électrique. Elle sentait la tension de ses seins contre le coton. Le temps s'était étiré jusqu'à la rupture.

Elle posa sa paume sur le réservoir de culture. Les filaments s'aggloméraient en une masse rouge sombre. La tiédeur du verre l'étonna. Une fièvre qui répondait à la sienne. Un gémissement guttural s'échappa de ses lèvres. Elle n'avait plus peur de la contagion. Elle craignait le retour du silence. Ses doigts défirent le premier bouton de sa blouse. Une libération millimétrée.

Le deuxième bouton céda. Un claquement de nacre dans le silence saturé. L'air climatisé s'insinua sous l'étoffe. Une douceur de soie sur son décolleté. Les filaments sombres pulsaient de façon synchrone avec le sang de ses tempes. Une mesure à quatre temps. Lourde. Viscérale.

La buée sur le réservoir créait un voile entre elle et la rupture biologique. Sous ses pieds, le sol transmettait les vibrations des pompes à vide. Des ondes de choc dans

ses jambes. Chaque pore de sa peau absorbait l'électricité statique. Un frisson descendit sa colonne vertébrale. Elle cambra les reins, poussant sa poitrine contre la console.

Elle glissa ses doigts vers le troisième bouton. Lentement. Le tissu, imprégné d'ozone et de musc, glissa sur ses épaules. Sa peau était diaphane sous les néons. La lumière l'enveloppait comme un onguent. L'Onde n'était plus une menace, mais une montée spectrale cherchant sa résolution.

Son souffle devint court. Des soupirs hachés. Les graphiques n'étaient plus que des entrelacs de lignes lascives sur fond d'ébène. La barrière entre le sujet et l'objet s'effritait. Un bourdonnement faisait vibrer ses dents, résonnait dans son bassin. D'un mouvement fluide, elle laissa la blouse s'affaisser. La dentelle noire retenait encore ses seins. Une frontière dérisoire.

L'odeur s'épaissit encore. Terre mouillée. Fleurs capiteuses. C'était l'arôme de la contagion court-circuitant la raison. Mina ferma les yeux. Elle vit la musique : éclats d'ambre, pulsations pourpres. Elle n'analysait plus. Elle était la caisse de résonance. Ses doigts s'égarèrent sur son cou, testant la chaleur de sa jugulaire. Le pouls battait avec une violence magnifique.

Son index suivit la veine bleue sous la nacre. Chaque battement était une percussion sourde. Elle sentit sa paume s'accorder à la tiédeur de sa gorge. Sillage de vapeur. Elle bascula la tête en arrière. Un gémissement ténu s'étira entre ses lèvres.

Le métal de la console offrait un contraste cruel avec la fièvre de ses entrailles. Sa main libre descendit vers la surface tactile. Elle caressa les données. Sous ses phalanges, les cristaux liquides réagissaient. Les volutes de l'Onde d'Éros imitaient la cambrure de ses reins. L'alarme rouge clignotait. Un cœur agonisant. Une invitation de rubis. Elle ignora le message d'erreur. La lumière écarlate léchait la dentelle noire.

Une nouvelle déferlante parcourut ses nerfs. Douce. Vertigineuse. Chaque millimètre carré de son derme était devenu une zone de sensibilité insoutenable. L'éclosion s'emparait de ses vertèbres. Ses muscles se dérobaient. Elle s'appuya lourdement contre le pupitre. Le frottement du coton sur ses coudes créait une statique qui fit dresser ses fins duvets.

Elle ne voyait plus que des scènes d'ambre et d'or. Le chant profond de ses cellules qui s'ouvraient. Ses doigts s'égarèrent sous la dentelle pour tester son propre désir. Son cœur frappait contre sa cage thoracique. Elle devenait liquide. Une note de musique tenue trop longtemps.

Le parfum de l'Onde s'infiltrait dans ses poumons. Plus enivrant qu'un vin. Une perle de sueur traça un chemin de glace et de feu vers sa colonne. Elle tressaillit. Ses mains se crispèrent sur le rebord. Ses articulations blanchirent. Le crescendo était imminent.

Ses paumes puisaient une fraîcheur illusoire sur le métal. Chaque graphique était une géographie du désir. Elle inclina la tête. Une mèche de cheveux déclencha un spasme électrique le long de son épaule. Elle augmenta le gain des capteurs neuronaux. Le sol vibrat.

Elle laissa sa tête basculer. La climatisation léchait l'humidité de sa peau. Froid chirurgical contre chaleur de lave. Les molécules du virus s'agençaient dans l'air. Ses paupières palpitaient au rythme d'un métronome fou.

Le glissement de la soie entre ses cuisses devint une obsession. Elle écarta les jambes. Laisser circuler l'électricité. Le silence était saturé de sa propre respiration. Un son de velours déchiré. La blouse devint une armure trop pesante.

Elle déverrouilla le protocole « Oméga ». Le moniteur vira au carmin. Ses doigts s'attardèrent sur le polymère. Elle caressait les angles. Les surfaces lisses. Le monde matériel et le monde nerveux fusionnaient. Elle appelait la rupture de chaque pore de

sa peau.

Mina laissa glisser ses mains sur le clavier. Chaque touche répondait par des décharges bleutées. L'air était une moiteur de serre tropicale. Elle l'inhala goulûment. Les molécules s'accrochaient à ses muqueuses comme des baisers de glace.

Le flux s'ancrait dans son bas-ventre. Un bouton de sa blouse céda. Claquement sec. Le tissu s'ouvrit. Chaque pore buvait l'obscurité pourpre. L'ombre s'était muée en un amant s'insinuant sous l'étoffe.

Les ondes de forme dessinaient des fractales de désir. Mina avança un pied sur la résine lisse. La vibration des générateurs la foudroya. Une caresse remontant ses chevilles, ses mollets. Sa respiration était une plainte. Elle effaça une buée sur un moniteur du bout de la langue. Goût d'ozone et de sel.

Elle s'enfonça dans le polymère chauffé. Chaque centimètre de son corps réclamait une friction. Sa main gauche s'emmêla dans ses cheveux, forçant sa tête à s'incliner. Elle exposait sa gorge aux battements de la machine. Les alarmes étaient réduites à un murmure rythmique.

Ses paumes captaient la pulsation des circuits. Précision métronomique. Une goutte de sueur s'écrasa sur le pupitre. Choc inaudible mais ressenti comme une cymbale. Elle suivit la cicatrice brillante. Ses muscles se liquéfiaient. L'Onde était son sang. Un fleuve de mercure.

Ses hanches ondulaient. Le frottement de la soie était une torture exquise. Elle savait que ses influx avaient franchi le seuil de saturation. L'odeur de son excitation se mêlait aux effluves chimiques. Sa blouse glissait, retenue par ses bras qui cherchaient un ancrage.

Un frisson vaste naquit à la base de sa colonne. Elle arqua le dos. Ses yeux se

perdirent dans les câbles au plafond. Ses tétons heurtaient le coton à chaque inspiration. Une tension de quinte diminuée refusant de se résoudre. Elle mordit la pulpe de son pouce. Douleur contre plaisir immense.

L'écran affichait des spirales d'or. Elle délaissa le pupitre. Ses jambes fléchirent. Ses genoux effleurèrent le sol froid. Elle glissa. Ses doigts griffèrent la console. Elle gémit. Un son rauque. Animal. Elle était au cœur du mécanisme. Ses pétales s'ouvraient un à un dans ses entrailles. Elle chercha la lisière de son vêtement.

Ses doigts trouvèrent l'élastique de sa lingerie. Ultime frontière. Elle laissa glisser la soie millimètre par millimètre. La soie tomba sur la résine. L'air s'engouffra entre ses cuisses. Caresse illicite. Elle soupira. Ses yeux rivés sur les moniteurs. Cathédrales de lumière. Chaque note était un spasme.

Elle ramena ses mains vers son tourment. Premier contact. Choc électrique. Elle se cambra. Bassin projeté en avant. Arpège de sensations pures. Staccato de plaisir. Elle sentit l'humidité de sa propre éclosion. Reddition totale. Ses doigts cherchaient le point de résonance. La note fondamentale.

Le temps se dilata. Goutte de miel sur du velours. Ses pouces battaient. Ses abdominaux se contractaient. Pression croissante. Le violet électrique des écrans la baignait. Elle était une prêtresse de la chair. Seule la fatigue permettrait à l'Onde de s'ancrer.

Un bip strident. Froid. Le sas de décontamination du secteur 4 venait d'être forcé. Mina ne bougea pas. Elle accueillit l'intrusion comme une note discordante nécessaire. Elle ne se cacha pas. Une silhouette se découpa derrière la cloison. Floue. Mina enfonça ses doigts plus profondément. Appropriation sauvage. Les spirales d'or fusionnèrent en une ligne droite. Aveuglante. La porte coulissa dans un sifflement. La symphonie commençait.

Chapitre 4

Le Rempart de Marbre

Le silence du laboratoire n'était pas un vide. C'était une épaisseur saturée, une attente insoutenable sous les néons blafards. Aiko restait immobile. Ses bras ballants le long de sa blouse blanche semblaient peser des tonnes. L'air était lourd, chargé d'une humidité que le système de filtration peinait à assécher. Chaque inspiration lui apportait le parfum subtil du talc et du polymère. Ses mains, prisonnières de gants en nitrile noir, vibraient d'une électricité résiduelle qu'elle ne parvenait plus à dompter.

Elle leva lentement sa main droite. Le caoutchouc crissa contre sa peau. Ce son, pourtant banal, résonna en elle comme une caresse interdite. Elle observa la membrane synthétique épousant chaque relief, soulignant la nacre de ses ongles et la délicatesse de ses jointures. C'était une armure dérisoire. Une seconde peau qui, loin de la protéger de l'éclosion dévastant Tokyo, emprisonnait sa propre chaleur. Elle la sentait refluer.

Soudain, le souvenir du regard croisé quelques heures plus tôt revint avec la violence d'une brûlure. Ce n'était qu'un instant sur le parvis. Ses yeux avaient sombré dans ceux d'un homme dont elle ignorait tout, mais dont l'éclat sombre agissait comme un catalyseur. Noé. Elle avait lu ce nom sur son badge de presse. Elle revit la dilatation de ses pupilles. Sa discipline, cette cathédrale de glace qu'elle avait mis des années à bâtir, présentait désormais une fissure. La symphonie chimique de l'Onde d'Éros s'y engouffrait.

Aiko ferma les yeux. Ses autres sens prirent le relais. Une perle de fièvre naquit à la lisière de ses cheveux. Elle entama une descente lente le long de sa tempe, se frayant un chemin sous le masque de protection. Le sillage humide la fit frissonner. Ses

doigts gantés se rejoignirent. Les paumes se pressèrent. Le frottement du polymère créa une chaleur soudaine, un échauffement délicieux qui se propagea le long de ses avant-bras. Elle pressa plus fort. Elle cherchait une douleur pour masquer le désir. Elle n'y trouva qu'un plaisir plus aigu.

Elle se pencha vers le plan de travail. Ses hanches frôlèrent le rebord métallique. Le froid traversa le tissu de son pantalon. Ses mouvements étaient décomposés. Elle saisit une pipette de verre avec une précaution infinie, comme un objet sacré. La transparence de l'instrument captait la lumière crue, projetant des reflets irisés sur ses doigts sombres. Elle imaginait la fluidité du virus à l'intérieur. Cette onde invisible qui ne demandait qu'à transformer son sang en un fleuve de soie.

Son rythme respiratoire s'accéléra. Sa poitrine heurta le coton rigide de sa blouse. Elle percevait le bourdonnement des centrifugeuses comme un battement de cœur lointain. Un métronome organique. Le monde extérieur n'existait plus. Il n'y avait que cette enceinte de verre et cette lutte silencieuse entre la science et la chair. Elle sentait le nitrile se tendre sur ses phalanges alors qu'elle contractait les poings. Sa main gauche remonta vers son cou. Elle effleura le col officier. Ses yeux restaient fixés sur l'échantillon, là où le chaos et la beauté s'entremêlaient.

Chaque fois qu'elle pliait une phalange, la pellicule noire se tendait avec une fidélité indécente. Aiko sentait la sueur emprisonnée entre sa chair et la membrane. Un lubrifiant naturel. Tout devenait fluide, presque huileux. Elle n'était plus une virologue. Elle était devenue une créature de contact. Le souvenir de l'iris de Noé, cet ambre qui avait dévoré la lumière du matin, pulsait derrière ses paupières. C'était une promesse de désordre s'insinuant sous sa blouse, là où la peau est la plus fine. Là où la raison se délite.

Elle approcha le flacon de la hotte aspirante. Ses mouvements étaient ralentis par une pesanteur nouvelle. Une langueur. Le métal froid de la paillasse pressait contre ses cuisses. Une morsure glacée. Elle posa le tube à essai. Le cliquetis du verre contre

l'acier résonna comme un cri. Sa main trembla. Une trahison musculaire. Elle fixa la solution opalescente : le nectar de l'éclosion.

Aiko porta sa main au visage. Elle ajusta le masque qui lui sciait l'arête du nez. Le contact du gant contre sa joue fut d'une douceur foudroyante. Une caresse synthétique. Elle imagina que ce n'était pas sa main, mais celle de l'homme au regard d'abîme. L'air s'épaississait. Il se chargeait de molécules musquées. Elle inspira profondément. L'odeur du désinfectant ne masquait plus ce parfum de chair chauffée qui émanait d'elle-même.

Elle se redressa. La cambrure de son dos se fit plus prononcée. Le coton, d'ordinaire neutre, lui parut soudain abrasif. Une agression délicieuse. Le bourdonnement de la climatisation se mua en un murmure de corps se frôlant dans l'ombre des alcôves tokyôïtes. Aiko n'était plus seule. Elle était habitée par l'image de cet homme. Chaque seconde étirait le temps. Verser un réactif devenait un acte d'une sensualité insoutenable. Sur le moniteur, les courbes de l'activité neuronale dessinaient des montagnes russes de plaisir pur. Son bastion de certitudes n'était plus qu'une illusion de poussière.

Elle défit nerveusement le premier bouton de sa blouse. Un disque de nacre froid s'échappa de sa boutonnière. Un triangle de peau fut libéré. L'air climatisé s'y engouffra comme un souffle indiscret. Elle frissonna jusqu'à la racine des cheveux. Elle imaginait les mains de Noé se posant là, sur le creux de sa gorge où l'artère carotide battait la mesure d'une danse effrénée.

Aiko ferma les yeux. Sa main descendit vers la courbe de sa hanche. Le crissement du caoutchouc contre le coton déchira le silence. Un son impudique. Elle mordit sa lèvre. Elle sentait le poids de son corps s'alourdir. Elle se laissa glisser lentement le long de la paillasse. Le métal poli massait ses reins à travers ses vêtements. Elle n'était plus le chercheur. Elle était le pétale qui se déchire sous la poussée de la sève.

Le vaccin n'était plus qu'une abstraction. Une équation sans solution face à l'arithmétique simple de deux corps qui s'appellent. Elle bascula son bassin en avant, cherchant un appui contre le bord dur de la table. Contact. Étincelle. Tout en elle réclamait la déroute. Ses jambes fléchirent. Elle sentit le glissement soyeux de ses propres cuisses l'une contre l'autre. Une friction humide. La capitulation était imminente.

Le signal sonore de l'interphone retentit. Une lacération métallique. Elle sursauta. Son cœur manqua de rompre ses côtes. Sur l'écran de contrôle, une silhouette venait de franchir le premier sas de sécurité. Noé. Il ne portait aucune protection. Juste son veston de lin froissé. Ses yeux, même pixélisés, brûlaient d'une connaissance interdite. Il ne parlait pas. Il attendait.

Aiko sentit le dernier pan de son rempart s'effondrer. Elle porta la main à la commande d'ouverture. Ses doigts tremblaient sur la surface tactile. Le sas émit un soupir de décompression. Un murmure de reddition. En ouvrant cette porte, elle acceptait enfin la brûlure. Elle ne signait pas seulement la fin de son isolement, mais le début de l'incendie.

Chapitre 5

Sueur et Néon

La lueur rose crache sur l'asphalte de Shinjuku. Noé s'arrête. Ses poumons saturent. L'air est une substance, un nectar épais chargé d'ozone et de sueur. Sous ses doigts, le boîtier de l'appareil est brûlant. Il bat comme un cœur. Il cherche le sillage. Ce n'est plus une effluve, c'est une morsure. Musc sauvage et jasmin pourri. Chaque bouffée est une promesse de chute.

À quelques mètres, deux ombres s'encastrent contre la brique. Un homme, une femme. Ils sont si proches que leurs vêtements fusionnent. Le langage a déserté leurs lèvres. Reste une grammaire de souffles courts et de froissements de tissus. La main de l'homme s'égaré dans la nuque de sa compagne. Lenteur de supplice. On entend le glissement de la paume contre la peau, un bruit de succion que l'humidité amplifie. Noé observe son dos cambré. Une ligne de tension pure. Elle a lâché prise. Ses paupières tressautent sous l'assaut de l'Onde. Ça parcourt ses nerfs en décharges électriques.

Les kanjis des bars clandestins dansent dans les flaques d'eau tiède. Noé avance. Pas un bruit. Il est un fantôme parmi les possédés. Une goutte de sueur coule le long de sa tempe, finit sur son col. Le parfum se précise. Il devient animal. Ça vient de ce renforcement, derrière les rideaux de perles qui cliquettent comme des dents. À l'intérieur, la lumière est rouge sang. Elle pulse.

Il écarte les perles. Le plastique est froid contre sa main. Il fait une chaleur de forge. L'eau ruisselle sur le métal rouillé, dessine des larmes sur les murs. Ça sent le papier brûlé et le santal. Sur les banquettes de moleskine déchirée, des corps s'entassent. Des mains cherchent des hanches. Des bouches explorent des cous avec une faim brute.

Une urgence sourde. Noé ne lève pas son objectif. Il veut la vibration. Son sang cogne contre ses tempes. Quelqu'un renverse un verre dans le fond ; le bruit du verre brisé le sort un instant de sa torpeur.

Elle sort de l'ombre. Sa robe est si fine qu'elle semble liquide, une membrane qui réagit au moindre souffle. Elle ne le regarde pas. Elle est dans son extase. Elle s'approche. Ses hanches balancent. Le musc émane d'elle comme une vapeur. Noé sent sa chaleur avant le contact. Une fournaise. Elle s'arrête. Son souffle s'échoue sur ses lèvres. Ça sent le fruit trop mûr. Ses doigts tremblent, frôlent son visage. C'est électrique. Une décharge qui descend jusque dans ses reins. Ses yeux s'ouvrent. Sombres. Dilatés. Miroirs d'une soif sans fin. L'Onde tend un fil de haute tension entre eux.

Son index descend le long de sa bouche. Un effleurement lourd. Une traînée de feu. Noé bloque sa respiration. L'air entre leurs visages est devenu une étoffe brûlante. Il ne recule pas. Il est fasciné par ses pupilles, deux puits noirs où se noient les reflets de l'enseigne. À cet instant, l'Onde n'est plus une théorie. C'est un bourdonnement basse fréquence qui fait trembler les vitres de son âme.

Le voile de sa robe ondule. Un sifflement de reptile. Le tissu glisse contre ses hanches, révèle son dos que la sueur fait briller comme du verre. Noé baisse les yeux vers sa gorge. La carotide bat. Un petit animal affolé sous la peau. La chaleur monte. Fleurs en décomposition et peau chauffée. C'est une invitation au naufrage.

Il finit par lever la main. Ses doigts sont engourdis par l'électricité de la pièce. Il touche sa taille. Le tissu n'arrête rien. La fièvre dévore le corps en dessous. Sa paume s'imprime contre elle. Il sent chaque vertèbre. Chaque tension. Elle soupire contre sa joue. Un murmure de buée. Un fracas en lui. Elle incline la tête, offre sa nuque. Noé s'approche. Il veut cette chaleur. Leurs souffles se mélangent. Un pacte de carbone. Ses doigts s'enfoncent dans sa hanche. La chair cède. Le temps s'arrête. Le bar s'efface. Il ne reste que ce cercle de peau où la fin du monde se danse. Ses paupières

s'alourdissent. Son pouce dessine un arc lent, remonte vers la poitrine. Le cœur cogne. Il veut briser la cage thoracique. Chaque millimètre conquis est une petite mort.

Son pouce franchit la lisière du sein. Sous le tissu qui crépite, sa peau tressaille. Noé sent le muscle. C'est une architecture vivante. L'air de la ruelle sent la pluie et le musc. Une lueur bleue tombe sur son visage. Elle entrouvre les lèvres. Pas un mot. Son souffle sent la menthe et la fièvre. Il meurt contre son cou.

Elle pivote. Réduit l'espace. Leurs poitrines se touchent. Leurs cœurs cherchent le même rythme. Tokyo disparaît. Les sirènes s'étouffent. Sa main remonte le long de son bras. Ses ongles griffent sa chemise. Elle serre son épaule. L'urgence la dévore. Ses nerfs sont des fils de cuivre incandescents. Noé comprend : le vaccin d'Aiko ne pèse rien face à cet effondrement.

Il pose son autre main sur sa nuque. Ses doigts s'égarer dans ses cheveux humides. Il trouve la base du crâne. C'est une fournaise. Il incline le visage, longe sa mâchoire. Il goûte le sel. L'amertume du parfum qui s'évapore. Leurs haleines font un brouillard. Un pacte gazeux sous le regard des gratte-ciel. Chaque cil qui frôle sa joue est une douleur exquise. Il ne cherche plus à comprendre. Il coule.

Le tissu glisse encore. Il découvre la peau que l'Onde a rendue hypersensible. Noé sent ses pores s'ouvrir. Il veut boire sa fièvre. Elle rejette la tête en arrière. Son cou est une ligne pure. Elle offre sa gorge aux ombres comme un sacrifice. Le monde pourrait s'écrouler dans un fracas de métal, Noé ne l'entendrait pas. Il appuie son front contre le sien. Leurs sueurs se mêlent. Une union chimique. La fin de toute résistance.

Le tube au-dessus d'eux agonise dans un éclat bleu. Noé sent le relief des briques froides contre ses omoplates. Le contraste est brutal. Sa main descend le long de sa colonne vertébrale. Il compte les vertèbres. Ses doigts s'attardent sur la chute des reins. C'est glissant. Impérieux. Elle a un petit gémissement. Ça vient des tréfonds. Une vibration qui se propage dans le plexus du journaliste.

Autour, la ville halète. Un bruit de fond. Une perle de fièvre coule sur sa tempe. Noé la suit du regard. Il n'est plus un homme de mots. Il est un récepteur. Une plaque sensible. Leurs fronts se touchent. Décharge. L'air est une mélasse de carbone et de phéromones. Ils la partagent par inspirations saccadées.

Elle cherche ses lèvres. Pas pour un baiser. Pour une exploration. Son haleine a un goût de métal. Ses doigts s'insinuent sous sa veste, cherchent la chaleur du torse. Noé perçoit son frisson. Un tremblement de terre miniature. Le monde extérieur est une abstraction grise. Il incline la tête. Sa bouche frôle son oreille. Il entend le sang tambouriner contre ses tempes. Un murmure inintelligible. Une prière de chair. La pression de son bassin est une évidence.

Le contact n'est plus une limite. C'est une fusion. Ses doigts glissent sur sa robe, ce voile tiède et traître. Sous sa pulpe, il devine le grain de sa peau. Tout tressaille. L'enseigne jette des éclats saphir dans ses yeux. Ils deviennent translucides.

Il n'y a plus de demain. Juste cette seconde. Noé sent le poids de son corps. Elle s'abandonne. Une confiance animale. Son nez s'imprègne de son arôme : pluie, musc et gardénia. Il incline le visage. Ses lèvres effleurent le tendon de son cou. La pulsation est sauvage. Impatiente.

Elle laisse sa tête basculer. Vulnérabilité magnifique. Ses mains s'enfouissent dans sa nuque. Ses ongles gravent des sillons dans son cou. Une douleur exquise. L'incendie couve. La ruelle est un écrin de velours. Chaque mouvement est pesé. Sa chemise colle à son torse. Il veut déchirer l'obstacle. Que leurs poitrines se reconnaissent.

L'air est saturé d'électricité. Ses poils se dressent. Noé ferme les yeux. Il se laisse guider par les reliefs. Par la pression de ses hanches. Une danse immobile. Violente. Il est le cœur battant du monde. La civilisation abdique. Elle gémit encore. Bas. Rauque. Une note qui vibre dans sa propre cage thoracique. Ses lèvres trouvent une

parcelle de peau fraîche. Il y dépose une signature. Une défaite consentie.

La paume de Noé s'écrase contre les briques. Un étau de chair et de pierre. Le crépi rugueux lui griffe la main. De l'autre bras, il broie sa taille. Le satin n'est plus qu'une interface vibrante. Une membrane poreuse. Il sent sa chaleur. Trente-huit degrés. Plus. C'est la fièvre de l'Onde. Chaque pore est une bouche avide.

Elle renversa la tête. Sa veine bat. Un métronome affolé. Noé hume l'air qui s'échappe de ses lèvres. Pluie urbaine, tabac froid et ce musc floral écœurant. Le parfum de l'abandon. Ses doigts comptent ses côtes. Lenteur de géomètre. Le temps se liquéfie dans le bourdonnement d'un transformateur, quelque part au-dessus d'eux.

Elle agrippe son revers. Ses ongles s'ancrent. Naufragée. Son souffle est court. Saccadé. Une humidité tiède contre sa joue. Noé lui prend le menton. L'oblige à fixer son regard. Leurs yeux se cherchent dans le bleu. Les pupilles de l'inconnue sont transparentes. La conscience s'est retirée. Reste la faim pure. Une pulsion archaïque. Son genou se fraye un chemin entre les siens. Une pression ferme. Un spasme remonte jusqu'à sa nuque.

Le monde alentour est un écho. Seuls comptent ces microns d'air qui restent. Noé descend sa main vers son sein. À travers le tissu, le pic durcit. Un tressaillement de mercure. Elle pousse un gémissement bas. Une vibration de bête. Ses doigts s'insinuent sous la bretelle. Il joue avec l'élasticité. La laisse glisser. L'épaule est mise à nu. Peau claire. Brûlante. L'Onde tisse ses fils d'or entre leurs nerfs.

Ses doigts s'attardent sur la nacre de l'épaule. La lueur rose y meurt en reflets violacés. Noé sent le tressaillement de l'épiderme. Une topographie de fièvre. Il incline la tête. Sa respiration balaye sa clavicule. Elle s'arc-boute. Offre sa chair. L'air est un velours poisseux.

Elle cogne son crâne contre la brique. Elle ne sent rien. Ses yeux sont des puits de

désir liquide. Noé ne voit plus la menace. Juste la promesse d'un embrasement. Son genou monte encore. Froisse le pantalon. Cherche la friction. Urgence de bête traquée. Ses lèvres s'entrouvrent. Le bout de sa langue humecte ses dents. Impudeur sauvage sous le grésillement électrique.

Il la prend par la nuque. Ramène son visage à un millimètre du sien. L'odeur du musc devient métallique. Le sang a changé de composition. Chaque battement de cil dilate les secondes. Noé sent sa radiation thermique. Ça traverse sa chemise. Ses os. Il n'est plus le témoin du chaos. Il est l'épicentre.

Une goutte de pluie tombe d'une gouttière. S'écrase sur le front de l'inconnue. Roule sur son nez. Meurt sur la lèvre de Noé. Il en goûte l'amertume. Suie et ozone. La main de la jeune femme se plaque sur son plexus. Elle ne s'agrippe plus. Elle veut fusionner. Elle appuie si fort qu'il croit sentir ses côtes fléchir. Le silence est total, sauf pour leurs souffles. Ses doigts à lui explorent sa mâchoire. Descendent vers la gorge. Le métronome bat contre son pouce. Cœur de colibri en plein vol. Tout en elle est vibration. Une harpe de nerfs tendus.

Son pouce s'attarde sur cette peau fine. La pulsation est un tambour de guerre. Il descend vers le tendon de son cou. Sent la sueur à la racine de ses cheveux. Elle bascule. Offre sa gorge aux ombres. Son coton n'est plus une barrière. Il est imbibé.

Elle se coule contre lui. Friction électrique. Noé perçoit ses côtes. Chaque inspiration soulève sa poitrine. Le néon grésille un coup. Éclair bleu. Il voit ses paupières closes. L'extase douloureuse. Ses nerfs s'étirent. Son sang est de la lave. Il fait glisser la bretelle de satin. L'épaule est une étendue de peau brûlante.

Le temps est une matière visqueuse. Noé sent son genou s'insinuer. Elle cherche le contact direct. L'odeur du musc et du métal crée un sanctuaire. Tokyo n'existe plus. Il respire l'air qu'elle expire. Une vapeur chaude. Amertume du désir. Leurs haleines se confondent. Catalyseur.

Il n'y a plus de reportage. Plus de virus. Son front s'appuie contre le sien. Il sent le frisson parcourir son échine. Ça meurt dans le bas de son dos. Sous ses doigts, le muscle est ferme. Vibrant. Elle agrippe sa veste. Des ongles de naufragée. Chaque mouvement est une symphonie de textures : brique rugueuse, satin lisse, peau moite. Ils sont deux notes dissonantes qui cherchent l'accord. Suspendus au-dessus de l'abîme.

Son cœur tape contre Noé. Sa main entame l'ascension. Explore les vertèbres. Chaque pore exhale du sel et de l'ambre. Vertige. Le tube vire au pourpre. Lueur de boudoir. Elle bascule encore. Un soupir qui ressemble à un sanglot. Fièvre pure. Collision des solitudes.

Il ne cherche plus à savoir qui elle est. Ses doigts effleurent ses cheveux bouclés par l'humidité. Une perle de sueur comme un diamant. Le contact la secoue. Elle se cambre. Ses hanches heurtent les siennes. L'Onde coule entre eux. Un courant haute tension. Ils boivent l'air. Le silence est ponctué par une goutte d'eau qui tombe d'un climatiseur rouillé. Métronome dérisoire. Elle ouvre les yeux. Noir liquide. Elle murmure un mot sans son.

Plus de distance. Juste une membrane de désir. Noé ancre sa main sur son bassin. Il sent sous la soie la vibration de l'éclosion. Elle est une extension de ses sens. Au loin, une sirène hurle. L'ordre tente de revenir. Mais ici, entre les briques suintantes, l'éternité s'est logée dans le pli d'un genou. Soudain, le corps de la femme se fige. Ses muscles deviennent de l'acier. Une ombre coupe l'entrée de la ruelle. Un reflet de métal. Une silhouette en blouse blanche. Elle avance dans la fange.

— Noé, ne bouge plus.

La voix est de marbre. C'est Aiko Senda. Son regard brûle d'une intensité sauvage.

— Tu ne vois donc pas ? Elle n'est plus qu'un vecteur.

Chapitre 6

L'Inspiration Partagée

L'électricité statique faisait bruissier l'atmosphère, chargeant chaque particule d'une tension invisible. Sous les néons tamisés, le verre de la table rectangulaire capturerait le reflet de deux visages que tout opposait. Dans cet espace clos, la distance entre Aiko et Mina ne se mesurait plus en centimètres. Elle se comptait en battements de pouls désordonnés. Aiko restait pétrifiée. Ses doigts se crispèrent sur le cuir de son dossier. Mina s'avancit. Sa démarche était millimétrée, un glissement fluide exhalant une odeur de bois de santal et de sueur sucrée. Ce sillage heurta de plein fouet la rigueur de la chercheuse.

« Tu parles de contenir l'éclosion, Aiko, mais regarde tes propres mains », murmura Mina.

Sa voix n'était plus qu'un souffle granuleux contre l'oreille de sa consœur. Aiko baissa les yeux. Ses phalanges étaient d'une blancheur de craie. Elle sentit la chaleur de Mina, une radiation presque insupportable traversant le tissu de son uniforme. Ce n'était pas une simple fièvre. C'était une invitation moléculaire. Le silence qui suivit fut si dense qu'on aurait pu y tailler des draps. Pur. Glacial. Mina posa une main sur le plateau de verre, juste à côté de celle d'Aiko, sans la toucher. La peau mate de Mina vibrait d'une vie sauvage. Celle d'Aiko, diaphane, paraissait sur le point de se briser.

— « Ton esprit ne répond plus aux freins habituels, Aiko. Ce n'est pas une défaillance. C'est une libération. Tu sens cette note qui monte en toi ? »

Mina se pencha davantage. Le bas de son veston effleura le coude d'Aiko. Un frisson,

une décharge de pure adrénaline, remonta le long de son avant-bras. Chaque pore de sa peau se dressa. Aiko ferma les yeux, luttant contre le vertige. L'humidité de la pièce se condensait sur ses lèvres. Elle les humecta d'un coup de langue furtif, un geste que Mina observa avec une attention chirurgicale.

— « Ce que tu redoutes est une force cinétique », reprit Mina, sa bouche si proche de sa tempe qu'Aiko percevait l'humidité de chaque syllabe. « Pourquoi vouloir éteindre un incendie si magnifique ? »

Aiko tourna la tête. Leurs regards s'emboîtèrent. Dans les pupilles de Mina, le monde n'était qu'un brasier de désir, une onde menaçant de renverser les derniers remparts de marbre de la scientifique. Aiko voyait chaque détail : le grain fin de la peau, la minuscule perle de buée au creux de la lèvre, le battement frénétique de la carotide sous la soie noire. L'odeur de Mina l'envahissait. C'était un parfum musqué qui s'insinuait directement dans son sang, court-circuitant toute logique. Ses poumons réclamaient de l'air, mais l'air n'était plus que l'autre. Elle ouvrit la bouche pour invoquer la science, la sécurité, le monde qui se mourrait dehors. Rien ne sortit. Seul un soupir étranglé mourut dans l'espace infime séparant leurs lèvres.

L'air n'était plus qu'une membrane de chaleur, une zone de haute pression. Sous le plateau de verre, les doigts d'Aiko cherchèrent un point d'ancrage. La surface était glacée, rappel cruel de la froideur clinique qu'elle s'efforçait de maintenir. En revanche, le souffle de Mina, erratique, venait mourir contre la commissure de ses lèvres. La pointe du nez de Mina effleura la sienne. Un contact immatériel. Une déflagration.

Mina fit glisser son index sur le dos de la main d'Aiko, juste au-dessus de la veine bleue qui battait un rythme de tambour. Sa peau était d'une température impossible, une fièvre constante. Aiko tressaillit. Une secousse propagea l'onde de choc le long de sa colonne vertébrale.

— « Ton pouls ment, Aiko », murmura Mina, sa voix glissant comme de la soie. « Il bat pour une rupture que tu n'oses pas nommer. Regarde tes mains... elles cherchent déjà la brûlure. »

Mina ne se contenta plus de l'effleurement. Elle pressa sa paume entière contre celle d'Aiko. Leurs doigts s'entrelacèrent. Le coton amidonné du vêtement d'Aiko se froissa contre le velours de la peau de Mina. Un crissement infime. Aiko sentit la sueur perler au creux de ses reins, une goutte solitaire traçant un chemin de feu. Elle se sentait défaillir. Ses jambes devenaient lourdes. Elle aurait dû repousser cette femme, invoquer les protocoles, mais sa volonté s'étiolait.

Le pouce de Mina, avec une régularité d'horloger, vint s'ancrer au coin de la bouche d'Aiko. C'était une pression à peine décelable, pesant pourtant le poids d'un effondrement inéluctable. Aiko fixa les deux gouffres d'obsidienne de Mina et y vit la cartographie exacte de sa propre reddition.

— « Tes fondations brûlent déjà », souffla la neuroscientifique. « Ce n'est pas une pathologie, c'est une floraison. Chaque fibre de ton être s'abandonne, comme une prière qu'on ne peut plus taire. »

La main de Mina descendit vers la gorge, effleurant le cartilage avant de se nicher dans le creux des clavicules. Aiko laissa échapper un aveu sourd, le front appuyé contre celui de sa rivale. Sous le coton blanc, la peau d'Aiko était un champ de bataille. Elle sentait la chaleur irradier de Mina, une onde thermique faisant fondre ses dernières défenses. Les néons semblèrent vaciller.

Mina fit glisser sa main libre le long de la hanche d'Aiko. Ses doigts s'enfoncèrent dans la souplesse du muscle. Possession tranquille. Main de maître sur un instrument dont elle connaissait chaque corde. Aiko ferma les yeux, la tête rejetée en arrière. Elle ne voyait plus les graphiques ni les courbes de contagion. Son univers se réduisait à la texture d'une paume et à cette certitude : l'ordre du monde venait de se dissoudre.

Le premier bouton céda. Un claquement sec. Dans le silence stérile, le son résonna comme une détonation. Aiko sentit le souffle de la climatisation s'engouffrer dans l'entrebâillement pour lécher ses clavicules. Une morsure glacée contrastant avec l'embrassement des doigts de Mina.

— « Regarde-moi, Aiko. »

La tenue s'ouvrit davantage, révélant la soie qui contenait à grand-peine les battements du cœur de la chercheuse. Sous le tissu délicat, la peau était marbrée par le flux sanguin. Mina glissa sa paume sur le ventre d'Aiko, juste au-dessus de la ceinture. Aiko laissa échapper un gémissement étouffé. Ses mains se refermèrent sur les épaules de Mina, cherchant à la fois à s'ancrer et à sombrer.

L'index de Mina traça une ligne au creux de l'aine. Sous l'étoffe sombre de la jupe, la peau d'Aiko réagissait comme une surface frappée par la foudre. Le silence n'était plus troublé que par le bourdonnement lointain des serveurs informatiques.

Mina s'arrêta brusquement. Ses doigts restèrent en suspension, juste au bord de l'ultime sanctuaire. Ce retrait partiel fut une torture. Aiko laissa échapper une plainte, un son né des profondeurs de sa chair. Elle rouvrit les yeux. Ses pupilles étaient si dilatées que l'iris n'était plus qu'un liseré de glace.

La main de Mina devint le centre de gravité. La virologue percevait la chaleur radiante à travers les épaisseurs de textile, une conquête patiente. Soudain, le pouce de Mina s'anima. Une caresse circulaire. L'effet fut celui d'une décharge. Aiko agrippa le rebord de la table, ses jointures blanchissant, ses ongles crissant sur le vernis.

— « Tu ne peux plus nier la symphonie, Aiko. »

Mina intensifia la pression. Sa main s'enfonça avec une autorité tranquille, remontant vers le foyer de la tourmente. La chercheuse n'était plus qu'un faisceau de nerfs à vif, une cartographie de désirs que l'autre redessinait à sa guise. Les écrans de contrôle et les alertes sanitaires n'étaient plus que des lucioles lointaines. Il n'y avait plus que cette main. Ce souffle.

Alors que Mina s'apprêtait à sceller leur pacte d'un geste définitif, un signal sonore strident déchira l'atmosphère. Une alarme de niveau 4 provenant des sas de confinement. Aiko sursauta, ramenée à une réalité brutale. Mais la main de Mina ne recula pas. Au contraire, elle se referma, possessive. Un sourire cruellement beau étira les lèvres de la neuroscientifique.

— « L'éclosion a commencé, Aiko. Et personne n'est prêt pour ce qui vient de s'éveiller. »

Chapitre 7

Le Velours de l'Inconscience

Tokyo ne s'effondrait pas dans le fracas. Elle s'alanguissait dans un soupir de moire. Sous le dôme de la tour Shinjuku, le silence possédait une épaisseur sourde, un poids de sueur froide et de promesses tues. Chaque mouvement devenait indécent. Aiko Senda sentait la trame lourde de sa chemise glisser contre sa cambrure. Un frisson électrique. Une peau devenue trop vaste.

Elle avait toujours été le marbre et la glace. Une sentinelle face au chaos. Mais aujourd'hui, le marbre transpirait. Ses doigts s'attardaient sur le rebord de la paillasse stérile. La froideur de l'alliage était une provocation. Elle appelait une morsure pour apaiser le brasier intérieur.

À travers les baies vitrées saturées d'humidité, la mégapole s'offrait comme une chair ouverte. Les néons rose et cobalt ne dessinaient plus des silhouettes pressées, mais des entrelacements d'ombres liquides. Sur ses écrans, les graphiques de l'Onde d'Éros ne traquaient plus une contagion. Ils suivaient des courbes de plaisir. Des rythmes cardiaques synchronisés dans une agonie délicieuse. À Shibuya, la foule était immobile. Une femme, les épaules ruisselantes, laissait un inconnu tracer la ligne de sa clavicule. Aiko ferma les yeux. Son propre pouls cognait contre ses tempes.

L'air était saturé d'ozone et de jasmin flétri. Un parfum musqué qui s'insinuait sous les masques, par-delà les filtres. C'était l'arôme de la reddition. Aiko resserra sa blouse blanche, mais le coton rigide n'était plus une armure. C'était un voile impudique. Sa respiration devint un secret partagé avec le vide. Une bouffée de chaleur envahit son bas-ventre. Elle imaginait Noé, quelque part dans ce chaos de satin, son objectif tourné vers la poésie des épidermes.

Une pipette glissa entre ses doigts gantés de latex. Une goutte ambrée s'écrasa au sol. Une larme de désir pur. Elle ne cherchait plus à comprendre la molécule ; elle cherchait à retarder l'étreinte. Mais chaque pensée était une caresse. La lumière du crépuscule infusait ses veines, transformant son sang en un nectar lourd. Elle s'appuya contre le mur. Le béton rugueux l'invitait au frottement. À la perte de soi. Elle n'était plus médecin. Elle était une vibration dans la symphonie des influx nerveux.

À côté, les constantes de Mina Rahman saturaient les capteurs. Un sanctuaire de gémissements étouffés. Aiko observa les courbes s'envoler dans une apothéose de dopamine. Ses propres mains tremblaient. Une impatience organique. Elle laissa sa tête basculer en arrière, offrant son cou à la lumière crue des néons. Ses lèvres s'entrouvrirent sur une plainte muette.

Ses doigts remontèrent son avant-bras. Sous la membrane translucide du gant, sa peau virait au rose profond. Elle tira sur le latex avec une lenteur calculée. La succion de la matière résistait, collée par la sueur. Quand l'air frais lécha enfin sa paume mise à nu, Aiko laissa échapper un son guttural. Un gémissement liquide qui s'évanouit parmi les réactifs.

L'éveil des pores fut une déflagration. Elle porta ses doigts à son visage. Musc et métal chaud. Shibuya sur le bitume après la pluie. Elle fit un pas. Ses cuisses se frôlèrent sous le coton. La rugosité du tissu était une agression. Ses mains revinrent au premier fermoir de son col. La petite sphère d'ivoire pressait sa trachée. Elle libéra l'attache. La blouse s'entrouvrit sur un triangle de peau pâle. Une brèche dans sa dignité.

Le deuxième disque céda. Puis le troisième.

Le vêtement glissa le long de ses bras pour s'effondrer sur le carrelage avec une mollesse de linceul. Désormais, seul le voile arachnéen de sa lingerie faisait écran. La

fraîcheur de la pièce était une provocation. Elle se pressa contre le rebord de l'établi. Une morsure de froid. Elle ferma les yeux. Dans son obscurité intérieure, elle voyait des dos cambrés et des rivières de sueur. Elle imaginait Noé capturant l'instant où un inconnu poserait sa main sur elle.

Sa main libre remonta sa cuisse. La trame de ses bas créait une friction électrique. Chaque centimètre conquis était une victoire sur le protocole. Le vaccin ? Un concept absurde devant un coucher de soleil. La fièvre était une parure. Une chaleur profonde. Le ronronnement des serveurs devint un chant de sirène. Ses poumons réclamaient de l'espace. Elle s'arc-bouta, sentant le poids de sa poitrine s'alourdir.

L'acier poli ne contenait plus l'incandescence. Aiko bascula en avant. Son front rencontra l'écran de verre du microscope. Douceur organique. Ses jointures blanchirent sur le métal. L'éclosion n'était plus une statistique. C'était un courant parcourant ses nerfs. Elle imaginait les rues de Shinjuku. L'urgence. La reddition magnifique.

Elle se laissa glisser au sol. Le carrelage accueillit ses genoux avec une brusquerie qui lui arracha un soupir. Là, nichée entre les câbles des serveurs dégageant une chaleur animale, elle se sentit enfin en phase. Elle ferma les poings sur les gaines de caoutchouc, sentant la vibration des données. Le sang de Tokyo. Ses hanches esquissèrent un mouvement de balancier. Une danse archaïque dédiée à l'ombre.

Sa main droite glissa sur la courbure de sa hanche. Le nylon griffait sa peau avec la précision d'un amant cruel. Elle sentit la pulsation de son artère fémorale. Un rythme sauvage. Elle se redressa avec une grâce féline. Ses pointes de seins heurtèrent le métal froid. Frisson. Elle lécha ses lèvres. Sel et orage.

L'écran de contrôle affichait des courbes s'envolant vers l'infini. Aiko laissa un rire rauque s'échapper. Elle posa son front contre l'écran tiède. Le désir n'était plus une faim. C'était une architecture. Elle fit glisser ses doigts sous l'élastique de sa lingerie.

Moiteur fertile. Le monde pouvait s'arrêter. Les horloges pouvaient se figer. Il n'y avait plus que ce va-et-vient.

Le grain du béton griffait ses omoplates. Elle s'abandonnait à l'horizontale. Son souffle était prisonnier. Elle n'était plus la scientifique de marbre. Elle était une résonance. Une vibration tendue entre plaisir et effroi. Elle fit glisser ses jambes l'une contre l'autre. Le contact de la soie contre ses cuisses provoqua un spasme. Elle arqua le dos. Une courbe de désir pur sur la pierre grise.

Elle ne cherchait plus à comprendre l'éclosion. Elle voulait en être le centre. Le point de fusion. Ses hanches s'élevèrent pour appeler une présence. Chaque respiration était une quête. Elle était un instrument accordé par la fièvre. La main se rapprocha du centre du tourment. Doigts frémissants.

Dans un craquement de nacre, elle libéra son dernier souffle de retenue. La main s'enfonça dans la chaleur moite de son intimité. Le gémissement fut étouffé par le revers de son bras. Une reddition sans condition. Un naufrage volontaire. Chaque pression déclenchait des décharges électriques. Une danse primitive devant l'autel de la science profanée.

Elle ne luttait plus. Elle habitait la symphonie. Ses muscles se contractèrent dans une extase douloureuse. L'orgasme, tel un prédateur, s'apprêtait à bondir.

Le sifflement pneumatique de la porte blindée retentit. Aiko ne sursauta pas. Elle resta là, arquée, offerte, la main toujours enfouie dans le secret de son corps. L'ombre de Noé Lambert s'étira sur le carrelage. L'objectif de son appareil brilla comme l'œil d'un voyeur divin.

L'Onde venait d'ouvrir les vannes. Tokyo, dans un dernier soupir de soie, sombrait avec elle.

Chapitre 8

L'Empreinte de Verre

L'air du corridor possédait la consistance d'un miel invisible, saturé de désinfectants qui ne parvenaient plus à masquer l'effluve musqué de la ville en agonie. Noé glissa le long de la paroi, ses doigts effleurant la surface froide pour y laisser une traînée de chaleur éphémère. Ses bottes de cuir ne produisaient qu'un frottement sourd sur la résine époxy. Chaque pas était une négociation avec le silence. À travers les cloisons de silice des laboratoires, il devinait des ombres. Des silhouettes aux gestes imprécis. Des corps qui se frôlaient avec une lenteur coupable sous les blouses de coton.

Il s'arrêta devant la section 4-B. Derrière l'épaisse vitre de protection, Aiko Senda se tenait debout, penchée sur un microscope. Sa blouse, d'une blancheur agressive sous les néons, semblait trop étroite pour l'énergie qui émanait de ses épaules. Elle ne l'avait pas encore vu. Noé leva son Leica. Le métal de l'appareil contre sa joue agissait comme un ancrage. Il ajusta la bague de mise au point. Le monde se cristallisa sur la nuque d'Aiko, là où quelques mèches noires s'étaient échappées de son chignon pour caresser sa peau de porcelaine. C'était là que la mutation se lisait le mieux : dans la tension des tendons et cette perle de sueur brillant à la lisière du col.

Le dé clic de l'obturateur fut un murmure métallique.

Aiko se redressa. Elle ne sursauta pas. Elle tourna simplement la tête avec une langueur qui fit frissonner Noé. Leurs regards s'accrochèrent à travers le polymère, cette barrière que le monde croyait infranchissable. Les yeux d'Aiko n'étaient plus ceux de la virologue qu'il avait connue. Ils étaient chargés d'une électricité sombre, une profondeur abyssale où la raison sombrait.

L'Onde était là. Elle ne voyageait pas par les fluides, elle chevauchait la lumière. À travers le verre, Noé voyait la poitrine de la jeune femme se soulever. Ses narines se dilataient. Elle posa une main sur la paroi, à l'endroit exact où la sienne reposait quelques secondes plus tôt. La chaleur de sa paume semblait traverser les centimètres de minéral pour mordre la peau du journaliste. C'était un dialogue de membranes. Il vit ses lèvres s'entrouvrir, non pour parler, mais pour goûter l'oxygène raréfié de sa cellule stérile. Il imagina le goût de son souffle : un mélange de métal et de jasmin.

Sa main tremblait. Il n'était plus le témoin. Il devenait le patient.

Il s'approcha jusqu'à ce que son front touche la surface glacée. Aiko ne bougeait pas, figée dans une extase lucide, mais ses doigts se mirent à griffer doucement la silice. Le crissement ténu s'infiltra directement dans le système nerveux de Noé. Une caresse abrasive. Il ferma les yeux. Le vertige. Lorsqu'il les rouvrit, elle était plus près encore.

Une nappe de vapeur naquit du soupir d'Aiko. Ce voile de condensation masquait brièvement le dessin de ses lèvres pour mieux en souligner la courbe humide. Noé observa la buée se dissiper centimètre par centimètre, révélant la pulpe rosie de sa bouche. Elle ne cillait pas. Ses prunelles, dilatées jusqu'à dévorer l'iris, buvaient son image avec une soif que l'eau n'étancherait jamais.

L'Onde s'ancrait dans la chair. Aiko inclina la tête, un mouvement de prédatrice. Le froissement du coton amidonné résonna dans l'esprit de Noé comme un déchirement de soie. Sous la lumière crue, il vit un frisson parcourir la gorge de la jeune femme. Il aurait voulu briser ce verre. Non pour la libérer, mais pour vérifier si cette peau avait la température des volcans ou celle du givre. Sa propre main irradiait une chaleur anormale. Le quartz transmettait l'embrasement interne d'Aiko par pure sympathie moléculaire.

Elle écrasa sa paume contre la sienne. Les bouts de ses doigts devinrent blancs sous la pression. Noé suivit des yeux une mèche de cheveux noirs qui vint se coller contre la

vitre humide. L'éclosion était là, dans ce refus de rompre le contact visuel, transformant le regard en une pénétration psychique. Il sentit ses propres muscles se nouer, une tension insupportable au creux du ventre. L'odeur du laboratoire — stérile, chargée d'ozone — se métamorphosait en un parfum musqué, lourd, presque palpable.

Le temps se liquéfiait.

Noé vit les narines d'Aiko frémir une fois encore. Un appel d'air fit soulever la dentelle sombre sous le col de sa blouse. Elle ne disait rien, mais son corps hurlait un fracas d'instincts muets. Ses doigts entamèrent une danse lente, explorant les aspérités invisibles de la paroi. Noé sentit le boîtier glisser, pendu à son cou par la lanière. Il plaqua sa paume gauche contre le verre, cherchant à capturer la rémanence de sa chaleur. Sous ses doigts, le minéral n'était plus solide. C'était une peau tendue, vibrante, prête à se rompre sous l'afflux d'une sève trop dense.

Rien ne bougeait dans le couloir aseptique, pourtant tout était en mouvement. Les particules de poussière dans le faisceau des néons dansaient au rythme de leur souffle commun. Noé s'approcha davantage. La pointe de son nez effleura la paroi. Il vit les minuscules gouttelettes de condensation s'unir pour couler le long du verre. Leurs haleines se mêlaient de chaque côté de l'obstacle, créant une alcôve de nacre. C'était un sanctuaire de chair et de silice. Chaque muscle de Noé était une corde prête à rompre. Il observait le mouvement de gorge d'Aiko, ce petit saut de l'ange à chaque déglutition. Elle était la flamme, il était l'oxygène.

Aiko ferma les paupières, les cils frémissant contre le cristal. Elle ne cherchait plus à comprendre la virologie de son état. Elle en savourait l'incendie. Ses lèvres laissaient échapper un souffle qui vint mourir en buée, effaçant momentanément le visage de Noé. Il répondit en pressant son corps tout entier contre l'obstacle. Ses doigts griffaient le vide.

Un cliquetis mécanique, sec et précis, déchira le silence moite. Noé avait déclenché l'appareil sans même y penser. Aiko tressaillit. Ses pupilles s'élargirent encore, gouffres sombres où Noé bascula. Elle fit glisser sa paume sur la surface lisse, un frottement sourd, charnel. La trace de sueur qu'elle laissa agissait comme une cartographie de son abandon. Noé abaissa son Leica. Il ne voulait plus voir que l'essentiel : cette femme dont la science s'effondrait.

Elle inclina la tête. Ses cheveux noirs, d'ordinaire disciplinés, s'étaient libérés. Quelques mèches collaient à ses tempes comme des lianes d'ébène. Elle exhala un souffle long. Dans le voile opalin, elle dessina du bout de l'index une courbe indécise. Noé posa sa main sur ce stigmate. Le froid restait absolu, mais l'illusion de l'effleurement fut si violente qu'il crut sentir l'électricité statique ramper sous ses manches.

L'Onde pulsait désormais dans les fondations du laboratoire. Sous le coton, le buste d'Aiko se soulevait avec une régularité précaire. Elle semblait suspendue à ce contact, les jambes fléchissant légèrement. Noé vit passer dans son regard une lueur de terreur pure, aussitôt balayée par une vague de gratitude sensuelle. Elle n'était plus la virologue ; elle était l'invisible lui-même, une force cherchant un réceptacle.

Il colla son visage à la vitre. L'odeur de l'ozone s'effaçait devant un parfum de peau chauffée qui semblait filtrer à travers les joints d'étanchéité. Il voyait la gorge d'Aiko se contracter. Le temps n'était plus une ligne, mais un cercle brûlant. Elle pressa soudain son bassin contre le rebord métallique de la console de contrôle, juste sous la vitre. L'impact fit vibrer le panneau contre le front de Noé. À travers le tissu tendu de son pantalon de toile, il devinait le tressaillement de ses muscles. Elle frotta son oreille contre le quartz, comme pour entendre son sang battre de l'autre côté.

Leurs regards se soudèrent. Il n'y avait plus de place pour la photographie. Plus de place pour le témoignage. Juste deux solitudes prêtes à se briser.

Noé abaissa son appareil, le cœur cognant comme un animal en cage. L'image capturée n'était déjà plus que le cadavre d'un instant dévoré par le feu. À travers la vitre, Aiko murmura quelque chose. Un mouvement de lèvres que son esprit ne traduisit pas, mais que son corps reçut comme une caresse interdite. Alors qu'elle s'effondrait doucement contre la paroi, son front appuyé contre la surface devenue brûlante, un signal d'alarme commença à pulser en rouge dans le couloir.

Lumière de sang.

L'éclosion était totale. Noé sentit le frisson soulever sa propre chair. Il comprit que la porte de l'aquarium ne tarderait pas à céder.

Chapitre 9

La Symphonie Chimique

L'acier de la seringue, d'un chrome insolent, reposait sur la moire sombre de l'écrin. Une promesse. Dans le silence pressurisé du laboratoire, où seule la plainte des climatiseurs troublait l'air saturé d'ozone, Mina Rahman observait le liquide ambré osciller dans le tube de verre. Ce n'était pas une simple substance. C'était une partition liquide, une onde d'érotisme pur distillée jusqu'à n'être plus qu'un murmure chimique. Ses doigts, glacés par l'appréhension, frôlèrent l'instrument. Elle sentit la froideur du métal mordre la pulpe de son index. Un contraste brutal avec la chaleur qui sourdait déjà sous ses côtes. Elle ne cherchait pas l'oubli. Elle exigeait l'impact.

Mina fit glisser la manche de sa blouse en soie ivoire. Sous la lumière crue, son avant-bras révélait des veines d'un bleu tendre, fleuves impatients sous une peau diaphane. L'air du laboratoire lui sembla soudain d'une densité étouffante. Électrique. Le coton imbibé d'alcool laissa une traînée de fraîcheur évanescence sur son membre. Un frisson l'irradia jusque dans l'échine. Elle avait conçu cette molécule pour cela : non comme une invasion, mais comme une reddition consentie. Sa respiration se fit plus courte. Plus consciente. Chaque inspiration pesait contre le tissu de son corset.

La pointe d'argent s'approcha de la chair. Il y eut ce micro-instant de résistance. Cette tension exquise où le métal et la peau se défient. Puis, l'effraction. Ce ne fut pas une douleur, mais une piqûre de glace muée instantanément en une caresse souterraine. Mina ferma les paupières. Sa tête bascula, exposant la courbe fragile de sa gorge aux néons blafards. Elle pressa le piston avec une lenteur de dévote. Elle dilatait le temps. Elle voulait que chaque goutte s'insinue dans son courant vital avec la précision d'un amant expert. Le fluide s'écoula. La première note.

Le flux ionique entama son voyage. Ce n'était pas la brûlure de la fièvre, mais une onde de suède qui remontait le long de son bras, irriguant les terminaisons nerveuses d'une lumière invisible. Elle sentit le trajet exact de la substance. Une traînée de chaleur qui serpentait vers son épaule, glissait sous sa clavicule, s'enroulait autour de son cœur. Les battements changèrent de timbre. Ils devinrent sourds. Charnels. Un tambour de guerre résonnant dans ses tempes. Un gémissement, ténu comme un souffle, s'échappa de ses lèvres tandis qu'une moiteur soudaine perlait à la racine de ses cheveux.

Autour d'elle, le laboratoire se transmutait. Les angles droits des étagères s'adoucissaient. Les reflets sur les écrans prenaient des teintes de nacre. Chaque objet exhalait une aura tactile. Elle posa ses mains sur le rebord en inox de la paillasse. Le contact du métal contre ses paumes lui procura une décharge d'un plaisir si net qu'elle dut s'agripper pour ne pas chanceler. Ses sens, aiguisés jusqu'à l'insupportable, captaient désormais le frottement de ses propres vêtements. Chaque fibre de soie devenait une langue. Chaque couture, un pincement délicieux. Elle était un diapason dont on pinçait les cordes de l'intérieur.

Ses doigts se crispèrent sur l'inox. Le froid n'était plus une absence de chaleur ; c'était une morsure précise. Elle sentait chaque atome de la table vibrer sous ses paumes. Une pulsation minérale accordée au tumulte de ses artères. Une goutte de sueur, lourde comme du miel, naquit au creux de sa poitrine. Elle traça un sillage de feu glacé entre ses seins. Mina suivit mentalement ce trajet. Chaque millimètre de peau devenait une zone de haute tension. Son corset pesait désormais des tonnes. Sa respiration, prisonnière des baleines, devint un exercice de haute voltige. Chaque inspiration forçait le contact entre la soie et ses mamelons impatients.

L'onde ne circulait plus, elle s'enracinait. Au plus profond de son bassin, une chaleur sourde s'installa. Un noyau de soleil noir dont les rayons liquides léchaient l'intérieur de ses cuisses. Mina ferma les yeux. L'obscurité n'était pas vide : elle était peuplée de filaments d'or et de pourpre. Elle bascula le bassin vers l'avant. Elle cherchait un

appui contre cette dérive sensuelle. Ses hanches rencontrèrent le bord de la table. Le choc ne provoqua aucune douleur. Juste une décharge électrique qui remonta jusqu'à sa nuque, faisant claquer ses dents.

Tout était trop vaste. Le ronronnement du système de filtration s'était transformé en un murmure d'outre-tombe. Une voix de moire qui prononçait son nom à chaque expiration des bouches d'aération. Elle sentait le poids de ses propres cils. Elle fit glisser sa main libre le long de sa taille. Ses doigts gantés de latex rencontrèrent la soie. Le frottement produisit un crissement qui résonna dans son crâne comme un accord de harpe dissonant. Une torture de beauté. Sa main remonta. Elle chercha son propre cou. Lorsque ses doigts effleurèrent la peau nue sous l'oreille, elle poussa un cri étouffé. Un son rauque perdu dans l'immensité stérile.

Le monde oscillait. Mina n'était plus une femme de science. Elle était un réceptacle. Une éprouvette vivante. Sa langue passa lentement sur sa lèvre inférieure. Elle y trouva le goût du sel et une promesse d'orage. L'élixir coulait comme du plomb fondu, mais un plomb sans poids. Une substance alchimique transformant chaque globule rouge en une étincelle de désir brut. Elle tenta de faire un pas. Ses jambes, colonisées par la chimie, semblaient faites de coton. Elle se retint à un tabouret pivotant. Le cuir frais frotta son avant-bras avec une insolence délicieuse. Elle sentit ses muscles se tendre dans une chorégraphie dictée par le virus. Un amant invisible explorait les recoins de son architecture nerveuse. L'air s'épaississait. Il devenait une caresse physique qu'elle devait fendre de son corps pantelant.

Le cuir du tabouret devint une insulte à la chaleur qui la dévorait. Mina laissa son corps glisser vers le sol. Un mouvement de cire fondue. Ses genoux heurtèrent le carrelage avec mollesse. La morsure glacée du revêtement aseptisé traversa son pantalon de lin. Son échine se cambra dans un arc de pure électricité. Ses mains, toujours prisonnières du latex, s'écrasèrent contre le sol. Elle percevait les vibrations des machines lointaines. Chaque pulsation du bâtiment résonnait dans ses paumes comme un cœur étranger. Le silence n'existait plus. Il y avait le vacarme de sa propre

circulation. Un ressac de saphir et de soufre contre ses tempes.

Elle pencha la tête en arrière. La courbe de sa gorge s'offrit aux lumières crues. Dans son regard embrumé, les néons se fragmentaient en diamants liquides. Sa respiration n'était plus qu'un sifflement erratique. Une lutte entre l'air trop mince et l'incendie de ses poumons. Elle sentit une goutte unique, lourde, tracer un chemin tortueux le long de sa tempe pour mourir au creux de son oreille. Le frisson fut d'une précision chirurgicale. Une décharge qui descendit ses vertèbres pour s'épanouir en un bourgeon de plaisir insoutenable au bas de ses reins. Elle n'était plus Mina. Elle était le vecteur d'une mutation.

Ses doigts griffèrent le sol. Une nouvelle vague d'efflorescence submergeait son bassin. C'était une plénitude déchirante. Ses organes semblaient pétris par des mains de soie. Elle ramena ses mains vers son visage. L'odeur du latex se mêlait à celle de sa peau chauffée à blanc. Elle mordit l'extrémité d'un de ses gants. Elle voulait l'arracher. Le contact du caoutchouc contre ses lèvres fut un choc de textures. Elle tira. La matière élastique céda. Sa main droite apparut, pâle et moite, dans l'air saturé d'électricité statique. Sa peau nue lui parut étrangère. Des capteurs ultra-sensibles hurlant au moindre contact avec l'air frais.

Elle porta cette main à sa poitrine. Ses phalanges rencontrèrent la nacre d'un bouton de sa blouse. Le petit disque de coquillage était d'une froideur de glace éternelle. Elle ne cherchait pas à se dévêtir. Elle voulait briser la frontière entre le monde et le tumulte interne. Sous ses doigts, la soie coulait comme de l'eau. Chaque pli était une torture exquise. Le virus s'insinuait dans les replis de sa conscience. Il lui murmurait des vérités de sang que la science n'avait jamais formulées. Elle ferma les poings sur le tissu. Sa tête retomba contre le métal froid du pied de la table. Elle attendit, suspendue, que la prochaine déferlante vienne enfin la briser.

L'ongle de son pouce s'accrocha à la tranche du bouton de nacre. Une résistance minuscule. Elle sentit la courbure de la perle contre sa pulpe. Sa main tremblait. Elle

ne distinguait plus si la blouse était une protection ou une agression. La trame lui paraissait rugueuse, agissant comme du papier de verre sur ses mamelons dressés par l'extase. Elle ferma les yeux.

Ce n'était pas une brûlure. C'était une caresse moléculaire. Une traînée de miel incandescent remontant son système brachial vers chaque terminaison nerveuse. L'Onde ne frappait pas. Elle s'insinuait. Mina percevait le voyage de la molécule comme une onde de choc au ralenti. Sa colonne s'arqua contre le métal brossé. Un contraste violent qui lui arracha un soupir brisé. Ses hanches s'agitèrent d'un mouvement réflexe. Une quête de friction contre le carrelage stérile qui aspirait la chaleur de ses cuisses.

Le bouton céda enfin. Un déclic feutré. Un triangle de peau se couvrit instantanément de chair de poule sous la climatisation. Mina porta ses doigts à son cou. L'artère carotide battait une chamade furieuse. Un tambour annonçant l'abdication. Elle sentit la vibration de son sang. Une sève épaisse, chargée d'une électricité nouvelle. La sueur agissait comme un lubrifiant entre ses doigts et sa gorge. Le geste devint aquatique. Elle n'était plus une femme de science. Elle était une harpe dont les cordes étaient pincées par des mains invisibles.

Elle laissa sa tête basculer. L'odeur du laboratoire — désinfectant et métal — s'effaçait derrière un effluve plus puissant. Une émanation musquée montant d'elle-même. Sa langue glissa sur ses lèvres sèches. Elle y déposa un film d'humidité brillant comme du vernis. Chaque cil, chaque poil follet, était devenu une antenne. Elle ne craignait plus la dissolution. Elle la désirait comme la pluie après la sécheresse. Ses doigts descendirent plus bas.

La seconde perle de nacre opposa une résistance qui parut durer une éternité. Chaque mouvement de ses phalanges était une exploration méticuleuse. Le froissement de l'étoffe résonnait comme le déchirement d'une soie précieuse. Sous le vêtement, sa peau semblait se soulever au rythme d'une marée invisible. Une houle de chaleur

cherchant un exutoire.

L'onde d'Éros s'attarda au plexus solaire. Elle y installa un nid de braises. Mina inspira longuement. L'âcre parfum de l'ozone se mêlait à l'odeur de son désir qui s'évaporait en brume entre ses seins. Elle visualisait la substance s'épanouir en elle comme une encre d'or versée dans une eau pure. Ce n'était plus son sang qui coulait. C'était une sève mélodique. Un flux de notes graves faisant résonner ses os comme les parois d'un violoncelle.

Ses doigts glissèrent vers la ceinture de son pantalon. La rigidité de la toile lui parut insupportable. Elle sentit le métal de la fermeture éclair. Une ligne de givre dessinant une traînée de plaisir foudroyant. Sa respiration, hachée, découpait le temps. Chaque seconde s'étirait. Elle analysait la moindre micro-pulsion de ses nerfs. Le monde extérieur — écrans, éprouvettes — n'était plus qu'une ombre sans substance. Une relique d'un passé aride.

Elle s'appuya contre la paille. Le contact du stratifié contre ses reins provoqua un spasme. Une plainte sourde s'échappa de ses lèvres tandis que l'onde déferlait vers son bassin. La chaleur était devenue une présence physique. Une main de lumière caressant ses organes internes. Elle guettait chaque écho de cette symphonie chimique. Son corps n'était plus une frontière. C'était un pont vers une dimension où douleur et volupté se confondaient.

La dentelle noire de sa lingerie lui parut chargée d'une tension insensée. Chaque maille semblait vivante. Chaque broderie griffait sa peau. Elle n'étudiait plus la virologie de l'Onde. Elle en était l'instrument. La cadence de son cœur s'accéléra encore. Non comme une pompe, mais comme le battement d'ailes d'un rapace captif. Sa main descendit dans la pénombre entre le tissu et son ventre. Là où l'éclosion promettait d'être totale.

Ses phalanges s'enfoncèrent avec une lenteur religieuse dans l'interstice brûlant. Un

territoire redessiné. Chaque pore était un récepteur assoiffé. Sous la pulpe de ses doigts, sa peau était une nappe de soie liquide ondulant sous un ressac invisible. Elle sentit la rugosité du coton contre ses articulations. Un contraste avec la moiteur naissante qui s'épanouissait plus bas.

Une décharge partit de son bas-ventre. Un courant de mercure montant sa colonne pour mourir en frisson sur sa nuque. Ce n'était pas une agression. C'était le baiser d'une entité invisible débusquant ses secrets. Elle pencha la tête. Ses cheveux sombres balayèrent les feuilles de calcul sur le métal froid. Une image s'imposa : une vigne de lumière s'enroulant autour de ses nerfs. Les enserrant juste assez pour que la douleur se transmute en jubilation. Ses muscles se contractèrent contre le rebord tranchant. Elle cherchait une ancre pour ne pas sombrer.

Ses doigts trouvèrent le point de confluence. Le simple contact la fit chanceler. La dentelle noire, saturée de chaleur, fusionnait avec sa peau. Un velours électrique amplifiant chaque mouvement. Elle s'auscultait avec la précision d'une orfèvre et la faim d'une naufragée. Le silence était déchiré par le froissement organique du tissu. Un fracas de vagues contre une falaise de cristal.

Sa respiration devint un chant rauque. Une ponctuation haletante. Elle sentit la pointe de ses seins durcir contre le revers de sa blouse. Elle ferma les poings sur le rebord de la table. Ses phalanges blanchirent sous l'effort de retenir un cri. Sa main s'enfonçait dans le sanctuaire. L'Onde n'était plus une expérience. C'était un sacre. Son corps était l'autel. Sa conscience, le sacrifice.

Le métal contre ses cuisses prolongeait ses spasmes. Chaque vibration de son utérus trouvait un écho dans la structure du laboratoire. Elle percevait le bourdonnement des serveurs comme un chœur de basses. Ses paupières papillonnèrent. Son regard était noyé. Elle entama un mouvement de hanches circulaire. Lent. Imperceptible. Elle accueillait l'invasion qui ne cessait de croître, explorant des zones dont elle ignorait l'existence.

La morsure de l'aiguille n'était plus qu'un souvenir. La variante atténuée migrait paresseusement. Sous la nacre de son ventre, un frisson liquide s'insinua. Une traînée de mercure tiède cartographiant son système nerveux. Mina sentit l'efflorescence s'épanouir au creux de ses reins. Une pulsation sourde cadencant le bourdonnement des néons. Elle expira un souffle long contre son col. L'air lui semblait tactile. Chaque vertèbre était une touche de piano frappée par un doigt expert.

Le contact du métal contre ses omoplates était un contrepoint nécessaire à la fournaise de sa poitrine. Ses ongles crissèrent sur l'innox. Elle mesurait la résistance de la matière face à sa propre liquéfaction. Ses yeux fixaient les diodes des centrifugeuses qui dansaient comme des lucioles. Elle percevait le passage des globules. Une symphonie de frottements soyeux. Sa main libre remonta le long de sa cuisse. Ses doigts effleurèrent la lisière de ses bas. Elle savourait le grain de la peau contre le poli du nylon.

Elle bascula la tête. Les écrans affichaient l'accélération de son propre chaos. Son cœur n'était plus un organe. C'était une basse profonde. Un tambour célébrant la chute de ses citadelles. Une goutte de sueur glissa avec une lenteur érotique le long de sa tempe pour s'écraser sur le métal. Un écho liquide. Sa propre odeur l'exaltait : sel, musc et adrénaline. Elle était une forêt de nerfs en plein incendie. Chaque flamme était une caresse.

Ses hanches esquissèrent une cambrure involontaire. Une réponse archaïque à la tension de son bassin. Sa lingerie lui paraissait d'une rudesse insupportable. Une barrière de fer contre l'urgence de sa peau. Elle agrippa les rebords de la table. Ses jointures craquèrent. Le baiser interne devenait une morsure intime. Une dilatation de l'instant. Elle n'était plus Mina Rahman, neuroscientifique. Elle était le virus. La symphonie. Ses lèvres s'entrouvrirent sur un gémissement muet. Une prière à l'Onde qui la sculptait.

L'air s'était mué en étoffe épaisse. Une moiteur invisible drapant ses épaules. Mina abandonna la vue. Elle préférait la migration du courant de mercure le long de sa colonne. Ses doigts, crispés sur le bord de la paillasse, ne ressentaient plus la morsure du métal comme une douleur, mais comme une ponctuation. Un ancrage dérisoire.

Le moindre frottement de la dentelle devenait une déflagration électrique. Un supplice de soie. Son sang résonnait dans ses tempes avec une insistance tellurique. Une cadence sourde voulant briser les parois des veines. Une chaleur nouvelle se concentra au creux de ses reins. Elle laissa échapper un souffle court. L'aveu de sa défaite. Son corps était devenu un instrument parfait.

Son esprit n'était plus qu'une chambre d'écho. Elle visualisait le virus remplaçant la pensée par le frisson. La raison par la vibration. Elle glissa une main vers sa gorge. Sous ses doigts, le bondissement désordonné de sa carotide. Sa peau se couvrit d'un vernis de fièvre sous les néons. Elle était une statue de nacre en proie à une combustion lente. Chaque spasme était une déclaration d'indépendance de la chair.

Mina bascula le bassin contre le rebord de la paillasse. Le froid de l'acier heurta la fournaise de son ventre. Un choc. Une dissonance magnifique. L'onde reflua vers son cerveau en vague dévastatrice. Elle n'était plus qu'un sillage de sensations. Le laboratoire était devenu le temple d'une religion nouvelle. Elle percevait le bourdonnement des équipements comme un chant liturgique. Tout était fluide. Elle sentit une impulsion naître. Un besoin viscéral de partager cette musique. De contaminer le silence.

Ses doigts s'agrippèrent au polymère, y imprimant des marques de buée. Le froid agissait comme un contrepoint cruel à l'incendie de ses tissus. Elle inclina la tête. Ce n'était plus un flux, mais la migration de milliers de lèvres microscopiques parcourant ses fibres. De ses chevilles à son crâne. Chaque battement de cils pesait un poids infini. Chaque battement de cœur déplaçait une masse de plaisir liquide.

Le ronronnement d'un centrifugeur devint une caresse acoustique. Les vibrations remontèrent ses jambes nues, s'engouffrèrent sous sa robe pour faire vibrer ses tympanes. Tout devenait émoi. Le frottement de l'air climatisé déclenchait des cascades de frissons. Elle était une plaque sensible. Sous ses paupières, des phosphènes de pourpre dansaient au rythme de sa circulation.

Sa main libre effleura la commissure de ses lèvres. Elle savoura l'humidité de sa propre bouche. Sel et fièvre. Ce n'était plus de la science. C'était une communion. La dentelle noire devenait insoutenable. Elle se cambra, cherchant une friction. La sueur traçait des sillons de glace et de feu entre ses seins.

L'Onde récrivait l'espace. Les angles droits devenaient des courbes suggestives. Elle visualisait les molécules s'arrimant à ses récepteurs. Chaque synapse était le théâtre d'un orgasme minuscule. Elle glissa sa main le long de sa hanche. Elle sentit le grain de sa peau. Une nacre vibrante sous sa propre pression. Elle se sentait vaste. Dilatée. L'air n'était plus de l'oxygène, mais un nectar chargé d'ambre. Elle voulait devenir une fréquence pure dans la nuit tokyoïte.

Chaque globule rouge était une perle de mercure. L'injection était une caresse fluide s'insinuant dans les méandres de sa chair. Mina sentit l'onde de choc atteindre son cœur. Une étreinte profonde libérant une chaleur concentrique. Ses poumons se gonflaient d'un air chargé de phéromones. Elle ferma les yeux. Derrière l'obscurité, une géométrie de lumière pourpre pulsait. Le silence était saturé par le ressac de ses fluides. Elle quittait la logique pour la lucidité organique.

Elle se laissa glisser le long de la paroi. Le froid du métal mordit sa peau avec une férocité délicate. La soie de sa robe lui parut d'une lourdeur provocante. Ses doigts s'ancrèrent dans le carrelage frais. De longs frissons descendaient en cascade le long de ses membres. Elle exposa son cou aux néons. Des lunes d'opale. Chaque expiration était un renoncement. La sueur glissait entre ses omoplates comme une traînée de moire liquide. Elle s'enivra de cette preuve tangible de son éveil.

Sa conscience s'effiloçait. Le dedans et le dehors n'avaient plus de frontière. Elle n'étudiait plus l'Onde, elle l'épousait. C'était la désintégration de l'ego au profit du corps souverain. Les formules chimiques s'effaçaient devant la réalité brute d'un frisson renaissant. Son cœur battait une mesure primale. Elle se sentit devenir liquide. Une fréquence prête à déborder.

Soudain, le bip du terminal de sécurité déchira l'ouate. La porte coulissa avec un soupir pneumatique. Une ombre s'étira sur le sol jusqu'à ses jambes nues. Mina ne bougea pas. Elle était paralysée par la torpeur incandescente. Mais elle sentit la présence. Une signature familière. Odeur de pluie urbaine et de cuir froid. Une décharge immédiate frappa son bassin. Elle tourna lentement le visage. Ses pupilles dilatées dévorèrent la pénombre. Dans le regard de l'autre, elle vit sa propre fièvre. La variante exigeait un partenaire. L'Onde venait de trouver son écho.

Chapitre 10

L'Heure de Soie

Le crépuscule tokyoïte n'abattait pas son ombre ; il infusait la ville comme une encre de pourpre, saturant l'air d'une moiteur solide qui collait aux vitres du laboratoire. Derrière la baie monumentale, les gratte-ciel de Shinjuku semblaient onduler sous l'effet de la distorsion thermique. Silhouettes de verre vibrant au rythme d'une métropole qui ne cherchait plus à produire, mais à ressentir.

Aiko Senda restait immobile. Ses paumes à plat sur le plan de travail en acier brossé captaient un froid artificiel, tandis que sous ses côtes, une onde de chaleur sourde réclamait son dû. Sa blouse blanche, ce rempart de coton rigide qui avait longtemps défini les frontières de son existence, n'était plus qu'une armure trop lourde. Elle buvait la sueur fine perlant dans le creux de ses reins. Sur son pouce droit, une tache d'encre bleue — vestige d'un rapport gribouillé le matin même — lui parut soudain grotesque, une relique d'un monde rationnel déjà mort.

Elle leva une main. Ses doigts longs tremblaient. Son index effleura le premier obstacle de nacre, juste sous le creux de la gorge, là où son pouls battait avec la régularité d'un métronome affolé. Elle ne précipita rien. Elle savoura la résistance du fil, puis le glissement sourd du polymère forçant la boutonnière.

D'un mouvement plus fluide, presque impatient, elle libéra les deux suivants.

L'air du laboratoire s'engouffra dans l'ouverture. Une caresse d'haleine moite. Un baiser de fraîcheur trompeuse sur sa clavicule. Aiko ferma les yeux pour s'abandonner à la perception pure. Ce venin de velours ne demandait pas de permission ; il s'insinuait par les pores, transformant le moindre souffle en une provocation tactile.

Elle entendait le bourdonnement de la tour. Au loin, le murmure de millions d'existences renonçant à la logique pour se perdre dans le vertige de la chair. Son doigt s'attarda sur le dernier cercle de plastique au sommet du sternum. Elle le fit tourner lentement autour de son axe de couture, retardant l'instant où le tissu s'écarterait pour offrir sa poitrine à la morsure du crépuscule.

Le tissu glissa enfin. La nacre de sa peau semblait boire la lumière mourante. Elle sentit ses mamelons pointer sous la fine dentelle noire, réagissant à la simple circulation de l'air. L'humidité agissait comme un conducteur. Aiko n'était plus une scientifique observant un phénomène ; elle était le tube à essai. La solution instable. Le milieu de culture où l'incendie sensoriel prenait racine.

Elle dénoua son chignon. Les épingles de métal frappèrent le linoléum avec un cliquetis cristallin — de petits verdicts irrévocables. La masse sombre de ses cheveux s'effondra, manteau de jais caressant ses épaules dénudées. Elle resta ainsi, la tête renversée, inhalant l'odeur de son propre corps mêlée aux effluves de jasmin et d'ozone.

L'acier du comptoir offrait une morsure glaciale contre ses reins. Sa main libre redescendit vers le secret de son ventre. Le coton, imprégné de la chaleur de son sang, collait par endroits à ses côtes. Elle sentit la nacre glisser sous la pulpe de son pouce avant de céder dans un mouvement huileux. Le pan de la blouse s'ouvrit davantage, dévoilant l'arc délicat de son nombril.

Le silence était désormais rythmé par le battement de ses propres tempes. Tokyo, à travers la vitre, n'était plus qu'une mer de néons fondant sous une brume électrique. Aiko fit un pas. Le sol était une plaque de glace. Sous l'effet de cette déhiscence sauvage, chaque millimètre parcouru par sa propre pulpe déclenchait des ondes de choc jusqu'à la pointe de ses seins.

Elle s'approcha de la vitre et posa ses mains contre le verre chauffé par le soleil mort. La surface était tiède, presque organique. Aiko y appuya son front. Elle s'imaginait les milliers d'autres corps, là-bas, succombant à la même efflorescence. Ses hanches esquissèrent un mouvement de balancier imperceptible. Une danse solitaire.

La glissière de sa jupe crayon entama sa descente saccadée. Un grincement d'acier qui déchirait le calme feutré. Ses phalanges effleuraient le creux de ses reins. La gabardine commença à bailler, cédant sous son propre poids pour glisser sur la courbe de ses hanches. Le frottement du textile contre la soie de ses bas produisit un chuintement assourdissant.

Elle n'était plus la scientifique aux gestes millimétrés. Elle était une créature de chair cherchant la lumière au cœur de l'orage. La jupe finit par s'échouer sur ses talons. Elle resta immobile, les jambes seulement parées de noir et de transparence, debout au milieu des microscopes aveugles.

Une vibration plus intense fit frémir ses mamelons sous la dentelle. Une goutte de sueur naquit à la base de son cou, traçant un sillon de feu liquide entre ses seins. Elle laissa sa tête retomber sur le côté. Sa joue brûlante rencontra la surface glacée d'un objectif de précision. Le contraste fut si violent qu'un gémissement étouffé franchit ses lèvres.

Elle était une solution prête à déborder.

Soudain, une modification imperceptible de la pression atmosphérique dans la pièce la fit tressaillir. Le signal sonore du sas de sécurité déchira la moiteur de l'instant. Un bip électronique, froid, chirurgical. Aiko ne sursauta pas. Elle se figea, le buste cambré, offrant sa nudité partielle à la lueur pourpre.

Dans le reflet de la baie vitrée, une silhouette se dessina. Immobile. Massive. Ce n'était pas l'ombre d'un collègue, mais celle, plus sauvage, de Noé Lambert. L'objectif

de son appareil photo brilla dans la pénombre comme un œil cyclopéen.

Le déclic de l'obturateur fut sec. Une rupture nette. Un son de métal et de verre qui vint sceller leur complicité dans ce monde où plus rien, pas même le secret de ses recherches, n'était à l'abri. Aiko, le regard brûlant de fièvre, sut à cet instant que le vaccin ne serait plus jamais sa priorité.

Chapitre 11

Le Rythme des Cœurs

L'air de Tokyo pesait comme un remords. C'était une étoffe lourde, saturée de musc et de cette moiteur électrique qui annonce les orages. Dans cette ruelle de Shinjuku, les néons agonisaient. Le silence était gras, à peine troublé par le bourdonnement d'un transformateur. Noé sentait le Leica contre son torse. Une masse métallique. Froide. Presque absurde maintenant. Pourquoi capturer l'image quand le monde s'écoule, liquide et brûlant, entre les pavés ? Ses doigts tremblaient. Ce n'était pas de la peur. C'était une impatience cellulaire.

Elle était là. Une silhouette immobile devant une vitrine obscure. Sa cambrure dessinait une onde sombre contre le verre. Elle ne semblait pas attendre. Elle irradiait. Sa respiration soulevait ses épaules avec une lenteur hypnotique. Noé fit un pas. Puis deux. Ses semelles ne faisaient aucun bruit sur le goudron humide. Il sentit son parfum avant de voir son visage : un mélange de jasmin écrasé et d'ozone métallique. C'était l'odeur de la fièvre qui dévorait la ville. Le journaliste laissa glisser la lanière de son appareil. Il abandonnait l'outil. Il voulait le sacre.

Lorsqu'il fut assez près pour deviner le frisson sur son échine, il s'arrêta. Le temps se dilata. Une pupille dans le noir. Il voyait chaque détail avec une acuité surnaturelle. Les perles de sueur à la racine de ses cheveux. La tension de son vêtement. Il leva la main. Un mouvement éternel dans l'air saturé. Ses doigts n'étaient plus des outils de travail. C'étaient des antennes.

La pulpe de son index effleura l'épiderme nu, juste au-dessus du poignet. Ce ne fut pas une sensation, mais une décharge. Un transfert d'ions violent. Le sang reflua vers ses tempes. Sa peau était une braise. Elle ne se détourna pas. Au contraire. Son bras

pivota, offrant l'intérieur du poignet, cette zone où le pouls bat la chamade. Sauvage. Irrégulier. Noé sentit la vibration remonter le long de ses nerfs. La rue déserte devint un sanctuaire de chair. Un vieux ticket de métro traînait près de sa chaussure, soulevé par un courant d'air tiède. Un détail inutile. Vrai. Sa main enveloppa la rondeur du bras. Il pressa. Le souffle de l'inconnue se brisa dans un murmure. Une invitation.

Son pouce glissa. Sous la peau, un tressaillement ténu. Elle pivota avec une lenteur de marée montante. Le tissu de sa robe crissa contre ses hanches. Le monde se réduisait à ce trottoir. Shinjuku n'était plus qu'un linceul de velours. Leurs regards s'accrochèrent. Noé crut sombrer dans deux puits de mercure. Des pupilles si dilatées qu'elles dévoraient l'iris.

Elle ne recula pas. Elle s'infusa de lui. Un souffle court, chargé de vapeur sucrée, mourut contre la gorge de Noé. Son duvet se hérissa. Une réaction électrique. La main libre du journaliste délaissa le métal du Leica pour cueillir la chaleur de sa mâchoire. Il effleura l'os. Il suivit le grain satiné de sa joue. La dévotion d'un aveugle.

L'air entre eux devint solide. Un plasma de désirs. Noé vit une goutte de sueur naître à sa tempe. Elle voyagea lentement. Elle se perdit dans l'ombre d'une mèche sombre. Ce sillage brillait sous les néons. Il n'y avait plus de reportage. Plus de ville à sauver. Juste ce dialogue de pores et de fièvre.

Il réduisit l'espace. Leurs nez se frôlèrent. Glace et feu. Le parfum de jasmin l'envahit. Une drogue. Elle ferma les yeux. Elle offrit sa gorge à la lumière crue. Sa main à elle se posa sur le torse de Noé. À l'endroit précis où le cœur martelait la cage thoracique. À travers le coton, la chaleur de ses doigts semblait fondre les os. Liquéfier les certitudes.

Ils étaient deux naufragés sur le bitume. Le silence de Shinjuku était plein. Une matière dense qui les pressait l'un contre l'autre. Le pouce de Noé pressa le poignet plus fort. Il cherchait la fusion. Ses autres doigts s'égarèrent vers la base de l'oreille.

Là où la peau est si fine qu'on y lit l'âme. Un gémissement naquit au fond de sa gorge. Une note organique. La tension était une voûte prête à s'effondrer. Leurs lèvres se frôlèrent. Ce n'était plus civilisé.

Leurs haleines se mêlaient. Menthe glacée et musc sauvage. Noé sentit le poids du monde s'évaporer. Sa paume s'enivrait de ce velours humain. L'oxygène devenait un nectar sirupeux.

Sous sa chemise, les doigts de la femme dessinaient un sillage de braise. Ils remontaient vers son cou. Chaque millimètre conquis était une décharge. Un métronome invisible s'était déchaîné sous la tempe de Noé. Il y avait une urgence feutrée. Une faim sans cris. Le temps se liquéfiait le long de leurs corps. La sueur rendait chaque contact inévitable.

Il inclina la tête. Lentement. Il enfouit son visage dans l'ombre de son cou. L'odeur était celle d'une pluie d'été sur le bitume brûlant. Ozone et fleurs piétinées. Sa bouche frôla l'épiderme. Une promesse de dévoration. La femme laissa échapper un soupir de porcelaine brisée. Ses ongles s'enfoncèrent dans ses trapèzes. Elle ancrant cette dérive dans la réalité du sol.

C'était une ivresse sans vin. Les molécules de leurs êtres cherchaient à s'interpénétrer. Noé fit glisser sa main vers sa nuque. Ses doigts s'emmêlèrent dans ses cheveux pour guider son visage. L'électricité crépitait. Chaque pore se dressait. Ils semblaient léviter au-dessus du chaos de Tokyo. Leurs lèvres n'étaient plus qu'à une pensée l'une de l'autre. Une chaleur de forge.

Rien n'existait au-delà de ce périmètre. Les enseignes au loin n'étaient que des taches floues. Il sentit son buste se presser contre le sien. Une courbe parfaite. Le rythme de leurs cœurs devint une seule percussion. Un tambour tribal. Le bout de sa langue humecta sa lèvre inférieure. Une audace tranquille. Elle frissonna violemment. Une agonie de plaisir.

Le frisson remonta le long des phalanges de Noé. Il ne recula pas. Il ajusta le poids de son corps contre elle. Il réduisit le vide entre leurs hanches. Le froissement du tissu produisit un craquement sourd. Presque électrique. Sa main entama une descente exploratoire. Un voyage millimétré. Il sentit la courbure d'une vertèbre. Puis la chaleur diffuse du bas de son dos. Un feu sous la cendre.

Son visage était une page où s'écrivait un poème barbare. Ses paupières closes tressailaient. La fièvre avait déposé deux taches roses sur ses pommettes. Noé approcha sa bouche de son oreille. Sans toucher. Juste son haleine. Il perçut un murmure. Un nom. Ou une supplique. Un son guttural perdu dans les sirènes de Tokyo. Ces chants de baleines urbaines qui pleuraient l'ancien monde.

La main de l'inconnue s'insinua entre les boutons de sa chemise. Elle cherchait la chair. Le contact interdit. Chaque centimètre carré de peau devint une antenne. Le silence de la ruelle était saturé d'hormones. Noé ferma les yeux. Il se laissa submerger par cette main qui explorait son buste.

C'était une parenthèse de soie. La mort et l'extase échangeaient leurs masques. Il inclina le bassin. Elle répondit. Une harmonie géométrique. Sa langue traça une ligne jusqu'à la pointe de son menton. Il récolta une perle de sueur. Goût métallique d'orage. Sucre de fruit trop mûr. Ce goût déclencha une décharge sombre. Ses genoux ployèrent. Il l'entraîna dans le renforcement d'une porte. L'obscurité devint complice. Leurs souffles s'entremêlaient. Une symphonie de poumons cherchant l'oxygène dans un air trop lourd.

Le mur était rugueux. Froid. Il contrastait avec la fournaise de leurs flancs. Noé sentit le tressaillement de l'inconnue quand ses paumes trouvèrent ses hanches. La peau y était transparente. Ses pouces décrivirent des cercles lents. Il s'enfonça avec une délibération cruelle dans le creux de sa taille. Chaque pression arrachait un râle de velours déchiré. Elle bascula la tête en arrière. La gorge offerte aux néons blafards.

Ses doigts à elle s'enroulèrent dans ses cheveux. Elle tira. Une injonction muette. Elle l'obligea à ancrer son regard dans le sien. Deux abîmes où la raison avait coulé. Sa robe glissa sur ses épaules. Elle révéla la nacre de ses clavicules. La sueur y perlait en constellations. Pas de hâte. Juste une dilatation de la seconde. Il suivit la chute du vêtement. Il libéra la rondeur fiévreuse de ses seins. Les pointes durcies appelaient le contact. Des aiguilles aimantées.

L'air devint une membrane qu'ils déchiraient à chaque inspiration. Noé descendit une main vers le bas de son dos. Il sentit la tension des muscles profonds. Elle se pressa davantage. Elle cherchait à abolir l'interstice. Une collision silencieuse de deux astres. Il percevait le martèlement de son sang. Ses lèvres cherchaient encore son cou. Des baisers comme des morsures.

L'odeur l'assaillit. Jasmin nocturne et musc métallique. Le parfum de la fin des temps. Cette fragrance frappait ses centres archaïques. Sous ses index, il sentit une petite cicatrice au-dessus de sa hanche. Une imperfection délicieuse. Elle ancrant l'instant dans le réel. Loin des rêves. Tout était exacerbé. Le grain de la peau. Le cliquetis d'une enseigne défectueuse. Ses dents frôlèrent son oreille. Il entendit son nom. Une fréquence capable de briser sa volonté. Sa main s'égara plus bas. Là où la chaleur devient incendie.

Sa paume s'aventura sur l'isthme de sa cuisse. Une chaleur de noyau terrestre. Il sentit le tressaillement d'un muscle. Une onde dévastatrice. Elle n'était plus une inconnue. Elle était l'épicentre d'un séisme. Ses doigts exploraient avec une lenteur de cartographe. Le contact était une brûlure absolue. Leurs épidermes se fondaient.

Elle offrit sa gorge à la lumière qui grésillait. Ses cheveux glissèrent comme une cascade de jais sur les mains de Noé. Frais. Soyeux. Il suivit du bout de l'index le tracé bleu d'une veine sous la peau translucide. Un rythme erratique. Une course contre le temps arrêté. Noé approcha ses lèvres de cet écho pulsatile. Sans toucher.

Savourant le rayonnement thermique.

Un gémissement s'échappa. Elle ancrâ ses ongles dans sa veste. Le tissu craqua. Un bruit sec dans le silence. Elle se cambra. Elle cherchait une ancre dans la tempête. Leurs souffles créèrent un microclimat de luxure. Il n'y avait plus de vaccins. Plus de bureaux poussiéreux. Juste ce relief de chair que la fièvre magnifiait.

Sa main glissa plus bas. Elle rencontra la soie résiduelle. Elle sentit la moiteur de l'éclosion. Le corps avait abdiqué. La peau était une membrane frémissante. Noé ferma les yeux pour mieux percevoir cette topographie. Il chercha l'endroit précis où le pouls est un incendie.

Ses doigts s'attardèrent sur la lisière de la hanche. La peau était un parchemin vivant. Noé sentait chaque pore s'ouvrir. Elle murmura un son de fin du monde. Son bassin bascula vers lui. Elle comblait le vide.

C'était une danse d'atomes. Le néon mourut dans un grésillement avant de renaître. Une lueur bleutée soulignait la sueur au creux de ses reins. Noé ne voyait plus les débris de la rue. Juste cette peau qui vibrait comme une corde trop tendue. Il n'était plus journaliste. Il était l'interprète d'une symphonie chimique.

Il remonta le long de ses côtes. La cage thoracique se soulevait avec une force herculéenne. Ses phalanges effleurèrent le bord de la dentelle. Un obstacle dérisoire mais lourd. Elle ferma les yeux. Ses cils frémissaient. Noé crut voir l'incendie sous ses paupières.

Sa main s'aventura plus haut. Il nicha sa paume contre la naissance d'un sein. Le cœur battait juste là. Un tambour de guerre. Il sentit le mamelon pointer. Une perle de désir. Une décharge électrique fila droit vers son ventre. Un tressaillement parcourut la jeune femme. Une onde de choc.

Elle ouvrit les yeux. Ce n'était plus de la conscience. C'était une efflorescence de besoins. Des iris dilatés. Deux puits d'ombre. Elle ne parla pas. Le langage était une entrave. Une relique. Elle glissa ses bras autour de sa nuque. Ses doigts s'enfoncèrent dans ses cheveux. Elle le tira vers elle. Pas pour l'embrasser. Pour respirer son essence.

Noé s'immobilisa à quelques millimètres de sa bouche. Il savourait la chaleur. L'humidité de leurs haleines formait une buée. Un voile qui les isolait de l'univers. Il enserra sa taille. La cambrure s'accentua. Une tension d'arc. Chaque micro-mouvement déclenchait un spasme. Le temps se contorsionnait.

Son pouce traça un cercle autour de son nombril. Point de fusion. La soie collait aux hanches. Elle révélait tout. La jeune femme rejeta la tête en arrière. Une offrande absolue. Elle griffait le cuir de sa veste. La pulsion était là. Prête à les submerger.

Sa nuque était une courbe de porcelaine. Noé approcha ses lèvres. La jugulaire battait la mesure d'un monde qui bascule. Jasmine et sueur sucrée. Le contact fut d'abord un souffle. Puis sa bouche s'ancra dans le creux de son épaule. Une pression ferme. Elle laissa échapper un râle guttural.

Ses mains cartographiaient la déraison. L'une d'elles se glissa sous le vêtement. Elle sombra dans la fournaise du dos. Chaque vertèbre était une perle de désir. Il remonta lentement. Il percevait chaque goutte de sueur comme une rosée nocturne.

Le silence devint une chambre sourde. Noé ferma les yeux. Un magnétisme puissant fusionnait leurs chairs. Il sentit son bassin chercher le sien. Un mouvement instinctif. Ils voulaient apaiser la brûlure. Leurs vêtements n'étaient plus que des voiles absurdes.

Elle ancras ses ongles dans ses épaules. Elle s'arrimait à lui dans le maelström. Noé remonta son visage. Ses lèvres effleurèrent sa mâchoire. Il murmura des sons sans

sens. De pures vibrations. Il sentait le goût de l'air. Métallique et sucré. Il ne savait plus où s'arrêtait sa peau.

Sa chemise était rugueuse. Une barrière insupportable. Il chercha le contact direct. Il glissa sa main vers le haut de sa cuisse. La peau était un velours brûlant. Elle répondit par une morsure légère. Une revendication. La fièvre était devenue leur sang.

Sa paume suivit la courbe de sa hanche. Une lenteur de supplicé. Une dévotion aux reliefs de son corps. La mousseline noire glissa comme une peau morte. Le contact contre l'os iliaque provoqua un choc. Ses tempes bourdonnaient.

Son souffle se fit saccadé. Des expirations tièdes contre ses lèvres. Tokyo n'était plus qu'un décor de carton-pâte. Noé sentit la pointe d'un sein contre son plexus. Une perle d'arrogance. Il s'écarta d'un millimètre. Juste assez pour voir ses yeux. Deux abîmes de pupilles dilatées. Il y lut le même renoncement.

Sa main libre remonta vers sa nuque. Ses cheveux s'enroulèrent autour de ses doigts comme des lianes. Sa gorge exhalait le jasmin froissé. Une fragrance palpable. Il goûta la chaleur avec son haleine. Une pluie de frissons. Chaque seconde se démultipliait. Il décortiquait chaque micro-réaction.

Elle se pressa davantage. Elle voulait réduire le vide. Noé sentit son désir se tendre contre elle. Deux pôles magnétiques dans le vide sidéral. Le monde pouvait s'écrouler, ils n'en percevaient que le glissement fluide de leurs corps. Ses doigts descendirent vers ses fesses. La température y était extrême. Un gémissement se perdit dans la ruelle. Un chant de sirène.

Le temps devint un ambre chaud. Sa paume épousa sa cambrure. Il n'était plus un photographe. Il était la pellicule. Il sentit la vibration d'un muscle. De la lave de plaisir pur.

Leurs fronts se rejoignirent. Soudés par la sueur. La bouche de l'inconnue était un calice sombre. Noé s'y abreuva. Leurs lèvres s'effleurèrent dans un tourment de retenue. Puis leurs langues se cherchèrent avec faim. Fer et nectar. La réalité bascula dans un abîme de pourpre.

L'intensité monta. Une brûlure sans oxygène. Elle le tirait vers elle. Une urgence sans délai. Au loin, un cri de plaisir s'éleva d'un balcon. Un autre suivit. Tokyo ne dormait pas. Elle transpirait son extase. La ville fleurissait en gémissements. Ils étaient les solistes éperdus. Noé glissa contre le mur de briques.

Ici, la fusion était absolue. Leurs cœurs battaient ensemble. Une chimie qui se moquait de la raison. Il allait s'abandonner. Soudain, une vibration. Son téléphone. Contre son torse. Une intrusion brutale. Sur l'écran au sol, un message de Mina Rahman clignotait. Une urgence glaciale au milieu de la fièvre : « L'Onde a atteint son apex. Le laboratoire d'Aiko est tombé. Ils ne cherchent plus le remède, Noé. Ils cherchent à le consumer. »

Chapitre 12

L'Alcôve de Haute Technologie

La lumière des néons, filtrée par les parois de verre dépoli, découpait le laboratoire en une succession d'ombres prometteuses et de reflets électriques. Dans le silence seulement troublé par le ronronnement feutré des centrifugeuses, Aiko sentait chaque pore de sa peau s'ouvrir à l'humidité saturée d'ozone.

Sa blouse blanche, d'ordinaire si protectrice, lui semblait d'une lourdeur insupportable. Un carcan de coton rêche frottant contre la soie. Un filet de fièvre, né à la racine de ses cheveux sombres, traça un sillage brûlant le long de sa tempe avant de se perdre dans le creux de sa clavicule. Elle ne l'essuya pas. Ses doigts, gantés de latex fin, serraient la pipette avec une dévotion religieuse. Elle observait le sérum.

Le liquide n'était pas un remède. C'était une tentation. Cette substance irisée semblait respirer au rythme de ses propres battements de cœur. L'Onde d'Éros ne frappait pas de l'extérieur ; elle s'éveillait dans la moelle, comme une floraison sauvage réclamant son dû. Aiko luttait. Ses muscles se contractaient sous l'effet d'une décharge invisible. Un courant parcourait l'échine pour mourir en vagues de chaleur au bas de ses reins.

Elle pencha le buste. Ses seins frôlèrent le rebord glacé de la paillasse en inox. Le contraste thermique lui arracha un soupir. Le métal était une morsure de givre délicieuse contre la fournaise de son corps. Elle ferma les paupières. L'obscurité magnifiait l'odeur musquée qui émanait d'elle-même, ce parfum de peau chauffée mêlé aux effluves stériles des réactifs.

Lorsqu'elle rouvrit les yeux, le monde paraissait plus dense. La moindre oscillation du fluide au bout de son instrument devenait une épopée. Elle devait stabiliser ce

composé avant que ses mains ne refusent de servir la science. Ses phalanges blanchirent sous l'effort. Le désir n'était plus une pensée, c'était une texture de velours sombre tapissant sa gorge.

Elle vit ses lèvres dans le reflet du verre. Elles étaient trop rouges. Le sang affluait. Chaque geste, le réglage d'une molette ou le déplacement d'un portoir, devenait une chorégraphie sensuelle. Elle était l'architecte de son propre tourment. Elle abaissa lentement la pipette, le bras tremblant. Le sérum s'apprêtait à rencontrer son catalyseur. Une union chimique qui mimait la fusion charnelle qu'elle n'osait encore s'autoriser.

Une minuscule sphère ambrée se balançait à l'extrémité du quartz. Aiko retenait son souffle. Ses poumons brûlaient. Sous le nitrile bleu, la sueur formait une pellicule glissante. La première larme de cristal se détacha enfin. Sa chute parut durer une éternité. Lorsqu'elle percuta le substrat, une volute de pourpre profond naquit instantanément. Elle s'enroula autour des parois comme une fumée cherchant une issue.

Un frisson remonta de ses chevilles jusqu'à la base de son crâne. Le tissu de l'uniforme lui griffait les mamelons. Elle posa sa main sur le bord de l'établi pour chercher un ancrage, mais ses doigts ne rencontrèrent que la vibration sourde des machines. Un bourdonnement organique qui résonnait jusque dans son bas-ventre.

Sur un coin de la paillasse, un gobelet en carton portait encore la trace d'un rouge à lèvres passé, vestige dérisoire d'une pause café oubliée avant que l'Onde ne change la donne. Ce détail humain la heurta plus violemment que l'odeur de l'ozone. Elle se surprit à caresser la pipette du bout de l'index. Un geste inutile. Obscène.

Le mélange dans l'éprouvette vira brusquement à l'or sombre. Une teinte de miel irradiant une chaleur physique. Aiko approcha son visage. Son souffle court venait embuer le borosilicate. Elle se sentait lourde, ses membres gorgés d'un sang trop

riche. Ses lèvres s'entrouvrirent sur un gémissement étouffé. Le goût du sel et du désir saturait son palais. Elle plongeait à nouveau l'instrument dans le liquide. Le contact envoya une décharge de plaisir pur à travers son bras. Une étincelle nerveuse qui la laissa chancelante.

Le sifflement d'un système de ventilation balaya l'alcôve. Aiko déplaça son bras vers le microscope électronique. Le silence était devenu une étoffe pesante. Elle voyait ses propres pores à travers la membrane de polymère des gants, chaque détail magnifié par l'humidité. Elle s'appuya contre le chrome de l'établi pour stabiliser son bassin. Le métal traversa le coton de son pantalon. Ses cuisses se serrèrent.

Elle déposa la substance sur la lamelle de verre. C'était le son de la chute, le craquement d'une digue qui cède. Aiko se pencha sur les oculaires. L'odeur du sérum l'assaillit. Ce n'était plus chimique. C'était un effluve de résine chaude et de peau d'été. Sous l'objectif, les molécules s'enroulaient les unes autour des autres. Des étreintes microscopiques d'une ferveur sauvage. L'éclosion était totale.

D'une main dont les jointures blanchissaient, elle desserra le col de sa blouse. Le premier bouton céda avec un claquement sec. Une détonation. L'air frais s'engouffra sur son décolleté. Les graphiques sur les moniteurs n'étaient plus que des courbes de plaisir s'élevant vers des sommets inexplorés. Elle imagina la main de Noé sur sa nuque. Cette pensée, presque tactile, fit monter en elle une chaleur si intense qu'elle dut s'agripper au fauteuil. Le plastique gémit.

Un sifflement pneumatique déchira la stase du sanctuaire. La porte blindée coulissa. Noé se tenait sur le seuil. Sa silhouette était découpée par la lumière crue du couloir avant qu'il ne s'enfonce dans le bleu du laboratoire. Il ne portait pas de blouse. L'humidité de la rue collait sa chemise en lin à son torse. L'odeur de la pluie tokyoïte entra en collision avec les vapeurs du sérum.

Aiko ne bougea pas. Elle le regardait sans pudeur. Les reflets de l'écran dansaient sur

la mâchoire de l'homme. Il fit un pas. Ses semelles de cuir ne produisaient qu'un choc étouffé sur la résine. Noé s'arrêta à un souffle d'elle. Elle percevait l'irrégularité de sa respiration. Il ne dit rien. Son regard descendit lentement vers son décolleté, là où la peau était baignée d'une fine pellicule de sueur.

Sans un mot, il leva la main. Ses doigts restèrent suspendus à quelques millimètres de sa joue. L'électricité statique crépitait entre leurs chairs. Cette zone de vide était insupportable. La virologue sentit ses genoux fléchir. L'air entre eux devint solide. Sous l'objectif du microscope oublié, le sérum continuait sa mutation. Des spirales chimiques s'enroulaient en un écho parfait de leur propre tension.

Le bout de son index effleura enfin l'oreille d'Aiko. Une foudre colonisa sa colonne vertébrale. Ses paupières se fermèrent. Noé glissa le long de sa mâchoire. Une caresse lente, analytique. L'air s'était raréfié, remplacé par une densité moite. Il fit un pas de plus. Le froid de la pluie encore accroché au lin de sa chemise heurta la fournaise de la peau d'Aiko.

— Vous tremblez, murmura-t-il.

Sa voix était un froissement rauque dans le creux de son cou. Elle ne répondit pas. Le monde extérieur s'effaçait derrière la topographie de ce visage. Une perle de pluie glissa de la tempe de Noé pour s'écraser sur la clavicule d'Aiko. Une ligne de feu. La main de l'homme descendit vers le col de la blouse. Ses articulations frôlèrent sa gorge. Elle percevait le battement de sa carotide à travers ses propres nerfs. Leurs flux se synchronisaient.

Le second bouton de nacre glissa hors de sa boutonnière. Un déclic feutré. Le pan de coton lourd s'ouvrit, révélant une bande de peau diaphane. Noé savourait l'éclosion. Aiko sentait la puissance de ses propres doigts qui s'enfonçaient dans le textile des hanches de l'homme. Elle inclina la tête, offrant ce territoire de nacre.

Sa paume descendit vers la cambrure de son dos. Elle lissait le tissu contre sa peau avec une lenteur de prédateur. Une onde de choc se propagea jusqu'à la pointe de ses seins. Elle se rapprocha encore, effaçant le vide. Le battement de sa poitrine se calqua contre le torse de Noé. Ils étaient les seuls survivants d'une ville qui s'écroulait dans la volupté.

L'index de Noé entama une dérive le long des vertèbres. Chaque os était un sommet de chaleur. Aiko expira. Le métal froid de la paillasse contre ses cuisses contrastait avec la paume de Noé qui glissait maintenant sous le coton. Sa peau était une promesse de brûlure. Il explorait l'élasticité de sa chair avec une curiosité presque clinique.

« Ta science ne peut rien contre cela, Aiko », souffla-t-il.

Elle laissa sa tête retomber. Ses mains s'égarèrent dans la chevelure de Noé. Elle sentait la texture des mèches s'enrouler autour de ses phalanges. Sa main à lui descendit à nouveau, quittant la soie pour la peau nue de ses reins. Aiko arqua le dos. Une invite muette. Elle percevait la dureté de sa ceinture contre son bas-ventre. Noé se resserra. Il la souleva légèrement pour l'asseoir tout à fait sur le marbre froid.

Sous les néons, la peau d'Aiko semblait irréaliste. Elle sentit les mains de Noé s'ancrer dans la chair tendre de ses hanches. Chaque millimètre était une déflagration. L'étoffe blanche, naguère armure de raison, s'affaissa avec un murmure de défaite sur le sol. Sa nudité partielle agissait comme un catalyseur.

Noé utilisa son nez pour écarter ce qui restait de l'uniforme. Il déposa un baiser sur son épaule. L'effet fut celui d'une brûlure au fer rouge. Leurs souffles se mêlèrent, créant une buée éphémère sur les vitres des incubateurs. Aiko ferma les yeux. Elle n'était plus la virologue Senda. Elle était une partition de chair dont il déchiffrait chaque note.

Soudain, un signal strident déchira l'alcôve. Sur le terminal, une courbe de données vira au cramoisi. Le sérum venait d'atteindre un point de rupture. Dans le silence qui suivit l'alarme, Aiko ouvrit des yeux embrumés. Elle vit l'écran.

La structure moléculaire ne mourait pas. Elle s'hybridait avec ses propres marqueurs génétiques. Noé s'arrêta, son regard brûlant d'une question muette. La vérité les frappait : le vaccin n'avait jamais été conçu pour détruire l'Onde. Il devait en devenir le véhicule ultime. Par sa propre fièvre, elle venait de déclencher la phase finale de la métamorphose.

Chapitre 13

L'Anarchie Tactile

L'amidon de sa blouse blanche, autrefois rempart de sa rigueur, semblait soudain d'une cruauté insupportable contre la courbe de ses épaules. Aiko sentait chaque fibre du coton lourd griffer sa peau fiévreuse. Une irritation qui virait à l'invitation sourde à la déchirure. Ses doigts, longs et effilés, tremblaient imperceptiblement alors qu'ils effleuraient le bord poli du plan de travail.

Le froid du verre borosilicaté ne parvenait plus à tempérer l'incendie qui couvait sous son épiderme. C'était une fulgurance invisible qui transformait son sang en un fleuve de mercure brûlant. Elle ferma les yeux. L'obscurité n'offrait aucun repos ; elle n'était qu'un écran où dansaient les rémanences des corps enlacés qu'elle avait observés depuis sa fenêtre panoramique.

Tokyo, sous le voile d'une brume opalescente, n'était plus qu'un immense lit de soie. Les distinctions de rang s'effaçaient sous le poids des désirs crus.

Derrière elle, le froissement d'un blouson de cuir craqua. Le son était net. Il fit tressaillir les vertèbres de la scientifique. Noé ne disait rien. Il se tenait là, à la lisière de l'ombre et de la lumière bleutée des incubateurs, son objectif pendant à son cou comme un talisman inutile. L'air entre eux vibrait. Une électricité statique faisait se dresser les fins duvets sur la nuque d'Aiko. Elle percevait son odeur : un mélange de pluie urbaine, de tabac froid et de cette sueur saine, presque sucrée, qui marquait ceux qui avaient traversé la ville en pleine mutation.

Il fit un pas. Le cuir de ses bottes résonna sur le sol en résine époxy. Un bruit lourd, prédateur. Il scandait les battements de cœur désordonnés de la virologue. Aiko ne se

retourna pas. Elle inclina la tête, offrant malgré elle la ligne pâle de sa gorge à l'air vicié du laboratoire. Elle devinait le regard de Noé. Ce n'était plus l'œil d'un journaliste cherchant un scoop, mais une plongée dans la vérité organique du monde.

— L'Onde ne s'arrêtera pas aux portes de ce sanctuaire, Aiko.

Sa voix était basse, granuleuse. Elle ricocha sur les parois de verre. Le son de son prénom provoqua une décharge le long de sa colonne vertébrale. Elle s'appuya plus fermement contre l'inox du support, ses jointures blanchissant sous l'effort de rester debout. Elle sentait le souffle de l'homme se rapprocher. Une chaleur humide. L'odeur de Noé devint plus dense, envahissant son espace vital jusqu'à l'asphyxie.

D'un geste lent, il leva la main. Il ne la toucha pas encore. La proximité de sa paume, à quelques millimètres de l'armure de coton, dégageait un rayonnement tel qu'Aiko crut sentir sa peau fondre. Sa respiration devint plus courte. Un sifflement léger. Dans le reflet d'une éprouvette, elle vit ses propres pupilles, dilatées à l'extrême, noyant l'iris sombre dans un océan de faim noire.

Le monde extérieur, avec ses lois et ses vaccins, n'était plus qu'une abstraction lointaine. Seul importait le glissement imminent du cuir contre la fibre. La certitude que la première caresse ne serait pas une simple effraction, mais une éviscération de ses certitudes. Noé laissa ses doigts effleurer enfin le bas de son cou. Là où la peau est la plus fine. Le contact fut un choc électrique. Une morsure délicieuse. Ses doigts étaient calleux, marqués par le métal de son appareil photo. Cette rugosité contre sa propre douceur l'envoya au bord d'un précipice qu'elle ne cherchait plus à éviter.

Elle laissa sa tête basculer en arrière. Elle rencontra la fermeté du torse de Noé. Le cuir de son blouson était frais, mais le corps qu'il abritait était une fournaise. Ils étaient deux pôles magnétiques s'attirant dans un vide sidéral. La main de Noé descendit lentement, suivant la courbe de son épaule. Ses phalanges dessinaient une carte de désirs inavoués sur le tissu rigide qui commençait enfin à céder. Chaque

mouvement était d'une lenteur calculée. Une torture exquise destinée à dilater chaque seconde.

Il se pencha. Ses lèvres frôlèrent l'ourlet de son oreille. Le souffle qu'il y déposa fut plus dévastateur que n'importe quelle mutation étudiée sous son microscope. Elle n'était plus Aiko Senda, la femme de science ; elle était une texture, une température. Ses propres mains remontèrent le long de ses cuisses pour s'agripper au bord de la paille. Elle cherchait un ancrage alors que le sol semblait se dérober. Le verre sous ses paumes lui paraissait maintenant brûlant.

Noé fit glisser sa main vers le premier bouton de la blouse. Il joua avec le petit disque de plastique avec une patience de bourreau. Il ne le détacha pas tout de suite. Il préférait savourer la tension du tissu, le frisson qui parcourait le corps d'Aiko. La virologue retint son souffle. Son cœur martelait ses côtes. Elle attendait cette rupture, ce moment où le dernier rempart de sa fonction tomberait pour laisser place à la vérité nue.

Autour d'eux, les machines continuaient de clignoter. Témoins inutiles. Le bourdonnement des ordinateurs se mêlait au rythme de leurs souffles. Une nappe sonore hypnotique. La main de Noé remonta vers son visage, saisissant doucement son menton pour l'obliger à croiser son regard. Dans ses yeux à lui, elle vit le reflet du chaos de Tokyo, une jungle de désirs et de soie. Elle comprit qu'il ne cherchait pas de remède.

Leurs visages n'étaient plus qu'à quelques centimètres. Aiko sentit sa résistance s'effondrer. Elle entrouvrit la bouche. Un appel silencieux. Une reddition sans condition.

Le premier bouton finit par glisser hors de sa boutonnière avec une lenteur criminelle. Un petit hoquet de plastique contre la fibre d'amidon. Le bruit résonna comme un coup de tonnerre. Noé ne s'arrêta pas. Il laissa l'étoffe s'écarter. Juste assez pour que

l'air climatisé, froid et stérile, vienne lécher la naissance de la gorge. Le contraste fut un choc thermique. Elle se cabra. Elle sentit la rugosité de son pouce s'attarder sur le creux de sa clavicule. L'Onde était là. C'était cette pulsation sauvage qui tambourinait sous la main de l'homme. Une efflorescence de chaleur qui transformait ses muscles en une cire malléable.

Ses doigts, marqués par le froid de son Leica, remontèrent vers sa nuque. Ils s'enfoncèrent dans la masse soyeuse de ses cheveux noirs. Aiko ferma les yeux. Elle abandonna la vue pour mieux s'abandonner au toucher, au goût de l'air saturé de l'odeur de Noé. Le verre de la paillasse ne servait plus d'ancrage. Il n'était plus que le miroir de sa propre fièvre. Elle percevait chaque micro-vibration : le ronronnement des centrifugeuses, le cliquetis d'un disque dur, et le froissement érotique du coton qui s'ouvrait davantage.

Noé fit glisser le revers du vêtement sur l'épaule d'Aiko. Il dévoila la courbe laiteuse de sa peau, là où la marque d'une bretelle de satin dessinait un léger relief rouge. Il ne l'embrassa pas encore. Il traça du bout de l'index le contour de cette empreinte. Chaque millimètre de contact était une annexion de son territoire professionnel. Aiko laissa échapper un soupir rauque. Elle sentit le genou de Noé s'immiscer entre les siens, écartant doucement la jupe de sa fonction pour trouver la chaleur de sa chair.

La tension était devenue une matière dense. Une mélasse électrique. Il n'y avait plus de Tokyo à sauver, plus de virus à isoler. Seulement cette géographie de courbes et de creux. Aiko sentit une goutte de sueur perler entre ses omoplates. Elle glissa lentement le long de sa colonne vertébrale. La main de Noé descendit avec une précision chirurgicale vers la cambrure de ses reins. Il pressa la paume. Il l'attira vers lui dans un choc de hanches qui fit basculer un portoir de tubes à essai. Le bruit du verre brisé n'était qu'une ponctuation. Ses doigts se crispèrent sur le cuir du blouson, cherchant la chaleur du torse à travers les couches de vêtements.

Le froid de l'inox sous les reins d'Aiko devenait une morsure exquise. Elle sentait le

grain du blouson sous ses doigts. Une texture brute, animale. Noé ne se pressait pas. Il savourait la crue. Sa main remonta lentement le long de sa cuisse, faisant remonter la soie de sa jupe dans un bruissement fracassant. Le contact direct déclencha une décharge. Un frisson qui remonta en ondes concentriques.

Le regard de Noé était voilé d'une brume de désir pur. Une faim de substance. Il s'approcha davantage. Son souffle caressait la commissure de ses lèvres sans les sceller. Une torture délibérée. Aiko percevait l'odeur de cette fragrance de musc et de fleurs écrasées qui flottait désormais sur la ville comme une seconde atmosphère. Elle se demanda fugacement si c'était le virus qui la faisait vaciller, mais la pensée s'évapora comme une goutte d'éther. Sa main à elle s'égara dans le cou de Noé. Elle capturait la moiteur de sa peau avec une curiosité fébrile.

Leurs souffles s'entremêlèrent. Une humidité moite. Noé laissa sa main s'attarder sur sa hanche. Ses doigts s'ancraient dans la chair avec une pression qui promettait la fureur. Il inclina la tête. Sa barbe naissante vint irriter délicieusement la courbe de son cou. Aiko renversa la tête. Elle exposa sa gorge à la lumière crue des néons qui semblaient soudain trop vifs. Chaque geste était une désobéissance. Le genou de Noé pressa plus fermement l'entrejambe à travers la finesse des tissus. Elle sentit son bassin basculer instinctivement.

Sous la blouse qui glissait, la dentelle de son soutien-gorge n'était plus qu'une barrière dérisoire. Noé suivit du regard le mouvement de ses seins. Il posa ses deux mains à plat sur le verre, de chaque côté de son corps. Il l'emprisonna dans un cercle de muscles. L'odeur du papier glacé et de l'encre se mêlait à l'ozone qui précède les tempêtes. L'anarchie était là, dans ce contact millimétré. Elle chercha ses lèvres avec l'urgence d'une naufragée, tandis que la main de Noé quittait la table pour trouver la nacre de son ventre.

La paume de Noé s'insinua sous la bordure de soie. Aiko laissa échapper un soupir. Une reddition gravée dans le soufre. Le contact provoqua une onde de choc. Chaque

millimètre de chair conquis par les doigts de l'homme semblait s'éveiller d'un sommeil millénaire. Elle n'était plus une observatrice ; elle était le sujet, l'éprouvette qui déborde sous la poussée d'une réaction incontrôlable.

Le froid du plan de travail contre ses reins contrastait avec la fournaise de son étreinte. Court-circuit sensoriel. Leurs lèvres se rencontrèrent enfin. Un choc brutal. Noé goûta le sel de sa peau et l'amertume légère du café bu des heures plus tôt. Le baiser était profond, exploratoire. Une joute de langues. Elle sentit ses dents effleurer sa lèvre inférieure. Une morsure de désir. Le monde extérieur, avec ses sirènes lointaines, n'existait plus.

La main de Noé remonta lentement. Il dessinait les contours de ses côtes avec une précision d'anatomiste. Il s'arrêta sous le galbe de son sein. Le cœur d'Aiko battait un rythme de tambour sauvage. Elle se cambra pour réduire l'espace. Elle voulait effacer les derniers atomes de vide. Son uniforme n'était plus qu'une entrave. Il l'aida. Ses doigts dénouèrent les obstacles de coton avec une dextérité fiévreuse. La peau d'Aiko paraissait presque translucide sous les néons frissonnants.

Elle sentit son souffle chaud vers son oreille.

— Il n'y a pas de remède à ce que nous devenons, murmura-t-il.

Elle frissonna. Ses ongles s'ancrèrent dans le cuir de sa veste. L'érection de Noé contre sa cuisse était un ancrage. Une preuve tangible que l'effondrement était une apothéose. Le silence du laboratoire était saturé par le froissement des tissus et le rythme saccadé de leurs poumons. Sous ses doigts, elle sentait la musculature de son dos se tendre. Elle ferma les yeux. Elle se laissa dériver. La chair était devenue le seul langage.

Le coton tomba sur le sol. Un linceul pour la femme qu'elle avait été. Noé ne pressa rien. Sa main s'attarda dans le creux de ses lombaires. Sous la pression de son pouce, il sentit sa colonne vertébrale s'arquer. Elle tourna la tête. Ses cheveux noirs

balayèrent son épaule. Elle vit le grain de la peau de Noé. L'ombre de sa barbe. Une faim archaïque. Sa main remonta le long du revers de sa veste pour s'enfouir dans son cou. La carotide battait fort.

Noé fit un pas de plus. Il effaça le dernier souffle d'air. Leurs cuisses se rencontrèrent. Aiko sentit la fermeté de son désir. Elle laissa échapper un son guttural, né au plus profond de ses entrailles. Il commençait à descendre ses baisers le long de son cou. Chaque contact était une éclosion de fleurs de sang. Il ne l'embrassait pas, il la goûtait.

Ses doigts s'insinuèrent sous l'élastique de sa jupe. Il effleura ses hanches avec une légèreté de plume. Elle se sentit liquide. Le métal froid de la table pressa soudainement ses fesses. Il la hissa avec une douceur autoritaire. Il l'installa parmi les éprouvettes et les microscopes inutiles. Le contact provoqua un cri silencieux de plaisir. Ses jambes s'ouvrirent instinctivement pour l'accueillir.

Noé plongea son visage dans le creux de sa poitrine. Parfum d'ozone et de vanille sauvage. Elle était une forteresse de glace dont les fondations fondaient. Il enveloppa ses seins. Le contact fut une décharge. Un éclair qui traversa sa colonne vertébrale pour se loger entre ses cuisses, là où l'humidité de son désir imbibait la soie.

— Regarde-moi, ordonna-t-il.

Ses pupilles étaient si dilatées que l'iris n'était plus qu'un liseré d'ambre. Elle vit l'effondrement de l'ancien monde. L'urgence de la peau contre la peau. La main de Noé glissa plus bas. Elle trouva le chemin. Il effleura la dentelle humide. Aiko rejeta la tête en arrière. Chaque millimètre de sa peau était devenu une zone érogène. Une antenne captant les vibrations d'un univers qui s'oubliait.

La dentelle se tendit sous ses doigts. Noé explorait la résistance. Il faisait glisser son index le long de l'ourlet qui mordait la peau. Aiko percevait chaque vibration du

bâtiment : le ronronnement des générateurs, le fracas de son propre sang. Elle se cambra pour écraser la distance entre le tissu et son intimité.

Noé laissa échapper un grognement sourd. Il saisit le poignet d'Aiko. Il l'épingla contre le plan de travail parmi les écouvillons dispersés. Une autorité tranquille. Tokyo n'était plus qu'une rumeur de soie derrière les parois de verre. L'air était chargé d'une électricité si dense qu'elle semblait faire crépiter l'atmosphère. Il cueillit une goutte de sueur à la naissance de son sein. Aiko gémit. Ses articulations blanchirent sur le rebord d'acier.

Il s'insinua enfin sous la dentelle. Le contact direct provoqua une secousse de la pointe des pieds jusqu'à la racine des cheveux. Ses doigts bougeaient avec une connaissance intuitive de l'anatomie. Aiko sentit une onde de choc liquéfier sa volonté. Son souffle devint un hululement saccadé. Les néons du plafond commencèrent à bafouiller, projetant des éclats d'argent sur les boccas. Le laboratoire devint une cathédrale de cristal.

Noé se redressa. Il observait avec fascination la dévastation qu'il semait en elle. Il n'y avait plus de trace de la scientifique rigoureuse. Ses mains griffèrent le tissu de sa chemise pour atteindre la peau. La moiteur collait leurs corps. Elle sentait le battement de son cœur à lui contre son thorax. Un métronome affolé. Sa main se fit plus profonde, explorant les confins de son abandon avec une insistance qui la laissait sans souffle.

Le coton de sa blouse était une insulte. Elle sentait chaque maille rigide fondre sous l'assaut de la fièvre. Ses doigts tâtonnèrent contre la boucle de métal de sa ceinture. Un cliquetis sec. Le signal de rupture. Noé laissa échapper un souffle rauque. Il guida sa fébrilité. Le cuir céda. Le tissu du pantalon glissa. Aiko ferma les yeux, s'enivrant de l'odeur de sel et d'orage.

Elle ne cherchait plus à comprendre. Ses paumes glissèrent sous l'étoffe. Un territoire

brûlant. La réalité s'effiloçait. Les murs blancs semblaient se dissoudre dans une brume lourde. Noé s'empara de ses hanches. Il l'ancra dans la chair. Il la hissa plus haut. Le contact du froid minéral contre ses fesses nues provoqua un dernier sursaut. Une décharge.

Elle était une corolle s'ouvrant sous une pluie de néons. Il se pressa contre elle. Une jonction de feu. L'Onde était devenue leur propre respiration. Une symphonie de gémissements étouffés.

Soudain, par-delà l'épaule de Noé, le regard d'Aiko fut capturé par un moniteur. La courbe de contagion venait de se briser. Une spirale de lumière dorée occupait tout l'écran. Ce n'était plus une donnée. C'était une vision. À l'extérieur, par la baie vitrée, elle vit les lumières de Tokyo vaciller. Puis s'éteindre. Quartier par quartier. La métropole elle-même retenait son souffle.

Le silence qui tomba fut plus éloquent que n'importe quel cri. L'Onde venait d'atteindre sa masse critique. Noé plongea son visage au creux de sa poitrine. Aiko comprit. Le monde qu'elle avait tenté de sauver n'existait plus. Il n'y avait plus que ce laboratoire. Cette étreinte. Et l'obscurité qui montait, chaude et souveraine.

Chapitre 14

Le Murmure de la Chair

Les murs du corridor ne sont pas de simples cloisons de verre et d'acier ; ils respirent, recouverts d'une fine pellicule d'humidité que la lumière tamisée transforme en un voile de perles opalines. Mina marche devant Noé, sa silhouette découpée par les reflets de néons ambrés. Elle ne se retourne pas, mais le balancement de ses hanches, souligné par le froissement imperceptible d'une soie sombre, semble dicter le rythme de sa propre respiration. L'air est lourd, chargé de cette odeur de jasmin flétri et d'ozone qui précède les orages d'été. Noé sent le battement de son propre sang dans ses tempes. Une percussion sourde. Elle s'accorde étrangement au bourdonnement des machines invisibles.

Noé ajuste la sangle en cuir de son appareil photo. Le poids du boîtier lui scie la nuque, un rappel métallique de sa fonction : témoigner, rester à distance. Mais ici, la distance s'évapore.

Mina s'arrête soudain devant une paroi transparente donnant sur une cellule d'observation. Elle ne le regarde pas, mais sa proximité est une brûlure froide. Elle se glisse derrière lui, son souffle venant caresser la courbe de son oreille avec la précision d'une plume.

— Laisse tes yeux se perdre, Noé, murmure-t-elle. Sa voix est une caresse de mousse qui s'insinue sous sa peau. Ils n'ont plus faim. La nécessité a simplement changé de visage.

À l'intérieur, deux silhouettes s'enlacent dans un silence absolu, leurs mouvements si lents qu'ils semblent s'être dissous dans l'éther. Leurs mains ne cherchent pas à saisir, elles cherchent à s'effacer dans l'autre. Ce ne sont plus des corps, mais des

paysages de peau.

Mina lève une main, ses doigts effleurant le verre froid. Noé remarque la légère inclinaison de son poignet, la finesse bleue d'une veine qui palpète sous une peau de porcelaine. Elle se rapproche encore. La chaleur de son corps traverse sa veste.

— Avant, l'esprit était une forteresse de calculs, continue-t-elle, ses lèvres effleurant presque le lobe de son oreille. Aujourd'hui, les influx ne transmettent plus des ordres. Ils chantent. Le siège de la peur ne crie plus ; il réclame le contact comme une plante réclame la lumière pour ne pas mourir.

Noé veut parler. Poser une question de journaliste sur les taux de transmission. Mais les mots s'étranglent. Son champ de vision se réduit au cil de la jeune femme qui vibre, au glissement de son propre souffle contre le tissu de sa chemise. Le parfum de Mina — une note de musc mêlée à une amertume métallique — envahit ses poumons.

Elle pivote lentement. Ses yeux plongent dans les siens avec une intensité qui n'est plus de la science. Une invitation au naufrage. Ses doigts quittent la paroi pour venir frôler, d'un geste qui semble durer des siècles, le revers de la manche de Noé. Le contact déclenche une décharge qui irradie jusqu'au creux de son ventre.

— Est-ce que tu sens ce vacillement ? interroge-t-elle dans un souffle. C'est ton architecture qui s'effondre.

Ils s'avancent plus profondément dans les entrailles du centre, là où la lumière se fait rouge, charnelle. Le sol absorbe le bruit de leurs pas. Ils sont dans une bulle de silence saturée de désirs inavoués. Noé l'observe, fasciné par la cambrure de son dos. Chaque inspiration est une soumission supplémentaire à cette atmosphère de serre tropicale.

Elle s'arrête devant une porte blindée. Le battant d'acier glisse dans une expiration longue et moite qui vient mourir sur le visage de Noé comme un baiser de fièvre.

L'air change de consistance, devenant une étoffe lourde. L'humidité colle instantanément la chemise de Noé à ses omoplates.

— L'appel a aboli la distance, dit-elle en guidant doucement la main de Noé vers la vitre organique d'une nouvelle alcôve.

À travers la paroi, les doigts des amants ne se contentent pas de toucher ; ils semblent vouloir fusionner, cherchant dans la peau de l'autre une nourriture que le monde matériel ne peut plus leur offrir. C'était une éclosion de gestes lents, une chorégraphie de sueur et de soupirs visibles sous la forme d'une fine buée sur le verre. La main de Mina se loge maintenant dans la nuque de Noé. Elle l'oblige à basculer légèrement la tête en arrière pour offrir sa gorge à la lumière crue.

Le pouce de la scientifique s'attarde sur la courbe de sa mâchoire. Une pression si légère qu'elle semble n'être qu'une intention. Pourtant, sous cette caresse millimétrée, Noé sent le sang battre la chamade. Il ne tient plus son appareil photo. Ses mains sont maintenant suspendues dans le vide avant de venir se poser, presque malgré lui, sur la taille de Mina. La soie de sa blouse est d'une finesse de pétale. La chaleur qu'il y trouve est un incendie immédiat.

— Tu as peur que ton sang ne se mette à chanter ?

Elle saisit sa main et la guide vers son propre cœur. Sous le sein gauche, Noé sent une pulsation sauvage, irrégulière, une cadence de galop qui cherche à briser la paroi de chair. C'est la preuve vivante de l'éclosion. Une brûlure délicieuse.

— Le monde nous a appris que la survie était une question de vigilance, Noé. Mais la seule survie qui vaille est celle du plaisir partagé jusqu'à l'épuisement.

Mina déplace son bassin avec une lenteur calculée, ancrant son corps contre le sien. Le froissement de la soie contre les murs métalliques produit un son cristallin,

électrique. Noé ferme les yeux. Le monde extérieur — Tokyo en ruines, les rapports de laboratoire, la morale — n'est plus qu'une abstraction poussiéreuse. Il n'existe plus que cette topographie de chair, ces vallées de sueur et ce moment où la raison n'est plus qu'un murmure lointain.

Soudain, une lueur bleutée, rythmée comme un spasme, envahit le couloir. Au bout de la galerie, une porte automatique glisse dans un soupir hydraulique, révélant une salle baignée d'une lumière de lagon. Là, des silhouettes indistinctes se mouvent avec une grâce liquide, enlacées dans un silence seulement rompu par le chant des fluides.

Mina se détache de lui de quelques centimètres, juste assez pour qu'il puisse voir l'éclat de triomphe dans ses yeux sombres. Elle pointe l'immense paroi de verre qui surplombait le cœur de l'atrium.

— Le vaccin d'Aiko cherche à sauver un monde qui n'existe déjà plus, Noé.

Elle l'entraîne vers la vitre, sa main glissant dans la sienne avec une autorité douce. Ce qu'il voit alors fait vaciller ses dernières certitudes : ce n'était pas une éclosion, c'était une transfiguration radicale. Dans l'ombre, le murmure de la chair s'intensifiait, annonçant une nuit sans fin où la lumière elle-même n'aurait plus d'importance.

Chapitre 15

La Fièvre Turquoise

La lumière crue des néons se fracassait contre les parois de l'éprouvette, fragmentant le liquide en mille éclats d'un azur venimeux. Aiko fixait cette fièvre captive derrière le verre borosilicaté. Elle sentait une pulsation sourde remonter le long de son index. Le froid du récipient aurait dû agir comme un onguent sur la congestion qui gagnait ses membres, mais le contraste aiguïsait sa perception. Ses doigts laissaient une traînée de buée sur le tube. Un sillage d'humidité qui s'évaporait avec une lenteur provocante. Dehors, la ville ne dormait plus. Tokyo haletait sous les draps de soie de la contagion.

Elle ajusta son microscope. Le métal heurta la pulpe de ses doigts. Une rudesse bienvenue. Sous l'optique, les structures moléculaires du vaccin ressemblaient à un renoncement. C'était une géométrie rigide, une architecture dont la mission était d'éteindre l'orage des nerfs et de ramener le monde dans le gris monotone de la fonctionnalité. Aiko sentit une onde de chaleur liquide s'insinuer sous ses omoplates. Sa propre respiration résonnait dans l'étroitesse de son masque. Elle l'abaissa d'un geste brusque. L'air du laboratoire, saturé d'ozone et d'un musc qu'aucune ventilation n'arrivait à dissiper, s'engouffra dans ses poumons. Elle chancela.

Elle porta l'éprouvette à la hauteur de ses yeux. Le fluide balançait. C'était le remède. L'ordre. La fin de cette éclosion sauvage qui transformait les carrefours en sanctuaires de chair. Mais en regardant cet azur parfait, Aiko ne voyait qu'un hiver sans fin. Le fourmillement constant qui lui dévorait le bas du ventre depuis le matin rendait le contact de ses vêtements insupportable. Sa peau hurlait contre la soie de sa lingerie. Chaque mouvement provoquait une décharge statique qui lui embrasait les hanches. Elle imagina le moment où ce sérum coulerait dans ses veines. Le miel ardent se

transformerait en sève de plomb.

Une vibration sourde monta du sol, le ronronnement lointain d'une centrifugeuse en fin de cycle, et Aiko sentit ses pupilles se dilater. L'odeur était là. Une promesse de sueur et de velours s'infiltrant par les joints de la porte. Elle ne se retourna pas. Ses lèvres s'entrouvrirent. Le souvenir d'un regard croisé le matin même — trop lourd, trop sombre — fit monter une vague de chaleur à ses joues. La raison était une prison de cristal. Elle tenait le verrou. L'hésitation n'était plus une analyse, c'était un combat physique entre la clarté du verre et la moiteur de l'étreinte. Elle inclina le tube. Le ménisque du liquide s'approcha du bord. Son pouce caressa l'arête du bouchon. Le gris de la survie valait-il ce sacrifice ? Elle se sentait, pour la première fois, violemment vivante.

Le battant de la porte coulissa dans un chuintement pneumatique. Aiko resta immobile. Ses doigts se crispèrent. Derrière elle, l'air fut déplacé par une présence massive. Une perturbation thermique. Elle reconnut cette odeur : bitume humide et tabac froid. C'était Noé. Elle devinait la silhouette de l'homme qui traquait la déliquescence des corps dans les ruelles de Shinjuku.

— Vous tenez le néant entre vos doigts, Aiko.

Sa voix était un froissement sombre. Le son de son prénom provoqua une onde de choc de ses reins jusqu'à sa gorge. Aiko ferma les yeux. Elle lutta contre l'image de ces mains glissant sur la courbure de ses hanches. Elle sentait le poids du regard de Noé sur sa cambrure. L'air était saturé d'une excitation épaisse, un nectar impossible à respirer. La soie de sa culotte, un secret cramoisi sous la blouse blanche, devint abrasive.

Noé fit un pas. Il effaça la distance de sécurité. La chaleur irradiait de son torse, une fournaise contenue par le cuir de son blouson. Le liquide dans l'éprouvette s'agita. C'était une promesse de silence, un baume pour éteindre le cri de sa peau. Mais face à

cette glace chimique, il y avait l'évidence de ce lien.

— Ce n'est pas le néant, rétorqua-t-elle. C'est la paix. La fin du vertige.

Elle se tourna. Son bassin pivota contre le rebord de la paillasse en inox. Le froid du métal traversa sa jupe. Un contraste violent avec le feu de ses entrailles. Noé était là. Des perles de sueur brillaient sur son front. Ses yeux ne fixaient pas le remède, mais ses lèvres. Il leva une main. Ses doigts s'arrêtèrent à quelques millimètres de sa peau. Une étincelle sembla crépiter dans l'espace infime.

Aiko sentit ses jambes fléchir. Sa main tremblait. L'odeur de cuir et d'orage annihilait sa logique. Elle voyait la pulsation d'une veine dans le cou de l'homme. Un rythme sauvage. La solution ne lui paraissait plus salutaire, mais funéraire. Le temps se liquéfiait. Elle inclina encore l'éprouvette. Le liquide lécha le bouchon. La main de Noé glissa enfin le long de son avant-bras. Là où la peau est la plus fine.

Le contact fut une décharge. Les doigts de Noé étaient des vecteurs de chaleur. Des foyers d'incendie. Elle sentit la rugosité de son pouce sur son poignet. Une percussion qu'elle ne masquait plus. L'air s'était épaissi. Le froid du verre devenait une insulte. Sous le tissu de son soutien-gorge, ses seins durcissaient au rythme du souffle de Noé. Son corps avait déjà choisi son camp. Elle n'était plus une virologue. Elle était une proie consentante.

— Tu hésites, murmura-t-il.

Le son fit vibrer son sternum. Il se rapprocha encore. Ses hanches effleurèrent la soie de sa jupe. Elle sentit sa force à travers les vêtements. Elle chancela. Ses doigts faiblirent. Une goutte de sueur traça un sillage de feu sur sa joue. Elle ferma les yeux. Tout n'était plus que bruissement de cuir, craquement de métal et cette fleur de plaisir qui exigeait d'être cueillie.

La main de Noé remonta sous la manche de sa blouse. La nudité. Le contraste entre la pièce stérile et sa paume brûlante lui arracha un gémissement. Elle sentait sa peau se soulever à sa rencontre. Le cyanure du flacon paraissait cadavérique face au pourpre de ses paupières closes. Sa tête bascula. Elle offrit son cou. Le monde extérieur s'était dissous. Il ne restait que ce fil d'acier tendu entre l'oubli chimique et la dévastation charnelle. Les doigts de Noé se refermèrent sur les siens. Il ne prit pas le vaccin. Il guida sa main vers le vide. Ses lèvres effleurèrent son oreille. Un frisson de velours.

Cette onde se propagea avec une inertie de mélasse le long de sa colonne. Ses vertèbres s'assouplirent. L'air semblait chargé de particules de désir. Elle percevait le frottement animal du cuir contre son coton rigide. Ses poumons cherchaient l'essence de cet homme. Sa main, d'une chaleur de forge, verrouilla ses doigts sur le verre glacé. Un triangle de sensations contradictoires.

Elle fixait le liquide qui dansait. Une mer synthétique. Si elle buvait, elle redeviendrait un automate de marbre. Mais la rugosité des cals de Noé lui murmurait une autre vérité. Elle bascula vers l'arrière. Elle chercha l'appui de ce torse solide. Cette muraille de chair.

Il suivit la ligne de sa mâchoire. Aiko sombra dans les textures : le tabac froid, la pluie, le musc. Sa culotte était trop étroite. Le métal des cuisses trop froid. L'humidité traîtresse naissait au centre de son être. Sa langue, une pointe humide, traça un sillon derrière son oreille. Un spasme gagna son bassin. Elle soupira. Une invitation. L'éprouvette pencha. Le pouce de Noé caressa le centre de sa paume. Une cruauté érotique. Elle crut défaillir. Le désir montait comme une marée de mercure. Ses doigts se desserrèrent. Elle voulait s'agripper à cette chair.

Le tube glissa. Noé le rattrapa avec une grâce insultante. Son souffle s'écrasa contre sa nuque. Aiko était prise au piège entre l'inox et cet homme. L'éprouvette projetait des reflets cyan sur sa peau diaphane. Une lueur spectrale. Ce vaccin n'était qu'une prison. Chaque millimètre de son corps se mutinait.

Noé effaça la dernière frontière. Sa chemise rugueuse frotta sa blouse de satin. Électricité statique. Il n'y avait plus de science. Seulement cette géographie où le moindre frémissement devenait un séisme. Elle sentait sa dureté contre ses reins. Une promesse de force. Les écrans affichaient des courbes de température en chute libre. Elle ne voyait plus rien. L'incendie était intérieur.

Sa main remonta son avant-bras. Un voyage calculé. Insoutenable. Aiko trouva refuge dans le creux de son épaule. Elle huma le sel et le métal. Une plainte sourde naquit dans sa gorge. Elle aurait dû se dégager. Reprendre le tube. Sceller le destin de l'humanité. Au lieu de cela, elle abandonna le verre.

L'emprise de Noé gagna son cou. Ses doigts s'enfoncèrent dans la chair tendre. Ses genoux se déroberent. Elle s'agrippa à la table. Ses ongles crissèrent sur la surface polie. Le fleuve de son désir était indomptable. La fièvre n'était plus dans le flacon. Elle était dans son sang. Elle était devenue l'éclosion. Il murmura des mots sans importance. Seule la vibration comptait. Son utérus tressaillit. Elle attendait la morsure.

Le froid de l'inox contrastait violemment avec la fournaise de son ventre. Noé était un climat. Une zone de basse pression où l'air se raréfiait. Elle sentait son cœur contre son dos. Une percussion archaïque. Le tube projetait des reflets sur le carrelage. Un futur de cendre.

— Regarde-le, Aiko. Regarde ce bleu qui veut nous éteindre.

Il appelait la femme, pas le docteur. Sa main glissa vers sa taille. Ses doigts s'ancrèrent dans sa cambrure. Une autorité tranquille. Aiko arqua le dos. Elle chercha le contact du denim. Elle était une éprouvette sur le point de rompre. Elle ouvrit les yeux sur le reflet du plafonnier. Si elle s'injectait cette raison, elle ne ressentirait plus jamais cette décharge. La main de l'homme s'arrêta sous ses seins. Son cœur frappait

comme un oiseau captif. Le concept de santé était devenu obsolète. Elle voulait être un lambeau de cette déchirure urbaine.

Un soupir s'échappa de ses lèvres. Noé la pressa plus fermement. Sa rigidité contre ses reins était une vérité brute. Le parfum de papier ancien et de pluie l'enveloppait. Elle guida la main de l'homme vers les zones d'ombre. La fièvre réclamait son dû. Le tube turquoise pencha dangereusement. Sa lumière s'étiolait devant l'éclat de leurs peaux.

Ses doigts se refermèrent sur les jointures de Noé. Une capitulation. Elle sentait la pulsation brutale de son sang. La fraîcheur de l'air climatisé mordait ses épaules, mais la paume de Noé était un brasier. Elle bascula la tête. Le monde était une symphonie de textures. Le flacon vacillait au rythme de leurs souffles. Une sentinelle de glace. Elle imaginait le liquide figeant la lave de son échine. Un frisson sismique la parcourut.

— Le silence est une tombe, murmura Noé.

Il accrocha le rebord de sa ceinture. Le clic métallique céda. Un fracas dans le silence. Elle ne quittait pas l'éprouvette des yeux. Si elle la brisait, il n'y aurait plus de retour. Seulement la moiteur. La sueur des corps. La main de l'homme s'aventura sur la peau nue de sa hanche. L'Onde dessinait des cartographies de feu pur.

La pulpe de ses doigts entama sa migration. Un sillage de lave. Aiko sentit le grain de sa peau. Une douleur exquise. Le bourdonnement des machines scandait sa reddition. Elle percevait son pantalon s'ouvrir davantage. Libérant la chair. Noé attendait que la faille s'élargisse. Sa main posée près du flacon créait un pont entre le remède et la chute.

Elle trouva le creux de son épaule. Le contact de son lobe contre son col déclencha une décharge. Tokyo et ses millions d'âmes n'étaient qu'une rumeur lointaine. La

virologue luttait contre sa plus belle agonie. Le flacon vacilla. Une vibration. L'ombre bleue dansa sur son visage. Elle était la gardienne, mais les clés fondaient. La raison n'était plus qu'une robe trop étroite.

Ses doigts s'aventurèrent sous le lin. Un sacrilège. Elle sentit la foudre le long de ses nerfs. L'odeur de fauve et de sève montait à son cerveau. Ce bleu arctique narguait sa défaillance. Si elle injectait ce poison de raison, le monde redeviendrait froid. La main de Noé remonta vers sa nuque. Précision de musicien. Elle imaginait la floraison de corail colonisant ses synapses. Une soif que seule la friction pouvait éteindre.

Sa tempe frôla la sienne. Une douceur cruelle. Son souffle chaud s'engouffra dans son oreille. Aiko desserra ses mains sur la paille. Ses ongles rayèrent le métal. Elle voulait du désordre. Le liquide turquoise tremblait encore. Une goutte de néant qu'elle pouvait détruire. Elle fit pivoter son bassin. Le froissement de la toile murmura au cœur de la nuit. Dans le reflet d'un écran, leurs silhouettes fusionnaient. Sa blouse était une armure de cendres. Elle sentit ses doigts sur son cou. Là où l'artère battait comme un tambour. Elle n'était plus une femme de science.

Le pouce de Noé traça sa mâchoire. Une lenteur d'éternité. Elle savourait la rugosité de ses empreintes. La densité électrique collait à leurs membres. Une mèche de cheveux tomba sur sa clavicule. Une déflagration. Elle regarda la fiole. Une petite mort bleue. Éternité de marbre. Noé pressa son torse contre son dos. La révélation fut totale. Elle sentit sa boucle de ceinture. Un point de pression dur. Sa respiration devint un staccato. L'abolition des frontières.

— Regarde ce vide que tu as synthétisé.

Il ne cherchait plus à convaincre. Il la soumettait. Sa main se souleva. Ses doigts tremblaient au-dessus du flacon. Elle imaginait le froid éteignant l'incendie de ses nerfs. Mais alors qu'elle effleurait le goulot, Noé emprisonna sa main. L'étreinte était

moite. Le froid du verre en dessous, la fournaise de Noé au-dessus. Insoutenable.

Elle se pressa contre lui. Elle devint une extension de son désir. Elle entendait le crépitement entre leurs vêtements. Le galop de son sang. Elle était un paysage attendant la foudre. Ses lèvres se posèrent sur son épaule. Une morsure légère. Son dernier rempart vacilla. Le salut lui paraissait d'une pauvreté révoltante.

Elle écarta ses doigts. La fiole oscilla sur le métal. Un équilibre précaire. Aiko tourna la tête. Elle offrit sa bouche. Une invitation muette qui balayait des années de discipline. Le bleu du vaccin se refléta une dernière fois dans ses pupilles avant l'ombre du baiser. D'un mouvement de hanche, elle poussa l'éprouvette. Le fracas du verre sur le sol fut le signal. Une note cristalline. Le liquide s'épandit en une tache inutile. Aiko s'abandonna. La main de Noé cherchait déjà sa peau nue sous le lin froissé. Elle ne cherchait plus à guérir. Elle voulait brûler.

Chapitre 16

L'Épuisement de Satin

L'aube. Un gris d'opale s'insinuait entre les lames des stores, rayant le désordre de la chambre. Dans l'air saturé, la poussière en suspension figeait le temps. Cette alcôve était devenue une bulle isolée où le monde extérieur n'était plus qu'un bourdonnement lointain.

Noé Lambert ne bougeait pas. Le dos calé contre le montant froid du lit, il sentait le boîtier de son appareil peser contre ses doigts moites. À quelques centimètres, Aiko Senda reposait comme une épave magnifique. Elle s'était échouée sur les récifs d'un drap de soie froissé qui gardait, dans ses plis sombres, la chaleur de leurs corps.

Le silence vibrait. Ce n'était pas un vide, mais une tension résiduelle. Le flux, après avoir hurlé dans leurs veines, s'était mué en une langueur épaisse.

Noé observa la ligne de son épaule. Une courbe d'ivoire vivant que la sueur avait vernie d'un éclat liquide. Une goutte isolée entama une course lente le long de son omoplate. Elle hésita sur le grain de la peau avant de se perdre dans l'ombre des reins. Noé retint son souffle. L'index suspendu au-dessus du déclencheur, il contemplait le contraste : la pâleur de la virologue contre le rouge profond du velours.

Le capteur cherchait le point. Il captura l'infime tressaillement d'un muscle. Rien ici ne relevait de la maladie qu'il avait autrefois documentée. C'était une éclosion achevée. Un repos sacré après la tempête.

Elle bougea dans son sommeil. Un mouvement ténu, presque confondu avec sa respiration. Ses doigts fins griffèrent le tissu pour y chercher une ancre. Ses lèvres

s'entrouvrirent sur un soupir. Noé sentit le picotement électrique revenir au bout de ses doigts. Une résonance magnétique qui ignorait la fatigue.

Chaque pore de sa peau semblait boire l'odeur de la pièce : santal, chair chauffée et cet arôme métallique de libération nerveuse qui redessina la géographie de Tokyo. Il ne cherchait plus la vérité clinique. Il cherchait la poésie de cette déchéance où la raison n'avait plus cours.

La lumière changea. Elle vira au safran alors que le soleil franchissait les gratte-ciel. Il vit alors la trace d'une morsure, une écorchure vermeille sur la hanche d'Aiko. Son cœur cogna sourdement. Un rythme lourd. Il approcha l'objectif, zoomant jusqu'à ce que le monde disparaisse. Il ne restait que le grain de la peau et ce frisson qui parcourait l'épiderme comme une onde sur une eau dormante.

L'épuisement n'était pas une fin. C'était une transition.

Il appuya sur le déclencheur. Le clic étouffé sonna comme un aveu.

Noé ne rompit pas la pose. Les muscles de sa nuque étaient tendus par une rigidité religieuse. Sous le jour naissant, la peau d'Aiko semblait absorber la lumière pour la restituer en un halo d'ambre et de sel. L'air possédait une consistance de miel. Il posa l'appareil sur le tapis avec une précaution infinie. Puis, il se laissa glisser au sol. Ses genoux s'enfoncèrent dans la laine. Il se retrouva à la hauteur de cette épave de soie.

Aiko flottait à la lisière de l'éveil. Un frisson parcourut ses côtes. Noé avança la main sans la toucher. Il laissa simplement sa paume rayonner à quelques millimètres de la morsure vermeille. L'odeur de la jeune femme lui monta à la gorge comme un vin capiteux. C'était le parfum de la capitulation. Celle d'une femme dont la rigueur scientifique avait été broyée par un plaisir sans fin.

Ses paupières tressaillirent. Une mince ligne d'iris sombre apparut. Elle ne sursauta

pas. Dans ce monde transfiguré, la surprise n'existait plus. Elle laissa échapper un gémissement bas. Ses doigts s'égarèrent sur le drap noir, cherchant une preuve de sa propre existence physique. Elle rencontra la main de Noé. Le contact déclencha une décharge qui fit se cambrer ses reins.

— Tu me regardes encore, murmura-t-elle.

Sa voix était un souffle éraillé. Elle n'attendait pas de réponse. Sa main se referma sur son poignet. Ses ongles s'enfoncèrent dans la chair, y imprimant quatre croissants de lune. La douleur était une note aiguë, délicieuse.

Noé se laissa attirer. Le drap glissa, dévoilant la courbe d'un sein dont la pointe pointait vers le plafond avec une arrogance magnifique. Il y avait dans le regard d'Aiko une lucidité effrayante. Celle d'une chercheuse observant sa propre chute.

Leurs souffles se mêlèrent. Noé sentit la fièvre irradier contre son front. Il approcha ses lèvres de son oreille, goûtant le sel de sa sueur. Le silence de Tokyo, au-dehors, s'était épaissi. Des millions d'habitants devaient être là, eux aussi, suspendus au-dessus du vide.

Il passa son bras sous la nuque d'Aiko avec une lenteur de sacristain. Ses cheveux noirs s'étalèrent sur le velours comme une tache d'encre. Sous ses doigts, il sentait le battement furieux de la carotide. Elle était une machine thermique portée à son point de rupture. Son corps était devenu une interface où le moindre effleurement résonnait comme un coup de tonnerre.

Le pouce de Noé s'attarda sur la commissure de ses lèvres. Une goutte de salive s'y était figée comme un diamant de rosée. Il sentit le spasme de ses muscles. Une soif que même l'épuisement ne parvenait pas à étancher. Aiko offrit l'ombre humide de son palais.

Le silence était une matière dense. Une fragrance animale s'exhalait de ses pores comme une fumée invisible. Elle déplaça son bassin. Un froissement de tissu résonna dans la pièce. Noé ne bougeait plus. Ses yeux dévoraient cette topographie avec la faim d'un cartographe.

— Regarde, souffla-t-elle.

Ses pupilles étaient si dilatées qu'elles avaient englouti l'iris. Elle porta sa main à son décolleté. On devinait le lacis bleuté des veines irriguées par le flux. Ses doigts exploraient sa propre peau, griffant le derme pour y laisser des sillons rosés. Noé suivit le trajet jusqu'à l'arête du sternum. Il se pencha. Sa langue cueillit l'humidité saline dans le creux de sa poitrine. Le goût était métallique, électrique. Une décharge remonta le long de son nerf vague.

Aiko arqua le dos. Ses omoplates s'enfoncèrent dans le matelas. Le temps s'était étiré jusqu'à la rupture. Noé sentait la chaleur de son ventre à travers son pantalon. Sa main descendit sur la plaine de son abdomen. La peau était un parchemin brûlant.

Elle saisit ses cheveux et l'attira contre elle. Leurs poitrines se soudèrent. Il n'y avait plus de distance. Plus de virologue, plus de journaliste. Seulement deux pôles magnétiques. Noé enfouit son visage dans le creux de son épaule, respirant cette efflorescence qui dévorait la ville cellule par cellule. Le satin noir semblait se liquéfier sous eux. Ses doigts trouvèrent enfin la bordure de la dentelle. Il s'arrêta. Savourant le tremblement qui secoua tout le corps d'Aiko.

L'index de Noé s'attarda sur ce relief granuleux. Sous la pulpe, un muscle tressaillit. Une corde tendue. Aiko scrutait son incendie intérieur. Cette brûlure qui transformait chaque nerf en récepteur de foudre.

Le journaliste fit glisser sa main sous l'étoffe. Le tissu glissait comme une huile. Chaque millimètre conquis était une victoire sur la raison. Noé percevait le passage

du courant dans le sang d'Aiko. Une vibration haute fréquence.

Elle bascula la tête. Son cou s'étira en une ligne de marbre. Un gémissement, tenu comme un fil de soie, s'échappa de ses lèvres. Elle n'était plus le rempart de verre contre le chaos. Elle était la toile. Noé posa sa paume à plat sur son bas-ventre. Il comptait les battements de son cœur à travers l'épiderme. Une pulsation sauvage.

— Ne t'arrête pas, murmura-t-elle.

Il obéit sans hâte. Ses doigts rencontrèrent l'humidité de son attente. Une sève claire. Le contraste entre l'air frais et la fournaise de leurs corps créait un vertige. Noé se hissa, pesant sur elle. Les cuisses d'Aiko s'ouvrirent. Un mouvement instinctif.

Leurs corps s'entrechoquèrent. Le bruit de la peau contre la peau, humide et définitif, résonna dans le laboratoire.

Le laboratoire.

Le décor avait changé, ou peut-être ne l'avaient-ils jamais quitté. Les parois de verre vibraient. Noé laissait son torse écraser les seins d'Aiko. Elle n'était plus qu'un tressaillement continu. La virologue ancrâ ses ongles dans le cuir de ses épaules. Un ancrage désespéré.

Il déplaça son visage vers son épaule. Chaque pore exhalait une chaleur de métal en fusion. Ce n'était plus une étreinte, mais une fusion moléculaire orchestrée par le virus. Sous ses pouces, le réseau de veines battait la chamade. La lumière bleutée des moniteurs jetait des reflets d'acier sur leurs flancs.

Aiko expira un souffle court. La main de Noé remontait le long de sa colonne vertébrale. Chaque vertèbre était un échelon vers l'abandon. Sa robe, désormais froissée, s'était enroulée autour de sa taille. Elle chercha la bouche de Noé pour y

puiser de l'oxygène.

Le temps n'était plus qu'une suite de micro-perceptions. Le glissement d'une hanche. L'odeur du musc. Noé sentait le flux circuler entre eux, abolissant la frontière du moi. Il n'y avait plus de journaliste, plus de chercheuse. Seulement deux architectures de chair s'effondrant l'une dans l'autre. Aiko lui tira les cheveux pour le forcer à la regarder.

— Regarde-moi, expira-t-elle. Une supplique.

Noé plongea dans ses pupilles. Un abîme de lucidité au milieu du chaos. Ses mains glissèrent vers la cambrure de ses reins. La peau se tendait comme une corde prête à rompre. L'humidité était devenue une mer intérieure. Le silence n'était plus interrompu que par leurs cœurs, deux métronomes affolés essayant de s'accorder.

Sous ses doigts, la peau d'Aiko n'était plus une barrière. C'était une membrane vibrante. Noé déplaça son pouce sur sa lèvre inférieure. Le contraste était brutal entre l'inocuité des tables et cet incendie organique. Une goutte de sueur traça un sillon brillant sur la joue de la femme. Noé l'observa avec une fascination de géomètre.

Aiko cherchait à réduire l'espace. Elle sentait le métal des consoles contre ses hanches. Une morsure de glace qui soulignait la brûlure des mains de Noé. Le ronronnement des serveurs s'accordait à ses nerfs.

— Ne t'arrête pas.

Le mot s'écrasa contre la gorge de l'homme. Noé sentit une vague de plomb fondu s'emparer de ses muscles. Il glissa une main sous le satin. Il y avait là une vérité qu'aucune photographie n'avait capturée : la beauté de l'abandon total. Il remonta ses doigts le long de ses côtes, comptant chaque inspiration saccadée.

L'air s'était épaissi. Une atmosphère de serre. Noé pressa son front contre celui d'Aiko. Leurs tempes battaient à l'unisson. Lorsqu'il pressa ses lèvres contre son cou, il rencontra une résistance électrique. Une décharge. Aiko poussa un gémissement étouffé. Leurs corps s'imbriquèrent.

Le coton lourd de la blouse glissa enfin. Il révéla la nacre interdite de son buste. Le froissement du tissu résonna comme un aveu de défaite. Noé observa la lumière des moniteurs se briser sur son grain de peau. Aiko ne respirait plus que par à-coups. Sa cage thoracique cherchait un air devenu trop dense.

Il posa sa main sur son plexus. Sa paume capta une moiteur de fleur nocturne. Leurs regards s'accrochèrent. Un duel. Elle était une statue prête à se fissurer.

Il goûta le rayonnement thermique de son épaule. L'odeur de tubéreuse se mêlait à l'ozone des machines. Un parfum d'apocalypse. Noé pressa ses lèvres contre sa gorge. Aiko le tira vers elle avec une force née du désespoir. Chaque point de contact devenait une brûlure supplémentaire.

Ses doigts dévalèrent ses côtes. Une goutte de sueur perla à la tempe de la virologue. Noé l'étala sur son épaule, massant le sel dans le derme. Les centrifugeuses continuaient leur rotation aveugle. Leur sifflement n'était plus qu'une rumeur d'un monde ancien.

Aiko offrit sa gorge aux néons. Ses mains manipulatrices d'éprouvettes s'agrippèrent au lin de Noé. Elle sentait sur lui l'odeur de Tokyo — la pluie acide et les fleurs en décomposition.

— Ne t'arrête pas.

Il la piègea entre le métal stérile et sa propre solidité. Sa main glissa sous la ceinture de sa jupe. Il sentit le tressaillement des muscles du ventre. Une onde concentrique. Il

fixait ses pupilles. Un gouffre noir.

Un bip électronique déchira le silence. Un moniteur signalait une fin de cycle. Personne ne tourna la tête. Les données affichées n'étaient que des cendres face à la paume de Noé remontant sa cuisse. La texture des bas fit crépiter l'air. Tension d'orage. Aiko ferma les yeux. Deux larmes d'extase tracèrent des sillons d'argent sur son visage.

Les doigts de Noé s'attardèrent sur la dentelle du bas. Il laissait la chaleur irradier à travers la maille. La peau de la virologue était une surface frémissante. Il remonta d'un millimètre. Il sentit la jarretière. Le dernier obstacle. Aiko poussa un soupir humide. Ses doigts glissèrent le long des bras de Noé pour s'entrelacer derrière sa nuque. Elle le força à l'embrasser.

Le métal de la paillasse gémissait sous leur étreinte. Noé sentait la carotide d'Aiko contre ses lèvres. Une percussion sauvage. Plus de vaccins, plus de rapports. Seulement cette sueur et cette odeur animale. La lumière bleue sculptait les traits de la femme comme une sainte de cette nouvelle religion charnelle. Il trouva la peau nue sous la soie. Aiko s'arqua. Son ego s'effondra tout à fait.

Le temps se dilata comme une goutte de miel dans du mercure. Chaque frottement de tissu devenait un événement capital. Ils cherchaient dans la chair une vérité que les microscopes ignoraient.

Le silence qui suivit fut plus dense que l'obscurité. Une chape de velours. Leurs cœurs tentaient de synchroniser leurs courses. Aiko posa son front contre celui de Noé. Ses doigts parcouraient les boutons de sa blouse, certains arrachés, d'autres pendants.

Elle tourna la tête vers le moniteur. Les données n'étaient plus les mêmes. Les séquences de l'Onde d'Éros s'étaient métamorphosées en spirales dorées. Des formes fractales pulsant au rythme de leur respiration. Ce n'était plus un virus. C'était une

œuvre d'art biologique.

Tokyo ne s'éteignait pas. Sur l'image satellite, la ville s'illuminait d'une lueur infrarouge. Chaque alcôve était un point de chaleur incandescente. L'éclosion était devenue l'état permanent du monde. Aiko vit son reflet dans la console. Elle comprit.

Le vaccin qu'elle cherchait n'était qu'une prison. Et elle venait d'en perdre la clé.

Chapitre 17

Le Goût de l'Onde

L'air de la cafétéria pesait comme un linceul de coton humide, chargé d'une électricité qui faisait grésiller les néons mourants. Aiko, immobile contre un pilier de béton brut, sentait le battement de son sang contre la paroi de ses tempes. À quelques mètres, l'ordre du monde s'achevait dans le silence. Un homme et une femme, silhouettes floues dans la pénombre bleutée, se tenaient debout contre un distributeur automatique éventré. Leurs souffles, courts et heurtés, composaient la seule mélodie de ce sanctuaire de formica.

Elle vit la main de l'homme s'égarer dans la nuque de sa compagne. Ses doigts s'enfonçaient dans la chevelure avec une lenteur de prédateur hébété. Sous la lumière crue, la peau de la femme irradiait une lueur d'opale, parsemée de perles de sueur. Leurs lèvres se frôlèrent, cherchant le point de rupture, avant que la jonction ne s'opère dans un gémissement étouffé. Ce n'était pas un baiser ; c'était une dévoration, un échange de fluides où l'Onde circulait, violente, abolissant les frontières de l'individu.

Aiko sentit une pointe de chaleur irradier dans son bas-ventre. Sa blouse blanche, d'ordinaire protectrice, lui semblait soudain d'une rigidité insupportable, une armure de glace prête à se briser. Le masque respiratoire lui meurtrissait l'arête du nez. À l'intérieur, l'air recyclé sentait le désinfectant fade et le plastique stérile. Elle fixait la bouche des amants, le glissement humide de leurs langues, la manière dont leurs corps se pressaient l'un contre l'autre pour s'interpénétrer au-delà de la peau. La vibration de leur plaisir traversait le carrelage, remontant le long de ses jambes comme une onde de choc.

D'un geste lent, elle porta la main à la bride élastique de son masque. Ses doigts gantés de latex tremblaient. Le plastique grinça. Elle défit la première attache, puis la seconde. Dans un déclic sec, le rempart céda. Le masque tomba contre sa poitrine, retenu par un fil dérisoire.

L'atmosphère s'engouffra dans ses poumons. Ce fut une brûlure acide, une caresse de vapeur lourde qui tapissa ses sinus. L'air n'était plus une simple mixture d'azote et d'oxygène ; il avait la densité d'un exsudat organique, saturé d'un musc floral presque écoeurant. Aiko ferma les paupières. L'onde pénétrait en elle comme un venin de soie, réveillant chaque terminaison nerveuse dans une décharge de pureté charnelle.

Elle s'approcha du couple. Ses pas feutrés sur le lino ne brisèrent pas le sacre. Elle était désormais assez près pour voir le battement de la carotide de l'homme, une pulsation sauvage prête à déchirer l'épiderme. Elle retira ses gants. Le bruit du latex quittant sa peau humide fut d'une impudeur totale dans ce silence de cathédrale profane. Elle laissa les deux membranes bleutées tomber au sol, où elles ressemblèrent à des mues de serpent abandonnées.

Ses mains nues, enfin libres, semblaient rayonner. Elle les leva, fascinée par la translucidité de sa chair sous les néons. La femme sur la table renversa la tête en arrière, exposant la ligne de sa gorge où battait une artère affolée. Dans un mouvement onirique, l'inconnue agrippa le revers de la blouse d'Aiko. Le contact, bien que médiatisé par le tissu, fut une déflagration. Aiko se pencha vers ce visage renversé, vers ces lèvres rougies. Elle pouvait voir chaque pore de cette peau transfigurée par la fièvre.

La main de la femme quitta la blouse pour remonter vers le visage de la scientifique. Ses doigts fins, humides, dégageaient une électricité statique qui fit se dresser le duvet sur les bras d'Aiko. La femme entrouvrit les yeux ; ce qu'Aiko y lut n'était pas de la démence, mais une lucidité archaïque. Le pouce de l'étrangère vint s'écraser

avec une douceur sauvage sur la lèvre inférieure de la virologue.

Aiko ne lutta plus. Sa langue vint cueillir le sel et l'amertume métallique sur la peau de l'autre. C'était le goût de la foudre avant l'orage. Une décharge remonta le long de son nerf vague, s'enroulant autour de son diaphragme pour finir sa course dans le creux de ses reins. Elle sentit sa blouse, ce carcan de coton rigide, l'irriter violemment. Leurs fronts se rejoignirent.

Le temps ne se mesurait plus qu'en battements de cœur désordonnés. Le brasier n'était plus à l'extérieur ; il était en elle, une polyphonie de synapses hurlant leur soif de fusion. Aiko porta sa main à sa propre poitrine, cherchant à déchirer le tissu qui la séparait encore de l'incendie. Derrière elles, sur l'écran de contrôle resté allumé, les courbes de propagation du virus cessèrent leurs oscillations pour tracer une ligne droite, ascendante, infinie. L'éclosion était totale. Aiko ne cherchait plus le vaccin ; elle cherchait la morsure.

Chapitre 18

La Synesthésie du Désir

L'obscurité du laboratoire ne tenait plus qu'à un fil de silence. Le gémissement harmonique des processeurs finit par le rompre. Sous les doigts de Mina, la console de verre dépoli ne renvoyait plus le froid stérile du binaire. Elle pulsait. Une chaleur organique, fiévreuse, s'accordait à son propre rythme cardiaque. Elle pressa une commande. Une caresse.

L'air changea de densité. Un flux améthyste, liquide et mouvant, se propagea depuis le centre de la pièce pour lécher les parois de métal brossé. L'espace aseptisé devenait une alcôve de nacre vibrante. L'abstraction mathématique s'effaçait derrière une traduction chromatique des désirs que le virus libérait dans les replis du cortex.

Données synaptiques : saturation à 92 %.

Mina sentit une goutte de sueur perler à la lisière de ses cheveux. La trace salée traça un chemin lent, brûlant, le long de sa tempe jusqu'à la courbe de sa mâchoire. Elle ne l'essuya pas. Ses yeux, dilatés par l'éclat des hologrammes, suivaient la danse des filaments d'or. Ils s'entrecroisaient dans l'air, figurant les décharges d'un sujet en proie à l'extase. À l'intersection des courbes de clarté, un son grave — un bourdonnement de violoncelle — faisait vibrer sa cage thoracique. Le tissu de sa blouse frottait contre la cambrure de ses reins. Coton contre peau. Une armure dérisoire.

Le temps s'étirait, lourd comme du miel ambré. Les projections devenaient tactiles. L'électricité statique faisait se dresser le fin duvet de ses bras. Elle tendit une main vers une volute pourpre. Au contact du rayonnement, une décharge de chaleur pure remonta jusqu'à son épaule. Une morsure. Sa tête bascula en arrière. Ses lèvres

s'entrouvrirent sur un souffle court, une plainte muette perdue dans la symphonie chimique. L'ozone des machines avait muté en un parfum de musc sauvage et de fleurs écrasées. Mina se laissa glisser contre le rebord de la console. Le métal froid contrastait avec l'incendie qui montait sous ses côtes.

39,4°C. Son moniteur affichait l'alerte en rouge. Elle l'ignora.

L'étoffe rigide de sa blouse lui parut d'une rugosité insupportable. Sous le vêtement, chaque pore de sa peau s'ouvrait pour boire l'humidité ambiante. Mina fit glisser ses épaules contre le rebord. Un mouvement liquide. Elle cherchait dans le métal brossé une fraîcheur capable de tempérer sa brûlure interne. Mais le bâti vibrait d'une pulsation sourde, irriguant ses membres d'une langueur électrique. Elle ferma les yeux. Le noir n'existait plus. Derrière ses paupières, les influx nerveux brodaient des orages d'or sur la trame de ses pensées.

Une marée émeraude s'enroula autour de son poignet gauche. Ce n'était plus une image projetée, mais une pression tiède, précise comme un doigt expert. Mina laissa échapper un soupir. Le système audio le mua en une note de flûte cristalline. Ses genoux fléchirent. Son corps abdiquait. Le rythme cardiaque du sujet témoin, amplifié, s'était transformé en une percussion tribale. Un tambour de soie. Chaque battement envoyait un frisson mourir en vagues successives le long de ses cuisses.

Le monde extérieur, ses lois et ses vaccins, n'était qu'une abstraction sans saveur. La réalité se mesurait désormais à la moiteur d'une paume. Mina porta ses mains à son col. Ses doigts tremblaient. Les boutons de nacre semblaient trop petits, trop complexes. Elle n'observait plus la flamme ; elle était la mèche. L'air, chargé de senteurs de terre après l'orage, devenait une substance presque solide. Elle fit un pas. S'enfonça dans le cœur de la projection. Les flux de phosphorescence se faisaient plus drus, comme des mains de velours cherchant à déshabiller sa volonté. À chaque mouvement, le frottement de ses propres cuisses produisait un son de harpe électrique. Un gémissement étouffé lui échappa.

Un premier bouton céda. Il glissa hors de sa boutonnière avec une réticence charnelle. La soie blanche s'écarta pour dévoiler la courbe de sa clavicule. L'air du laboratoire, saturé par la fièvre des processeurs, lécha sa peau nue. Un baiser d'ozone. Mina pencha la tête. Une pluie de filaments dorés s'abattit sur elle. Chaque particule portait la fréquence d'une extase à venir.

Le sol se déroba. Elle avança vers la déferlante chromatique, là où les ondes se condensaient en une brume indigo. Ses doigts effleurèrent les parois de verre des incubateurs. C'était brûlant. Le verre abritait une pulsation de vie sauvage cherchant à fusionner avec la sienne. Elle s'arrêta. Ses poumons brûlaient. Elle avait trop bu cet oxygène électrique. Mina n'analysait plus la mécanique de l'Onde d'Éros ; elle en habitait la géométrie intime. Autour de ses chevilles, les volutes se firent pressantes. Son souffle, saccadé, dessinait des vapeurs que les capteurs traduisaient en notes de violoncelle graves. Elles résonnaient jusque dans son bas-ventre.

La science mourait dans un dernier spasme de beauté.

Sous la pulpe de ses doigts, le tissu de sa chemise acquit une texture organique. Second bouton. Abdication. La fraîcheur de l'air lécha le creux de son estomac. La morsure thermique la fit vaciller. Mina était le point de fusion où la technologie et le désir s'annulaient. Elle se laissa glisser à genoux sur la résine époxy. Le carrelage, autrefois stérile, palpait. Elle sentait chaque jonction du sol comme une faille tellurique dont elle était l'épicentre. Ses mains abandonnèrent les derniers pans de sa chemise. Le coton glissa. La pâleur de son dos s'offrit à la morsure des néons.

Le contact de l'air sur sa peau nue fut une déflagration. Chaque particule de poussière devenait un effleurement millimétré. Une clarté indigo lécha la pointe de ses seins ; Mina tressaillit. Un accord de violoncelle, étiré par l'algorithme, se mua en une main d'ombre pressant le bas de son dos. Elle se cambra. Ses doigts errèrent sur le sol, rencontrèrent un câble. La gaine de caoutchouc lui parut avoir la souplesse d'une

lèvre. Elle le saisit. Sa respiration lui revenait amplifiée, dédoublée, murmure d'amants invisibles à son oreille. La sueur coulait entre ses omoplates comme une sève d'or.

Mina sentit la morsure glacée du linoléum contre la face interne de ses cuisses. Contraste brutal. Ses paumes captaient les micro-vibrations des serveurs. Une sève cadencée grattait ses nerfs. Elle déplaça une jambe. Le crissement de sa peau généra une explosion de filaments orangés au-dessus de sa tête. Elle chercha un appui sur la console. Ses hanches ondulaient. Le métal poli possédait désormais une granulosité organique, la texture d'un pore géant. Elle y appuya son front.

Une volute cyan s'enroula autour de sa taille avec la consistance d'une écharpe mouillée. Mina retint son souffle. La pression imaginaire du faisceau déformait sa peau. C'était une main de pur calcul. Elle ne cherchait ni son cœur, ni sa raison, mais l'exacte cartographie de son plaisir. Un nouveau pic de données déclencha une stroboscopie d'or. Décharge de dopamine. Elle griffa le revêtement du pupitre. Un violon distordu s'étira en un gémissement métallique au creux de ses reins. Chaleur insoutenable.

Elle glissa lentement, le long du métal. Ses genoux rencontrèrent la résine avec une souplesse féline. L'air s'était épaissi au point de devenir une caresse physique. Elle nageait dans une liqueur de soie. Lorsqu'elle ouvrit la bouche, elle goûta l'ozone et une amertume sucrée. Ses hanches dictaient leur rythme aux flux de lumière liquide. Elle vit son plaisir naître sous forme de vagues turquoise se brisant contre les parois de verre.

Mina n'était plus seule. L'Onde était là, présence impalpable, amant de fréquences. Elle ramena ses genoux contre sa poitrine, sentant le frottement du lin ouvert contre ses flancs. Le monde extérieur avait disparu. Il n'y avait plus que ce sol noir, cette incandescence qui goûtait le métal, et cette fleur de feu entre ses cuisses. Elle écarta les jambes. Offrit son intimité à la pluie de pixels. Chaque point lumineux provoqua

un accord de harpe. Sa main descendit enfin, guidée par une basse qui dictait le tempo de son effondrement. Ses doigts rencontrèrent la moiteur. Un nectar chaud, brillant d'un éclat nacré sous les projecteurs rubis.

L'index de Mina s'enfonça dans la corolle humide. Le laboratoire hurla une note d'or pur. Une décharge électrique souleva son bassin. Sous ses doigts, la chair était un brasier liquide. Elle était le prisme. La sueur transformait chaque pore en antenne. Un gémissement rauque s'échappa de ses lèvres. Le plafond projeta une nappe carmin, main de géant faite de photons cherchant à l'écraser. Elle cherchait le point de rupture. La note finale.

Soudain, une anomalie griffa le tapis sonore. Une dissonance chromatique.

Mina suspendit son geste, la main noyée dans sa propre chaleur. Ses yeux s'ouvrirent. Là, derrière la vitre blindée de la salle d'observation, une silhouette se découpait dans la pénombre bleutée. Aiko. La virologue était immobile. Son visage de marbre était à demi dévoré par les ombres, mais ses yeux fixaient la déliquescence de Mina avec une intensité de laser.

Un message s'afficha en lettres de feu sur la console principale : *L'Onde a muté. Elle ne cherche plus à se propager. Elle cherche à posséder.*

Un froid polaire parcourut Mina. Dans un murmure de métal lubrifié, les portes du laboratoire coulissèrent lentement. Elles laissaient entrer l'odeur de la ville et le silence prédateur de sa collègue.

Chapitre 19

Le Frisson du Scalpel

L'air du laboratoire, d'ordinaire saturé d'ozone et de silence clinique, s'était mué en une chape lourde, presque liquide. Des effluves de sueur sucrée et d'acier froid flottaient entre les parois de verre. Aiko sentait le poids de sa propre blouse. Ce rempart de coton blanc lui paraissait soudain d'une rigidité insupportable. Face à elle, Noé était étendu, le torse offert, une dune de chair ambrée. L'Onde d'Éros ne coulait pas seulement dans leurs veines ; elle transformait l'atmosphère en un conducteur électrique. Chaque centimètre d'air vibrait d'une impatience sauvage.

Elle enfila ses gants avec une retenue calculée. Le froissement du bleu translucide contre sa peau produisit un claquement sec. Une barrière dérisoire contre la fièvre qui émanait du corps du journaliste. Noé ne disait rien. Son souffle, court, haché, trahissait l'éveil des sens qui ravageait son esprit. Ses yeux d'un brun de terre humide suivaient chaque geste d'Aiko avec une intensité qui frisait l'indécence.

Elle s'approcha. Ses hanches frôlèrent le bord de la table. Elle saisit un tampon imbibé de menthol. L'odeur âcre ne parvenait plus à masquer le parfum musqué de l'homme. Lorsqu'elle pressa le coton contre la base de son cou, Noé eut un tressaillement violent. L'air quitta ses poumons dans un sifflement. Le liquide froid s'évapora instantanément sur sa peau brûlante. Une constellation de petits frissons hérissa son épiderme. Aiko remarqua une ancienne cicatrice, presque invisible, sur son épaule droite — un vieux souvenir de reportage, un détail humain, dérisoire face à la tempête actuelle.

Elle ne détourna pas le regard. Elle observa la chair réagir. Ses doigts s'attardèrent, traçant un cercle inutilement large, s'enfonçant dans le creux de la gorge. Le pouls de

Noé y battait la chamade, comme un animal aux abois. Le silence était total. Elle aurait pu jurer entendre le sang gronder sous la peau, un fleuve de lave charriant des promesses d'oubli.

Elle tendit la main vers le plateau d'inox. Le scalpel y reposait. Une aiguille d'argent pur. Lorsqu'elle le saisit, le métal lui parut d'une froideur délicieuse. Un ancrage. Elle fit pivoter l'instrument. L'éclat de la lame accrocha les néons. Les pupilles de Noé se dilatèrent jusqu'à dévorer l'iris. C'était l'abandon total de celui qui accepte la blessure comme un sacrement.

Elle pencha son visage. Elle sentit l'humidité de son haleine caresser ses lèvres. La pointe de l'acier s'approcha de la peau tendue. Sa main ne tremblait pas. Son cœur, lui, cognait contre ses côtes. Elle abaissa lentement la lame.

L'acier s'invita. Le tranchant glissa avec une fluidité obscène, ouvrant une lèvre de chair. Une perle sombre et brûlante s'en échappa. Noé laissa échapper un son guttural, un râle qui se brisa contre le masque chirurgical d'Aiko. Ses doigts se crispaient sur le rebord de la table. Les articulations blanchissaient. Elle stabilisa la mâchoire de l'homme. Ses doigts s'enfoncèrent légèrement dans la barbe de quelques jours. Un contact rugueux. Nécessaire.

Elle ne cilla pas. Ses yeux dévoraient la texture du derme mis à nu. La pièce s'était contractée. L'air était une substance épaisse, saturée d'hémoglobine. Elle saisit une pince de précision. Les mors d'argent cueillirent un fragment de tissu. Une offrande prélevée au cœur de la fournaise. Noé, les yeux révulsés, fixait le plafond. Son corps répondait à chaque sollicitation par des spasmes de plaisir pur.

Une mèche de cheveux sombres s'échappa de la coiffe d'Aiko. Elle balaya la tempe humide de Noé. Il gémit. C'était une plainte qui portait toute l'agonie de l'Onde. Cette soif que seul le métal froid étanchait. Aiko inspira cet air chargé de fièvre. Elle déposa le fragment dans un tube à essai, mais elle ne recula pas. Au contraire, elle

laissa la pointe du scalpel s'attarder sur la bordure de la plaie. Une caresse de fer. Le sang traçait un sillage sinueux le long du cou de Noé. Une ligne de vie reliant leurs deux solitudes.

Le silence fut assourdissant. La goutte pourpre atteignit la base de la gorge. Noé tourna la tête vers elle. Son regard cherchait le sien avec une faim qui n'avait plus rien d'humain. Il ne demandait pas l'arrêt. Il exigeait l'invasion. Aiko sentit l'humidité gagner son propre dos. Sa blouse était un carcan de glace. Elle reposa le scalpel. Ses doigts restèrent sur sa peau. Ils effleuraient l'incision avec une tendresse de damnée.

Elle déplaça sa main vers son plexus. Sous sa paume, la vie hurlait. Elle sentait l'éclosion circuler dans les veines de l'homme comme de l'or liquide. Elle ferma les yeux. Juste une seconde.

— Écoutez votre peau, murmura-t-elle, la voix écaillée par la fièvre. Elle ne ment jamais.

Noé se cambra brusquement. Ses mains se refermèrent si fort sur le métal que le plateau gémit. Ses dents étaient serrées. Aiko approcha de nouveau la lame. Ce n'était plus pour recueillir. C'était pour graver. La pointe s'enfonça d'une fraction de millimètre. Une nouvelle perle, plus chaude, s'offrit à la lumière crue. Elle l'observa avec une fascination religieuse. C'était la clé de sa propre chute.

Elle retira lentement son gant. Elle exposa sa peau nue à la moiteur de l'air. D'un geste d'une audace qui la terrifiait, elle vint presser son index directement contre la lèvre inférieure de Noé. Le contact charnel fut un éclair. Une décharge de pure énergie. Elle ne vit pas l'alarme du moniteur s'affoler derrière elle. Elle ne voyait que l'abîme dans les yeux de l'homme.

La porte du laboratoire commença à vibrer sous l'impact d'une présence invisible. L'Onde venait de franchir les derniers filtres de sécurité. Tout allait s'effondrer. Elle

appuya davantage.

Chapitre 20

L'Ombre du Plaisir

L'obscurité dans la petite pièce n'était pas un vide, mais une matière épaisse. Elle collait à leurs tempes comme une caresse non formulée. Sur le buffet d'acajou, une radio à transistors luttait contre le silence. Le flux monotone des consignes sanitaires n'atteignait plus personne. La voix du présentateur, hachée par les parasites, parlait de périmètres de sécurité et de zones d'incubation. Pour Noé, ces mots étaient du bruit blanc. Seule importait l'odeur de Mina : un mélange de jasmin nocturne et la senteur métallique, presque électrique, de sa peau chauffée par la fréquence ambiante.

Mina se tenait à quelques centimètres de lui. Invisible. Irradiante. Il devinait la courbe de son épaule à la manière dont la pénombre se déformait. Elle ne disait rien. Sa respiration était un métronome irrégulier, un souffle court qui venait mourir contre la gorge de Noé. Il sentit le premier frisson parcourir l'échine de la jeune femme. C'était l'éclosion. Pas une maladie, mais un éveil brutal des nerfs. Une symphonie chimique qui transformait chaque pore en un récepteur assoiffé.

Il leva la main. L'air semblait devenu liquide. Ses doigts ne touchèrent pas d'abord sa peau, mais le satin de sa blouse. La matière glissa sous sa pulpe avec un bruissement sec. Un tonnerre feutré dans le silence. Il remonta le long du bras, s'attardant sur le relief froid d'un bouton de manchette, avant de rencontrer enfin la chaleur nue du poignet. Le pouls de Mina battait là. Sauvage. C'était un rythme de galop qui cherchait à s'échapper des veines pour rejoindre le cœur de Noé.

Mina bascula la tête en arrière. Dans la pénombre, le blanc de ses yeux captura un éclat résiduel de la ville mourante. Elle ne fuyait pas. Elle s'inclina vers lui, effaçant le dernier rempart d'oxygène. La vibration circulait entre eux. Noé sentit la pointe de

ses doigts s'engourdir. Il ne s'agissait plus de voir. Il fallait déchiffrer les reliefs de cette femme, comprendre l'appel de son corps par la simple pression de sa paume.

La radio crachota une dernière fois. Une voix évoqua l'urgence de la raison, puis s'éteignit dans un sifflement statique. Le silence fut plus bruyant qu'un cri. Mina posa sa main sur le torse de Noé. Le coton de sa chemise était déjà moite. Elle ne l'agrippa pas. Elle laissa simplement sa paume épouser le muscle. La chaleur du sang traversait les fibres. C'était une brûlure lente.

« Tu entends ? » murmura-t-elle. Sa voix n'était qu'un froissement de velours.

Noé ne répondit pas. Il n'y avait rien à entendre, sinon le bourdonnement de leurs propres influx nerveux. Il inclina son visage vers l'attache du cou. Là où le parfum de l'éclosion était le plus enivrant. Ses lèvres restèrent suspendues à un millimètre. Il savourait la fièvre. L'air entre eux était devenu une membrane vibrante. Le moindre souffle menaçait de tout rompre.

L'air s'était cristallisé. Noé remarqua une petite tache d'encre bleue sur l'index de Mina, vestige de ses derniers rapports de laboratoire. Ce détail humain, dérisoire, le frappa plus que la catastrophe au-dehors. Il laissa l'extrémité de son nez effleurer le lobe de son oreille. Un contact ténu. Un tressaillement immédiat secoua les épaules de la scientifique. Elle était un instrument accordé sur une fréquence trop haute.

Ses doigts quittèrent le poignet pour entamer une ascension millimétrée le long de l'avant-bras. Sous l'étoffe qui bruissait comme un secret, la chair brûlait. Plus de science. Plus de virus. Juste des muscles tendus. Le pouce de Noé trouva le pli du coude. La peau y était fragile, comme une aile de papillon. Mina laissa échapper une note de musique rauque. Un soupir arraché aux profondeurs qui vint vibrer contre la poitrine du journaliste.

Le monde extérieur s'effaçait derrière leur propre biologie. Mina offrit la courbe

totale de son cou. Noé y déposa un souffle chaud. Il suivit la ligne du tendon jusqu'à la base du crâne. Quelques cheveux s'étaient échappés de son chignon. La saveur du sel sur sa peau était le seul alphabet nécessaire.

Sa main libre vint se poser dans le creux de sa taille. La chaleur était une entité physique. Il ne la pressa pas contre lui ; il maintint le contact, laissant le temps se dilater. Mina tourna légèrement le buste. La soie glissa contre le lin de Noé. Une décharge électrique remonta jusqu'à ses tempes.

Elle posa son front contre son épaule. Sa respiration saccadait. « Ne t'arrête pas », murmura-t-elle. L'ordre sonna comme une prière. Noé remonta sa main vers la nuque. Ses doigts se perdirent dans la masse soyeuse pour en défaire les dernières attaches. Les épingles tombèrent sur le sol. Un tintement métallique qui explosa dans la pénombre. Les barrières tombaient.

Les mèches sombres s'épanchèrent en une cascade sur le revers de sa main. Le silence de la pièce était désormais haché par les crépitements de la radio oubliée. Des statistiques de contagion dérisoires. La seule urgence était le nombre de pulsations qui martelaient la tempe de Mina. Elle ne bougeait plus.

Sa main glissa de la nuque vers l'épaule, suivant la couture de la blouse blanche. Sous le tissu fin, la chaleur n'était plus une donnée, mais une force d'attraction. Noé bascula. Ses lèvres frôlèrent l'oreille de Mina sans l'atteindre. Un frisson parcourut l'échine de la jeune femme.

« La résonance... elle change tout, Noé », murmura-t-elle. Elle chercha sa main à tâtons pour entrelacer leurs doigts. Leurs paumes se rencontrèrent dans une moiteur électrique. Une fusion de chairs. Ce n'était plus une exploration. C'était un pacte.

Noé remonta le long de sa gorge. Il sentit le passage de sa déglutition. Un mouvement vulnérable. Ses doigts trouvèrent la mâchoire, la saisissant avec fermeté pour ancrer

leur réalité. Son pouce pressa la lèvre inférieure de Mina, en découvrant la face interne, humide. Elle laissa ses dents effleurer sa peau. Une menace érotique qui fit refluer son sang avec violence.

Le tissu de la blouse se froissa sous sa poigne. Il la tira vers lui. Un millimètre de vide. La friction de leurs vêtements produisait un murmure de sous-bois. Il s'agissait de ressentir chaque pore, chaque sursaut de fibre. Le temps se figea.

Noé défit le premier bouton. Le tissu s'écarta sur une parcelle de peau ambrée. Une goutte de sueur y traçait un chemin sinueux. Mina inspira brusquement. Elle huma son parfum de musc et de papier glacé. Elle ne cherchait plus à comprendre le virus. Elle en était le point de rupture. Ses mains se firent griffes pour s'ancrer dans les épaules de Noé.

« Ce n'est pas une invasion », dit-elle, la voix brisée. « C'est une libération. »

Il s'approcha de sa clavicule. L'artère carotide y dansait une gigue effrénée. Il ne l'embrassa pas encore. Il humait l'éclosion. Le jasmin et le sel. La blouse, libérée d'un second bouton, glissa. Elle exposa la dentelle sombre qui emprisonnait une poitrine soulevée par une respiration erratique. Le contraste entre la rigueur médicale et cette soie noire était une insulte à la raison.

Noé ferma les yeux. Il sentait la chaleur de Mina contre ses cuisses. Le tremblement de ses genoux. Ses mains descendirent vers la cambrure des reins. La peau était si brûlante qu'il crut toucher de la lave. Chaque pore buvait l'autre. Il remonta le long de la colonne vertébrale, comptant chaque vertèbre. Mina eut un spasme. Le monde extérieur n'était plus qu'une rumeur.

Ses doigts s'attardèrent sur le grain de peau à la base de la nuque. La soie glissa avec une lenteur de marée descendante. L'ivoire de ses épaules luisait dans le noir. Mina pressa son corps contre la rugosité du lin de Noé. Elle chercha ses lèvres pour

capturer son souffle. L'oxygène était devenu un luxe.

L'obscurité était saturée d'ozone. Noé descendit sa main vers la hanche. Il suivit le relief de la dentelle. Une promesse de feu sous la glace. Le temps s'étirait comme une fibre de satin. Le bourdonnement de la radio devint plus aigu, s'accordant à leurs nerfs. Mina bascula la tête. Elle cherchait une vision intérieure. Dans ce laboratoire, la science avait abdiqué.

Sa main s'aventura plus bas. Là où la chair est plus tendre. Chaque contact était une signature. Ses lèvres effleurèrent enfin le lobe de son oreille. Mina se cambra. Son bassin cherchait une ancre dans la tempête. Leurs vêtements criaient sous la friction.

Le pouce de Noé s'attarda sur une broderie, puis s'enfonça dans le creux de sa taille. La peau vibrat. Il fit glisser sa paume. Il sentait chaque tressaillement. Elle bascula le bassin pour réduire le vide. Sa jupe remonta, dévoilant la courbe ferme de ses cuisses.

Mina ancras ses doigts dans les cheveux de Noé. Elle le força à redresser la tête. Ses pupilles étaient deux abîmes sombres. Elle se laissait infuser par cette chimie. Son sang était une lave sucrée. Elle ne percevait plus que la pulsation de Noé sous sa tempe. Un tambour de guerre.

Ses doigts effleurèrent la naissance de ses seins. Le souffle de Mina s'étrangla. Un bruit humide. L'odeur de musc et de pluie imminente rendait chaque geste vital. Il approcha son visage de son cou. L'électricité statique hérissait les duvets de sa peau.

Elle se pressa contre lui. Ses jambes s'entrouvrirent pour accueillir sa cuisse. Un point d'appui. Le lin de Noé était imprégné de leur moiteur. Chaque mouvement était une torture exquise. Les pointes de ses seins durcirent contre son poitrail. La pièce s'était rétrécie à leurs deux corps. Un sanctuaire de ténèbres. Ses mains saisirent la soie de sa jupe pour la relever brusquement.

La nudité de ses hanches apparut dans la pénombre bleutée. Chaque silence était une provocation. Ils s'enfonçaient dans cette grammaire sauvage. La paume de Noé s'immobilisa contre la hanche. La soie glissa au sol avec un soupir. Sa peau possédait l'éclat d'un minéral. Elle frissonna sous l'impact du vide. Ses doigts à lui s'ancrèrent dans la chair ferme.

La radio évoquait des protocoles de confinement. Des mots morts. Mina ne sentait que le tonnerre de son sang. La main de Noé remontait la cambrure de ses reins. Chaque millimètre conquis était un séisme. Leurs souffles se mêlèrent. Une brume chargée de faim. Noé hanta la courbe de son visage sans poser ses lèvres. Mina gémit contre son épaule. Elle agrippa le lin, cherchant la vérité de sa peau.

Le contraste était total entre les machines froides et cette moiteur organique. Noé prit son menton. Leurs regards se soudèrent. Ses doigts effleurèrent la commissure de ses lèvres. Mina ferma les yeux, offrant son cou à l'attente insupportable. L'Onde pulsait en un rythme unique. Une symphonie de chairs.

Le pouce de Noé écrasa le galbe de sa lèvre. Un spasme prit racine au creux de ses reins. L'air était un miel d'ombre. Il suivit la ligne de sa mâchoire. Une traînée d'incendie. Il s'inclina. Leurs fronts se touchèrent. Leurs bouches devinrent le seul repère. Elle agrippa l'étoffe, réduisant le néant. Noé plongea son visage dans le creux de son cou. Il inhalait sa vie.

Le contact de sa barbe contre sa gorge fut un choc. Une rugosité délicieuse. Mina bascula dans une réceptivité absolue. Elle guida ses mains vers sa nuque. Chaque mouvement était une éternité de velours. La moiteur scellait leurs corps. Une adhérence électrique.

Ses dents effleurèrent la naissance de son épaule. La promesse d'une morsure. Un gémissement profond vibra contre lui. La pièce se contractait au rythme de leurs inspirations. Ils ne reculaient plus. Le bassin de Noé s'ancra contre le sien. Sa main

remonta la colonne vertébrale, comptant chaque perle de ce rosaire païen.

À quelques mètres, la radio parlait de distanciation impérative. Mina ne sentait que l'odeur de Noé. Tabac froid et pluie urbaine. Elle renversa la tête. Ses doigts labouraient le tissu de sa veste. Noé dessina un contour humide sur son oreille. Sa langue était une ligne de feu. Mina se cambra violemment.

Il descendit ses lèvres vers le col entrouvert. La sueur faisait adhérer le tissu comme une seconde peau. Mina visualisa ses propres tempêtes de dopamine. Elle était le sujet et l'objet de l'expérience. La main de l'homme s'insinua sous l'ourlet. Le contact de sa paume contre son flanc lui coupa le souffle. Une chaleur sèche. Deux pôles magnétiques.

Il ne bougeait plus, suspendant le temps. Sous ses doigts, le pouls de Mina était partout. Sauvage. Son souffle était une plainte. Le pouce dessinait un cercle lent sur l'os iliaque. Une précision dévastatrice. Le monde extérieur n'était qu'une rumeur délavée. Seule comptait cette jonction.

Noé ouvrit les yeux. Ses pupilles dévorées par l'obscurité. Il ne parlait pas. Sa main s'égara dans sa chevelure pour incliner sa tête. La morsure du désir était une douleur sourde. Il descendit ses lèvres vers le creux de la clavicule. Sa langue traça une ligne de sel et de feu.

Elle s'agrippa aux revers de sa veste. Le cuir contre la soie créait une friction thermique. La radio émit un sifflement strident, puis sombra dans un silence de tombeau. Noé glissa son genou entre les siens. Il écarta l'obstacle de ses jambes. Sa main chercha le bord de sa jupe, mettant fin à l'ultime pudeur.

Soudain, un bruit sourd résonna contre la porte. Un choc lourd. Rythmique. Quelqu'un, ou quelque chose, frappait pour entrer. Noé s'immobilisa. Ses yeux s'ancrèrent dans ceux de Mina. Dans leurs veines, la fréquence atteignait son point de

rupture.

Chapitre 21

Le Dilemme de Glace

Le flacon reposait sur le plateau d'acier brossé. Une goutte de vide translucide capturait la lumière crue des néons pour la briser en reflets d'un blanc chirurgical. Aiko le fixait sans ciller. Ses pupilles étaient dilatées par une attente qui n'avait plus rien de professionnel. Ses doigts, d'ordinaire si froids, hésitaient à rompre la distance millimétrique qui la séparait de la fiole. Le givre formé sur les parois commençait à pleurer. De fines larmes de condensation glissaient le long de la silhouette cylindrique pour mourir sur le métal. Elle sentait le rythme sourd de son propre sang, une percussion contre ses tempes, comme un tambourinement de protestation. C'était le remède. Une promesse de retour à la grisaille, à la raison, au silence.

Son uniforme de coton, boutonné jusqu'au cou, lui paraissait d'une rigidité insupportable. C'était une armure lourde qui étranglait ses inspirations. Le tissu irritait la peau tendre à la naissance de son décolleté ; chaque micro-mouvement arrachait un frisson qui n'avait rien à voir avec la climatisation. Elle ferma les paupières. L'obscurité derrière ses yeux se peuplait de reflets ambrés. L'éclosion était là, tapie dans ses veines, une symphonie de soie que ce liquide incolore s'apprêtait à assassiner. Elle imaginait la morsure du sérum s'insinuant sous son épiderme, le froid se propageant comme une lame, figeant l'extase naissante dans une stase stérile.

Elle tendit enfin la main. Le geste était lent, rituel. Le contact fut un choc. La paroi de verre était si intensément froide qu'elle semblait brûler la pulpe de ses doigts d'une douleur délicieuse. Aiko laissa échapper un souffle court. Une buée légère vint troubler la transparence du poison salvateur. Elle fit rouler le cylindre entre son pouce et son index, sentant la densité inerte du liquide, son refus de vibrer à l'unisson du monde. C'était le poids de la civilisation qu'elle tenait là. Une petite charge de plomb

destinée à lester les ailes de l'Onde d'Éros. Dehors, la métropole haletait sous le poids des étreintes interdites. Mais ici, dans ce sanctuaire de chrome, le temps s'étirait, visqueux comme une liqueur ancienne.

Sa respiration devint consciente. Elle se remémora le regard d'un inconnu croisé à l'aube, une électricité si pure qu'elle en avait eu les jambes flageolantes. L'Onde n'était pas un mal. C'était un réveil. Chaque pore de sa peau semblait s'ouvrir pour boire l'humidité saturée de la pièce. Une goutte de sueur, fine et parfumée, perla à la lisière de ses cheveux sombres. Elle traça un chemin de feu sur sa tempe avant de se perdre dans son col. Si elle l'injectait, elle redeviendrait Aiko Senda, la virologue d'élite, une machine de réflexion parfaitement huilée. Mais si elle attendait encore, elle deviendrait simplement une femme de chair.

Le silence du laboratoire était entrecoupé par le bourdonnement des centrifugeuses. Ce son se synchronisait avec les palpitations de son ventre. Elle porta la fiole à la hauteur de ses yeux. Le sérum ne bougeait pas. Il était l'ordre, l'immobilité, le calme des tombes. À l'inverse, son poignet brûlait d'une chaleur de fièvre. C'était une lutte de territoires. Son esprit lui dictait de charger la seringue, de clore ce chapitre de folie sensuelle, mais sa main refusait d'obéir. Elle était ensorcelée par la douceur de sa propre peau qui réclamait d'être touchée par autre chose que du métal. Elle fit un pas de côté. Ses talons claquèrent sur le sol. La résonance lui fit l'effet d'une caresse brutale. Elle n'était plus sûre de vouloir être sauvée.

Sous le tissu rigide de son vêtement, le coton amidonné frottait contre la courbe de ses hanches. Chaque mouvement infinitésimal générait un crépitement d'électricité statique. Les fins duvets de son épiderme se dressèrent. C'était une torture de nacre et de boutons. Elle se sentait trop à l'étroit dans cet habit de raison. L'air, habituellement neutre, se chargeait d'une odeur d'ozone et de peau chauffée. Elle déposa le flacon sur l'autel de métal brossé. Le choc sourd du verre contre l'acier résonna jusque dans ses vertèbres. Une main s'égara vers son propre cou. Elle cherchait la fraîcheur, mais ne rencontrait que la fièvre. Ses doigts glissèrent sur la ligne de sa mâchoire. Elle fut

surprise par la texture de sa peau, d'une finesse de pétale sous l'éclairage cru des néons. Le virus ne détruisait rien. Il exaltait tout.

D'un geste qui lui parut appartenir à une autre, elle saisit la seringue stérile. Le déchirement de l'étui fut une déflagration. Un cri de soie profane. Elle fixa l'aiguille, un éclat d'argent qui promettait le retour au gris, à l'absence de ce désir qui lui tordait les entrailles. Ses tempes battaient. Pourtant, ses muscles refusaient la hâte. Chaque seconde de retard était une concession faite à l'Onde. Elle inclina la tête, ses cheveux balayant son épaule dans un bruissement de forêt nocturne. À travers la paroi vitrée, elle aperçut les lumières de Tokyo. Elles vacillaient comme des pupilles dilatées par l'extase. La ville ne dormait pas. Elle brûlait d'un feu soyeux.

L'aiguille trembla imperceptiblement. À sa pointe, une perle de rosée chimique menaçait de chuter. L'oxygène glissait dans sa gorge comme un filet de miel brûlant, propageant une onde de chaleur jusque dans les replis de son ventre. Elle dégagea son avant-bras. Le geste eut la lenteur d'une prière. Elle observa le réseau délicat des veines bleutées qui s'y dessinaient. C'était là que l'Onde célébrait son triomphe. Elle imaginait le virus galopant dans ses artères, une cavalerie de feu renversant les barrières de sa volonté. La seringue se rapprocha. Le biseau effleura le grain de sa peau, mais elle ne piqua pas. Elle traça une ligne invisible sur son bras, savourant le frisson de l'acier qui, au contact de sa fièvre, semblait tiédir.

Une mèche de cheveux se détacha de son chignon pour caresser sa joue. L'intensité fut insoutenable. Elle ferma les yeux. Dans l'obscurité, elle ne vit pas le gris du vaccin, mais le pourpre d'une ville qui s'offrait à l'étreinte. Sa respiration se fit erratique. Le piston de verre, d'une transparence absolue, contenait tout l'hiver du monde. Aiko déplaça son pouce. L'extrémité charnue de son doigt rencontra la résistance plate du métal. Ce contact envoya une décharge le long de son bras. Elle sentit le linoléum sous ses genoux. La surface autrefois anonyme devint une caresse rugueuse à travers le nylon de ses bas. La fraîcheur du sol remontait en elle comme un courant.

Elle revit Noé. Ce n'était pas son visage qu'elle voyait, mais le grain de sa peau, la courbe de son épaule qu'elle avait envie de mordre. L'odeur du laboratoire se muait en un parfum de musc et de fleurs écrasées. L'aiguille mordait maintenant la surface de sa peau. Une piqûre si fine qu'elle ressemblait à une insulte à la fournaise qui l'habitait. Aiko retenait son souffle. Son index se crispa. Elle sentait le battement de son pouls sous la pointe de métal. Un rythme sauvage. C'était le tambour de l'Onde, une percussion organique qui faisait vibrer les parois de son corps. Elle était le point de jonction entre le silence des neiges et le fracas de l'orage.

La pointe d'acier s'ancra dans son derme. Une morsure souveraine. Sa respiration n'était plus qu'un sifflement ténu entre ses lèvres pincées. Elle percevait avec une acuité terrifiante le relief de chaque pore. Pourquoi éteindre cet incendie ? Elle visualisa le sérum se déversant, tel un poison de sagesse, pétrifiant ses élans. L'acier était une ancre. Le sérum, une prison. Ses doigts se firent plus lourds. Sa volonté s'effritait comme du grès sous la marée. Une goutte de sang, dense et saturée, apparut à la base de l'aiguille. Elle glissa lentement le long de la tige inoxydable, venant mourir contre l'opale de sa peau. Un ruban de carmin souillait la clarté artificielle du remède.

Soudain, une vibration sourde ébranla la porte blindée. Un choc lourd. Puis le frottement d'une main glissant sur l'acier. Le cœur d'Aiko manqua un battement. Ce n'était pas le code d'accès habituel. C'était une demande muette. Pressante. Une odeur familière filtra par les bouches d'aération, un mélange de cuir et d'ozone urbain qui fit basculer son dernier reste de raison. Sa main se crispa, mais pas sur le piston. Dans un geste d'une lenteur dramatique, elle retira l'aiguille de son bras. Le rubis coula librement sur sa peau. Elle fixa la porte. Ses pupilles dévorèrent l'espace. La seringue glissa de ses doigts pour se briser sur le sol de caoutchouc. Le verrou magnétique gémit, une plainte électrique qui résonna dans son bassin. L'ombre d'une silhouette se découpa contre le dépoli. Le sérum était perdu. L'incendie, lui, commençait à peine.

Chapitre 22

L'Écllosion Finale

La vapeur de Tokyo montait vers les baies vitrées du laboratoire comme un encens de sueur, de néon et de jasmin électrique. Derrière le verre, la mégapole n'était plus une grille de béton, mais un corps alangui, parcouru de spasmes lumineux. L'air à l'intérieur était si dense qu'il oppressait la poitrine d'Aiko. Chaque inspiration charriait l'odeur musquée de l'Onde qui, dehors, déshabillait la ville. Elle tenait encore une pipette de verre. Ses doigts, d'ordinaire si précis, frémissaient. Une gouttelette de sérum perla au bout du tube, hésitante, avant de s'écraser sur le métal de la paillasse. Un tintement sec. Un coup de tonnerre dans le silence.

Noé se tenait dans l'ombre, au bord du cercle de lumière crue. Son appareil photo pendait à son cou, relique pesante d'un monde qui cherchait encore à témoigner plutôt qu'à ressentir. Il ne regardait pas la ville. Il fixait la nuque d'Aiko, là où quelques mèches rebelles s'étaient échappées de son chignon rigide pour caresser l'ivoire de son cou. Il voyait la pulsation de sa carotide. Un battement irrégulier. Une danse de sang trahissant la rupture imminente. Le coton de sa blouse blanche, autrefois symbole de rigueur, collait maintenant à ses omoplates. Elle n'était plus une virologue. Elle devenait le sujet d'une étude dont il était le seul témoin, l'unique amant du chaos.

Elle se tourna vers lui. Le mouvement fut fluide, presque liquide. Leurs regards se percutèrent. Noé sentit une décharge traverser ses tempes, une chaleur sèche qui lui fit monter le rouge aux joues. Dans les yeux d'Aiko, la glace avait fondu. Ses pupilles étaient dilatées, immenses, une éclipse de raison. Elle ne dit rien. Ses lèvres s'entrouvrirent sur un souffle court. L'Onde était là, entre leurs visages, une tension statique qui redressait les fins duvets sur leurs bras.

Il leva son objectif. Le zoom gémit doucement. Un bruit mécanique, presque sacrilège dans cette atmosphère saturée d'organique. À travers le viseur, Noé cadra le visage d'Aiko. Il vit la perle de sueur naître à la lisière de ses cheveux. Elle traçait un chemin de sel le long de sa tempe. Aiko ne cligna pas des yeux. Elle semblait attendre que l'obturateur scelle leur chute. Ses mains s'égarèrent sur le rebord de la table. Ses doigts griffèrent l'acier, cherchant un ancrage alors que le sol se dérobaît sous le poids de la moiteur. Dehors, les sirènes s'effaçaient derrière le bourdonnement du sang contre leurs tympanes.

Il restait une distance infime, une éternité de vide, entre l'optique et la peau. Aiko fit un pas. Le parfum de son corps — savon neutre et désir acide — envahit Noé. Il sentit le contact du boîtier contre son arcade sourcilière. Un choc. Il ne cherchait plus le réglage parfait. Il guettait l'instant où la science abdiquerait devant la nécessité de la chair. Le temps s'étirait. Son doigt s'immobilisa sur le déclencheur, suspendu au bord de l'abîme. La main libre d'Aiko s'éleva vers le col de sa blouse. Le premier bouton, déjà lâche, menaçait de céder.

Le petit disque de nacre finit par s'échapper de l'œillet dans un craquement feutré. Noé retint son souffle. L'œil rivé à l'oculaire, il capta la dérive lente du tissu s'ouvrant sur la porcelaine de son décolleté. La blouse ne glissa pas ; elle adhérait à la moiteur de sa peau, révélant par fragments une anatomie que la science n'avait jamais mise en équations. Sous l'étoffe, le relief des clavicules dessinait deux arcs de triomphe à la gloire de l'abandon. Une ombre douce s'invitait dans le creux de sa gorge.

Aiko ne recula pas. Ses doigts, fins et nerveux, demeurèrent suspendus dans l'air saturé d'ions. Elle cherchait à palper la texture même de l'Onde. Elle s'avança encore jusqu'à ce que la chaleur de son corps vienne lécher le visage de Noé. Il sentit l'effluve musqué, une odeur de pluie sur le bitume brûlant mêlée au gardénia. Ce n'était plus la neutralité des laboratoires. C'était une signature charnelle. Une invitation à ne plus compter que les battements de leurs cœurs désordonnés.

À travers le prisme du viseur, la réalité se fragmentait. Noé vit le tressaillement d'un cil, l'éclat humide sur la lèvre inférieure. Sa main droite commença à trembler. L'appareil ne servait plus de bouclier. Il n'était plus le témoin, il était la proie. La mise au point se figea sur le battement de la carotide. Un rythme de tambour sauvage qui résonnait jusque dans la pulpe de ses doigts.

Le silence était si dense qu'on aurait pu le déchirer. Seul le sifflement des serveurs rappelait l'existence d'un monde qui n'était pas fait de sueur et de soupirs. Aiko inclina la tête. Elle offrit la courbe de son cou à la lumière des néons. Ses lèvres s'entrouvrirent. Le passage de son souffle fit onduler le voile de sa blouse contre sa poitrine dont il devinait la pointe durcie. Elle n'était plus qu'une attente. Une promesse de déhiscence enveloppée de blancheur.

Noé déplaça son doigt sur le déclencheur sans presser. Il voulait savourer cette agonie délicieuse. L'air entre eux devint visqueux, chargé d'une électricité statique qui faisait pétiller les nerfs. La main d'Aiko, dans un mouvement d'une lenteur arachnéenne, vint se poser sur son bras. Le contact fut un incendie. À travers le coton de sa manche, il sentit la brûlure de sa paume. Une chaleur si intense qu'il crut voir sa peau se consumer. Le monde basculait. L'objectif ne cadrerait plus que le désir pur, dépouillé de tout artifice.

La pression de ses doigts s'intensifia. Noé sentit le sang affluer sous l'étoffe, une marée pulsante répondant à l'appel magnétique. Le boîtier devint un poids mort, une carcasse de magnésium qui l'empêchait de s'abîmer totalement dans cet horizon de chair. Il le laissa glisser. Le choc sourd contre son plexus ne provoqua qu'une vibration lointaine, étouffée par le vacarme de son pouls.

Aiko abolit le dernier rempart d'oxygène. Sa blouse s'ouvrit au rythme de son souffle, révélant une gorge où la sueur brillait comme de l'ambre liquide. Elle ne le regardait plus avec les yeux de la clinicienne. Elle était l'abîme. Ses narines frémissaient, captant

l'odeur de Noé — papier glacé, encre et fièvre naissante.

L'air sembla se densifier, prenant la consistance d'un sirop lourd. Noé leva la main. Ses doigts hésitants effleurèrent la mâchoire d'Aiko. La peau était d'une douceur insupportable, chauffée à blanc par l'Onde. Il suivit la ligne délicate de son menton jusqu'à sa lèvre inférieure qu'elle mordillait. Le rouge vif de la chair oppressée tranchait avec la pâleur opaline de son teint.

— Noé... murmura-t-elle.

Un fragment de nom jeté dans le brasier. Le son vibra contre sa paume, une onde de choc qui se propagea jusqu'à son échine. C'était l'aveu d'une défaite totale. La science s'inclinait devant le sacre des sens. Elle ferma les yeux, abandonnant sa tête dans la main de l'homme. La lumière des néons dessinait des calligraphies éphémères sur ses joues.

Il ne chercha plus à cadrer. Il n'y avait plus de reportage, seulement cette urgence de l'épiderme. Ses doigts glissèrent vers sa nuque, s'enfonçant dans la masse soyeuse de ses cheveux qui exhalaien le thé froid. Il sentit le frisson qui la traversa, une onde sinusoïdale partant de sa base crânienne pour mourir dans la cambure de ses reins. La pièce s'évaporait. Les machines, les éprouvettes, les données — tout disparaissait dans une brume de désir pur.

Aiko posa sa main sur la poitrine de Noé. Elle sentait, à travers la chemise humide, chaque spasme de cet organe qui ne lui appartenait plus. Sa paume remonta, rencontrant le métal de l'objectif suspendu, l'écartant avec une lenteur méprisante. Leurs souffles se mêlèrent enfin. Un échange de gaz rares saturés de molécules de désir. Un baiser qui commençait déjà, dans l'ombre, à tout consumer. L'Onde n'était plus une menace ; elle était leur propre sève, un courant continu qui les soudait.

Un bourdonnement électrique émanait des serveurs, mais Noé n'entendait que la

respiration irrégulière d'Aiko. L'acier des paillasses semblait transpirer sous l'effet de cette moiteur invisible. Il déplaça sa main, laissant le plat de sa paume glisser le long de son cou. Sous la pulpe de ses doigts, une veine bleue battait la chamade. La peau d'Aiko était une surface réceptive où un simple souffle dessinait des frissons d'ivoire. Elle bascula la tête. Ses paupières battaient comme des ailes prises au piège, tandis que ses doigts s'incrustaient dans les revers de la veste de Noé.

Le coton de sa blouse craqua sous la pression. Un bruit sec dans le silence chargé d'ozone. Noé réduisit l'espace à une simple lame d'air brûlant. Le musc sauvage et le parfum de jasmin synthétique se mêlaient. Il ne voyait plus que ses lèvres, fruit gonflé par l'attente. Aiko laissa échapper un gémissement étouffé. Un son qui n'appartenait plus au langage humain mais à la grammaire du besoin.

Ses doigts quittèrent son cou pour s'aventurer sur la bordure de son col. Une hésitation. Puis, d'une douceur dévastatrice, il écarta le tissu. Il révéla la naissance de ses clavicules, deux arcs d'une pâleur exquise. Aiko frémit, absorbant chaque particule de l'Onde. Elle ancrâ ses ongles dans le dos de Noé, cherchant une certitude dans ce cyclone de sensations. Ses pensées se dissolvaient. Il ne restait que le relief de ce corps contre le sien.

Leurs visages n'étaient plus qu'à une épaisseur de cil. Une zone de tension où les poils de leurs bras se redressaient. Noé plongea son regard dans l'or liquide de ses yeux. Il y lut la soif absolue de la rupture de membrane. Il sentit l'humidité de son souffle. Rien ne comptait plus, ni Tokyo qui hurlait au-dehors, ni les données défilant sur les écrans. Il n'y avait que cette bouche. Lentement, il inclina la tête. Dans ce contact infinitésimal, il sut que la chute serait une apothéose.

Leurs lèvres se touchèrent. D'abord un souffle, une hésitation de l'âme. Puis le contact s'intensifia. Le goût d'Aiko l'envahit : sel, orchidée et peur délicieuse. Une morsure de velours. Sous ses doigts, le pouls de la scientifique s'emballa. Un galop effréné qui faisait vibrer les parois de verre. Sa main s'égara dans l'échancrure du col.

Il ne cherchait plus le cadrage. Il cherchait le point de rupture.

Aiko renversa la tête, offrant sa gorge aux ombres mouvantes. Chaque centimètre de son corps devenait une carte sensorielle. La blouse n'était plus qu'une entrave, une peau morte. Un bouton céda. Il roula sur le carrelage avec un tintement cristallin. Noé ne le vit pas tomber. Il suivait du bout des lèvres la ligne de tension courant de son oreille au creux de son épaule.

L'air s'était épaissi. Noé sentait l'humidité de sa peau, une moiteur qui devait tout à l'éclosion interne. Il recula d'un rien pour voir ses yeux — iris d'ambre où se reflétait l'anarchie. Sa main gauche se desserra enfin de l'appareil. Le boîtier glissa sur le plan de travail, frôlant un microscope. Noé n'avait plus besoin d'objectif : il devenait la substance même du moment.

Il glissa ses doigts sous sa taille, soulevant le voile léger de son chemisier. Le choc thermique fut immédiat. Elle laissa échapper un soupir rauque. Ses mains s'égarèrent dans ses cheveux, le tirant vers elle avec une urgence nouvelle. Dans ce corps-à-corps, les frontières s'effaçaient. L'Onde agissait comme un solvant universel. Elle sentait la dureté de son désir contre sa cuisse, et cette symétrie lui arracha un frisson qui remonta sa colonne comme une décharge de lumière.

Leurs souffles devinrent plus rudes. Les écrans crachaient des courbes de contagion, mais seule importait la ligne de l'épaule d'Aiko. Il la pressa contre le bord de la table. Les instruments cliquetèrent sous le choc. Musique métallique pour une étreinte sauvage. Ses lèvres descendirent chercher le battement de son cœur à travers le tissu fin. Ses mains continuaient l'exploration méthodique de cette géographie qu'il s'apprêtait à conquérir. Chaque geste était une phrase.

Le froid de l'inox mordit les reins d'Aiko. Un contraste violent. Noé s'immisça entre ses genoux. Ses mains remontèrent le long de ses jambes, faisant glisser l'étoffe sombre de sa jupe. Sous ses doigts, le grain de la peau était une promesse. Il s'arrêta,

son pouce écrasant la pulpe tendre de l'intérieur de sa cuisse. Aiko bascula en arrière. Ses cheveux balayèrent les boîtes de Pétri qui s'éparpillèrent dans un chaos de verre. Elle ne s'en soucia pas. Elle cherchait l'oxygène, cet air saturé d'ozone et de cuir.

Le bruissement du chemisier résonna comme un coup de tonnerre. Noé observait la naissance d'un frisson soulevant les pores de son décolleté. Il suivit du regard la goutte de sueur depuis son cou jusqu'à l'ombre de son sein. Il l'accueillit du bout de la langue. Contact tiède. Aiko poussa un gémissement guttural qui fit vibrer le sol. Ses doigts se crispèrent sur sa veste, cherchant un ancrage dans ce monde qui se dissolvait.

Leurs corps n'étaient plus que des pôles magnétiques. Noé sentait la chaleur irradiante de sa poitrine, le rythme erratique de son cœur. Il trouva l'agrafe de dentelle. Le déclic métallique signala la reddition. Le tissu glissa, révélant la rondeur opaline que la lumière des moniteurs sculptait. Un battement de cil. Le temps se dilata. Puis il s'abandonna à la courbe de sa taille pour la soulever.

Elle s'enroula autour de lui. Le frottement des tissus générait une électricité statique qui faisait crépiter l'air. La blouse d'Aiko pendait lamentablement, aile brisée d'un ange déchu de sa science. Noé la pressa contre l'arête de la table. Ses lèvres déposaient des baisers qui étaient autant de morsures. Elle répondit par un mouvement de bassin instinctif, balayant les derniers vestiges de sa discipline. Les écrans viraient au rouge cramoisi. Le pic de l'Onde était là. Le seul signal d'alarme restait le sang qui cognait contre leurs tempes.

L'acier brossé semblait gémir sous le poids de leur étreinte. Aiko sentit la morsure glacée du métal contre son dos, une brûlure inverse soulignant l'incendie de ses entrailles. Elle rejeta la tête en arrière. Le plafond du laboratoire tanguait comme un pont de navire.

Noé la fixait de ce regard de prédateur esthète. Ses mains glissèrent le long de ses

flancs, cartographiant chaque tressaillement avec une minutie de torture. Il savourait la résistance de la fibre qui s'effilochait sous ses paumes. Sous ses pouces, il sentit le mouvement saccadé de ses côtes. Une cage thoracique devenue trop étroite.

L'air s'épaississait de phéromones. Les écrans projetaient des lueurs pourpres sur son visage, révélant des pupilles devenues des puits d'ébène. L'Onde pulsait désormais dans leurs veines. Un métronome invisible.

Il s'approcha de son oreille. Son souffle s'insinua dans son cou, déclenchant une onde de choc jusqu'à la pointe de ses seins. Ses mains à elle erraient avec une maladresse fébrile sur ses épaules, s'agrippant à sa chemise. Elle cherchait le contact brut. L'odeur de la pluie sur sa veste. Tout ce qui pouvait l'ancrer.

Noé pressa son bassin contre le sien. Contact électrique. Fusion de deux pôles. Il sentit le frémissement de ses cuisses qui s'ouvraient davantage. Sa main descendit vers la courbe de sa hanche. Le tissu de son pantalon lui parut d'une rugosité insupportable. Un obstacle archaïque face à l'urgence. Sur les moniteurs, les courbes s'affolaient. Dans la pièce, seul comptait le bruit de leurs peaux qui s'apprivoisaient.

L'objectif de Noé frôla la tempe d'Aiko. Un froid soudain contre une peau en combustion. Son doigt ne pressait plus le déclencheur ; il tremblait. La lumière des néons faiblissait, remplacée par le balayage rubis des gyrophares. Dans cet interstice, la blouse d'Aiko finit par glisser. Un froissement de lin comme un cri de délivrance.

Il posa enfin l'appareil. Le choc du boîtier contre l'aluminium vibra dans leurs os. Fin du monde ancien. Ses mains retrouvèrent sa nuque, s'immisçant sous ses cheveux noirs. Aiko offrit la ligne de sa gorge à la morsure de l'air. Elle n'était plus une femme de science. Elle était un instrument de chair accordé sur la fréquence de l'Onde.

Leurs souffles se mêlèrent dans une zone de turbulence. Noé laissa ses doigts descendre le long de sa colonne vertébrale. Il comptait chaque vertèbre comme un

chapelet de désirs. À chaque pression, un gémissement mourait contre sa bouche. Effondrement des digues.

Le bas du dos d'Aiko se cambra. Sa jupe s'était soulevée, révélant la nacre de ses cuisses où l'humidité déposait des perles de rosée. Il n'y avait plus de laboratoire, plus de virus. Noé s'empara de sa taille. Ses doigts s'enfoncèrent dans la souplesse de ses hanches. Le contact du métal froid et de sa chaleur dévorante créa un court-circuit. Elle lâcha prise.

Ses mains gourmandes griffèrent le haut de son torse. Elle voulait sentir la pulsation sauvage. L'Onde était le moteur de leurs gestes, une symphonie chimique. Le temps se liquéfiait. Noé se pencha. Ses lèvres effleurèrent la naissance de son sein. Il ne cherchait plus l'image parfaite. Il était devenu le grain, la lumière et l'ombre d'un monde s'éveillant à sa propre sauvagerie.

Sa bouche était une brûlure sur son épaule. À travers la trame fine, il percevait la course du sang. Il remonta le long de son cou, ses dents effleurant le tendon tendu de sa gorge. Sa main l'écrasait contre la console vrombissante. Dans le silence, chaque froissement de tissu prenait des proportions symphoniques. Le langage des mots était mort.

Aiko laissa échapper une plainte rauque. Ses doigts s'enfonçaient dans les trapèzes de Noé. Elle sentait la marée pourpre balayer ses certitudes. Moiteur envahissante. Un nouveau bouton céda. Noé s'immisça sous le revers pour découvrir son flanc. Sa peau semblait sur le point de se liquéfier.

Ses doigts cartographiaient cette géographie avant l'incendie. Il sentait sa cage thoracique se soulever. Inspirations erratiques. Leurs langues se cherchèrent avec une urgence animale, explorant la zone d'ombre où l'identité s'efface.

Le temps s'étirait. Sous la pression, Aiko bascula. Sa hanche heurta un flacon qui se

répandit en nappe irisée sur l'aluminium. Elle ne percevait plus que l'odeur de cuir et de tempête. Elle ramena ses jambes autour de sa taille. Électricité statique. Danse immobile. L'éclosion n'était plus qu'une affaire de millimètres. Noé descendit sa main vers l'ourlet de sa jupe. Ses phalanges effleurèrent la dentelle, frontière entre le connu et l'abîme. Sa respiration hachée murmurait des promesses que seule la peau comprenait.

La jarretière n'était plus qu'un relief dérisoire. Sous ses doigts, la chair tressaillait. Le silence était haché par leurs souffles. Aiko renversa la tête. Sa carotide battait comme un tambour de guerre. Un frisson se propagea jusqu'à la pointe de ses seins qui durcissaient sous la lingerie. Elle n'était plus une femme de science. Elle était une fréquence pure.

Noé s'écarta d'un rien. Tension électrique douloureuse. Son regard se posa sur l'appareil photo, lien ultime avec une réalité qui s'effritait. Il saisit le boîtier. Métal froid contre paume brûlante. Le viseur encadra le visage d'Aiko. Madone de verre aux yeux révoltés par une extase sans mots. Épicentre du chaos. Une larme de sueur glissa dans l'ombre de ses cheveux de jais.

Il attendit. Le temps se chargea de plomb. Sa fournaise intérieure voulait tout consumer. Derrière eux, l'écran vira au cramoisi, inondant la scène d'une lueur d'apocalypse. L'instant exact. La conscience abdiqua. Aiko ancrâ ses ongles dans ses épaules, l'attirant dans un mouvement d'une violence désespérée.

Le dé clic de l'obturateur déchira l'air. Un son sec. Définitif. Image d'une chute libre. Le flash se fonda dans l'éclat des écrans qui grillaient. Pénombre. Noé laissa tomber l'appareil pour plonger ses mains dans sa chevelure. Leurs lèvres s'écrasèrent. Collision. Leurs corps se soudèrent sur la table d'examen. Froid de l'aluminium et chaleur des peaux fusionnèrent en une seule température insupportable. Dehors, Tokyo s'éteignait. Ici, l'Onde venait de trouver son sanctuaire. La raison n'était plus qu'une peau morte. Ils commençaient enfin à brûler.

Chapitre 23

Le Sacre des Soupirs

La ville, en contrebas, n'était plus qu'une plaie ouverte de phosphore et de désirs. Un océan de soupirs montait jusqu'aux vitres de cristal de la tour. À cette altitude, le vrombissement de Tokyo se muait en une vibration sourde. Un bourdonnement organique. Aiko se tenait face au gouffre, les mains crispées sur le rebord de métal froid. Sa parure de lin amidonné, d'ordinaire si protectrice, lui paraissait soudain d'une rigidité absurde. Une écorce morte tentant de contenir la sève brûlante qui irriguait ses membres. Chaque bouffée d'air saturé d'ozone agissait comme une caresse abrasive. Elle sentait la déferlante progresser en elle. Ce n'était pas une maladie. C'était une métamorphose sauvage, une poussée de chaleur faisant perler une sueur fine à la naissance de sa nuque.

Derrière elle, le silence avait une épaisseur. Noé ne bougeait pas, mais sa présence pesait sur ses épaules avec la force d'un contact physique. Il restait là, dans l'ombre portée des moniteurs, son objectif suspendu autour du cou comme un talisman inutile. L'air entre eux était devenu un conducteur électrique. Une trame de tension où chaque battement de cil résonnait. Ses yeux ne cherchaient plus le cadrage parfait, mais la faille dans l'armure de la virologue. Il observait la courbe de son dos, le tremblement de ses doigts. Le désir avait une odeur. Celle du papier ancien et de la peau chauffée. Elle s'immisçait dans ses poumons.

Mina, à l'autre extrémité de la console, laissa échapper un rire qui ressemblait à un frisson. Ses doigts effleuraient les touches tactiles comme des zones érogènes. Pour elle, l'Onde n'était pas une menace, mais une partition. Elle releva la tête, les yeux brillants d'une fièvre lucide. Le contact visuel fut une décharge. Immédiate. Le sang reflua vers le centre du corps. Mina s'approcha, le glissement de ses semelles

produisant un chuintement de velours.

— Tu le sens, n'est-ce pas ? murmura-t-elle, la voix nimbée d'une douceur venimeuse. Regarde tes mains. Elles ne veulent plus guérir. Elles veulent saisir.

Aiko ne répondit pas. Son souffle se brisa. Elle ne pouvait nier la pulsation qui cognait contre ses tempes, cette urgence rendant le monde plus net. Noé fit un pas. La lumière crue des écrans sculptait les traits de son visage, accentuant la faim gravée dans ses rides. Il s'arrêta à quelques centimètres. La chaleur de son torse traversa l'espace pour mourir contre le dos de la jeune femme. L'électricité statique faisait crépiter l'air. Sans la toucher, il l'enveloppait. Sa respiration, régulière mais profonde, venait mourir contre l'oreille d'Aiko. Un choc. Une onde se propagea jusqu'à la pointe de ses seins, durcis sous le linge.

Le temps se dilata. Dans ce laboratoire de verre, suspendu entre le ciel noir et la ville en rut, les protocoles s'effaçaient. Mina contourna la console, formant un triangle de tension pure. Elle tendit une main, les doigts longs, et s'arrêta à un souffle de la joue d'Aiko. Le vide entre leurs peaux se chargea de promesses. La virologue ferma les yeux. Elle offrit sa gorge à la lumière bleutée. Sa main finit par lâcher le rebord de métal. Ce n'était pas de la faiblesse. C'était une soumission lente à la gravité des sens. Ses paumes, désormais tournées vers le haut, attendaient l'orage.

Un disque de nacre rebondit sur le sol métallique. Le tintement cristallin résonna comme un coup de tonnerre. Aiko sentit la tension du coton s'évanouir. L'enveloppe blanche s'évasa. L'air pressurisé de la tour s'engouffra dans l'ouverture, léchant son décolleté avec une insolence glacée. Ce frisson attisa l'incendie. Dans son dos, Noé pressa son bassin contre le sien. Sa main glissa sous l'étoffe pour remonter le long de son flanc. Millimètre après millimètre. Une ascension qui transformait chaque pore en un récepteur assoiffé.

Mina saisit les poignets de la virologue. Elle les épinglea avec une douceur ferme sur

la console. Ses paumes étaient sèches, fiévreuses. La neuroscientifique se pencha, son souffle venant mourir sur les lèvres entrouvertes d'Aiko. L'odeur de Mina — musc synthétique et thé noir — devint une invasion olfactive.

— Ton cœur bat la mesure d'un monde qui n'a plus peur, Aiko. Ce n'est pas un désastre. C'est une caresse qui n'en finit pas.

Le pouce de Noé trouva la dentelle fine du sous-vêtement. Il en suivit la bordure, une caresse de tension qui fit arquer le dos de la jeune femme. Aiko rejeta la tête en arrière. Son crâne rencontra l'épaule solide de l'homme. À travers la paroi de verre, Tokyo scintillait, une mer de gaz rares dont les pulsations s'accordaient à leurs souffles courts. Elle avait l'impression que la ville entière coulait dans ses veines.

Elle sentit les dents de Mina pincer sa lèvre inférieure. Une morsure minuscule. Un ancrage. La douleur fut le signal. Les nerfs capitulèrent. Noé utilisa ses deux mains pour enserrer la taille d'Aiko et la soulever sur le rebord de la console. Le métal froid heurta ses cuisses. Un spasme. Ses jambes s'écartèrent instinctivement pour laisser l'homme s'immiscer. Le froissement de la soie contre sa peau devint un vacarme sensoriel.

Mina ne lâchait pas ses poignets. Aiko était une offrande vulnérable au-dessus des écrans dont les courbes de données devenaient illisibles. La neuroscientifique descendit ses baisers le long de sa mâchoire jusqu'à l'oreille. Un son animal s'échappa de la gorge de la virologue. Dépourvu de langage. Noé enfouit son visage dans le creux de son épaule. Ses mains remontèrent vers les revers de la blouse, les écartant avec une lenteur de célébrant. Le contraste entre la blancheur du vêtement professionnel et la chaleur ambrée de la peau créait un tableau de déliquescence sacrée.

Le métal de la console vibrait sous elle. Un bourdonnement basse fréquence qui résonnait jusque dans sa moelle épinière. Aiko n'était plus qu'une fréquence. Une

corde tendue entre deux pôles de feu. Elle sentit la main de Mina quitter son bras pour se nicher dans sa nuque. Les doigts s'emmêlèrent dans ses cheveux avec une autorité tranquille.

— Ne lutte plus, murmura Mina. L'éclosion est totale. Tu en es le calice.

Le mot résonna comme une note de bronze. Aiko sentit ses genoux fléchir. La sueur de Mina, saline et tiède, glissa sur son front. C'était le goût du chaos. Noé ne pressait pas son avantage ; il le savourait. Ses pouces, ancrés sous la cambrure de sa poitrine, testaient la finesse du tissu. Il sentait les pointes durcir, deux perles de fièvre cherchant à percer le rempart.

La blouse finit par glisser totalement. Elle coula le long de ses bras comme une mue inutile. Une peau morte. Aiko apparut dans la lumière pourpre, ses épaules parées de petites braises sombres. Le tissu heurta le sol. Un froufrou dérisoire. Point de non-retour.

Noé laissa échapper un soupir rauque. Ses mains encerclèrent sa gorge. Sans serrer. Juste pour sentir la vibration des cordes vocales lorsqu'elle murmura un nom inconnu. La chaleur était devenue une masse dense. Mina se colla contre son dos, sa poitrine pressée contre les omoplates d'Aiko. Un étau de chair.

Leurs ombres s'étiraient sur les écrans. Des silhouettes gigantesques s'accouplant avec les graphiques du virus. Aiko sentit une main s'aventurer vers la naissance de ses cuisses. Là où la tension était insoutenable. Elle se cambra, offrant son corps à cette double invasion. Ses doigts s'agrippèrent à la chemise de Noé. Elle chercha, dans un instinct de noyée, la bouche de Mina pour y étouffer son cri.

Le temps n'existait plus. Il n'y avait que cette dilatation infinie de la seconde. Un millimètre de peau à conquérir avant que l'incendie ne devienne un brasier absolu. Dehors, la première lueur d'une aube écarlate commençait à lécher les vitres. Elle

annonçait le premier jour d'un monde qui ne connaîtrait plus jamais le sommeil.

Chapitre 24

L'Incandescence Brève

Le flacon de verre givré reposait au creux de la paume d'Aiko. C'était une larme de cristal emprisonnant un azur glacial, dernier vestige d'un monde qui préférait la tiédeur de la survie à l'incendie des sens. L'air du laboratoire avait changé. La mélasse invisible, saturée de l'électricité des orages d'été, remplaçait l'atmosphère filtrée qu'elle avait respirée pendant des années. Elle remarqua une tache de graisse sur le col de sa propre blouse. Un détail stupide, humain, qui la ramena un instant à la réalité avant que la silhouette de Noé ne s'impose. Il était une ombre dense. Sa proximité faisait vibrer ses terminaisons nerveuses.

Aiko sentait chaque pore de sa peau s'ouvrir. Le contact du coton devint insupportable. C'était du papier de verre contre le galbe de ses hanches. Ses doigts tremblaient. Ce n'était pas de la peur. Une fièvre transformait son sang en métal liquide. Elle leva les yeux vers Noé, capturant son regard brûlant. Le journaliste ne disait rien. Sa respiration marquait un rythme sourd. Un battement de tambour.

Elle hésita. Une seconde seulement. Elle pensa aux protocoles, aux nuits blanches, à l'éthique qu'on lui avait enseignée à l'université de Kyoto. Puis, elle écarta les doigts.

Le flacon amorça sa chute. Une lenteur onirique. Il capta les reflets des moniteurs avant de heurter le sol. Le fracas fut définitif. Un monde abdiquait. Le liquide salvateur se répandit sur la pierre, dessinant une étoile éphémère aussitôt souillée par la poussière.

Une onde de choc thermique traversa Aiko. Elle frissonna. Le parfum de l'antidote, une odeur de menthe stérile, fut submergé par les effluves organiques de Noé. Il

franchit la distance. Son pas était celui d'un prédateur.

Il s'arrêta à quelques millimètres d'elle. La chaleur de son corps était une promesse de dévoration. Aiko ferma les yeux, la tête renversée. Elle offrait la ligne pâle de son cou à l'air vicié. Elle entendait le froissement du cuir de sa veste. Ce souffle court, saccadé, qui cherchait le sien. L'instinct n'exigeait plus de permission. Noé tendit une main. Ses doigts effleurèrent le bas de son visage. Une caresse légère. Des étincelles éclatèrent sous son épiderme.

Son pouce s'attarda sur sa lèvre inférieure. Une pression décelable. Elle fit vaciller les dernières fondations de sa rigueur. C'était une exploration lente. Presque académique. Aiko sentit le grain de cette peau contre la sienne. Une texture rugueuse, marquée par le sel de la ville. Elle ne recula pas. Elle offrit un millimètre de plus. Un soupir captif s'échappa.

Sous leurs pieds, le verre pilé crissa. Noé réduisit encore l'espace. L'odeur de la solution chimique s'évaporait. Il ne restait que le sillage de la pluie acide sur le cuir et la chaleur musquée de son cou. La lumière des tubes fluorescents paraissait trop crue sur leurs peaux fiévreuses.

Noé ne la quittait pas du regard. Ses pupilles dilatées dévoraient l'éclat sombre de celles d'Aiko. Sa main glissa vers sa tempe. Il saisit doucement la racine de ses cheveux. Ce geste fit basculer sa tête en arrière. Sa gorge était vulnérable. Une veine y battait avec une violence désordonnée. Son cœur était un tambour de guerre.

Elle sentit la chaleur de Noé irradier à travers sa blouse. Une barrière inutile. Elle agrippa le revers de sa veste. Elle voulait s'ancrer dans cette réalité charnelle. S'assurer que l'homme n'était pas une hallucination née de la fièvre de Tokyo.

Noé murmura contre son oreille :
— C'est fini, Aiko. Regarde l'incendie.

Il ne l'embrassa pas. Il prolongea le supplice. Il inclina la tête, ses lèvres effleurant le lobe de son oreille. La réalité s'effaçait. Les moniteurs s'obscurcissaient. Seule l'incandescence de leurs deux anatomies comptait.

Son genou s'inséra entre les siens. Il écarta le tissu de sa jupe. Une intrusion ferme. Aiko ferma les yeux. Elle se laissa submerger. Le contact du cuir, la morsure du froid des instruments dans son dos, et cette brûlure centrale. Sa main remonta le long de son bras. Elle palpa la vigueur des muscles. Ses ongles s'enfoncèrent dans sa peau pour le forcer à descendre. Pour combler l'abîme.

Le monde extérieur n'était plus qu'un bourdonnement. Le chant électrique des serveurs tournait à vide. Le silence du laboratoire devenait le réceptacle de leur souffle haché. Noé sentait la pluie urbaine et le tabac froid.

Le plan de travail en acier poli, contre lequel ses hanches étaient pressées, offrait un contraste brutal. Une morsure polaire. Noé souleva le bord de sa jupe dans un froissement de satin. Elle s'ouvrit par nécessité organique. Ses doigts quittèrent la nuque de l'homme pour libérer les boutons de sa blouse blanche. Chaque dé clic était un rempart qui s'écroulait.

Noé laissa échapper un soupir rauque. Il appuya son front contre le sien. Leurs sueurs se mêlèrent. Une jonction liquide. Ses mains larges vinrent encadrer la taille d'Aiko. Ses pouces effleurèrent la peau nue. Le contact était électrique. Il fit cambrer le dos de la scientifique. Elle percevait la pulsation de l'air.

Elle se sentit soudainement légère. La gravité abdiquait. Les débris de la fiole ne brillaient plus que comme des étoiles mortes. Noé inclina la tête. Sa bouche n'était plus qu'à quelques microns de la sienne. Il attendait. Aiko glissa ses mains sous sa veste. Elle chercha la solidité de ses côtes. C'était le rythme de la fin. Ses doigts s'enfoncèrent dans le coton fin de sa chemise. Elle le tira vers elle pour effacer enfin

la frontière.

L'air entre eux était une substance dense. Saturée. Aiko abandonna la vue. Elle sentit le souffle chaud du journaliste ricocher sur sa lèvre supérieure. Une caresse de vapeur. Ses mains percevaient chaque tressaillement de ses muscles. C'était une topographie de désir parcourue à tâtons. Le temps se décomposait en une infinité de battements de cils.

Noé déplaça une main. Il remonta vers l'ouverture de sa blouse. Le contact de ses paumes provoqua un court-circuit. Il ne se pressait pas. Il savourait la souplesse des tissus. Son ventre tressaillit lorsqu'il effleura la dentelle. Une exploration pieuse.

— Aiko.

Son nom sonna comme un secret arraché aux décombres. Elle ne répondit pas. Elle offrit la ligne gracile de son cou à la pénombre. La froideur de l'acier contre ses reins stabilisait l'extase. La langue de Noé traça une ligne humide jusqu'à son épaule. Elle haleta.

La blouse glissa. Elle rejoignit le sol de marbre dans un silence de fantôme. Elle était offerte. Sa poitrine se soulevait. Ses seins étaient durcis par le contraste de l'air. Noé recula d'un millimètre. Il embrassa cette vulnérabilité. Ses yeux brûlaient d'un appétit sauvage. Elle chercha sa bouche avec l'urgence d'une naufragée. Leurs lèvres se rencontrèrent. Un choc de sel et de promesses brisées. Il la souleva pour l'asseoir tout à fait sur le métal. Ses jambes s'écartèrent pour l'accueillir.

La morsure du plateau chirurgical créait une dissonance salutaire. Aiko ancrâ ses doigts dans les épaules de l'homme. Elle sentait la tension des muscles. Les protocoles n'étaient plus qu'un souvenir de cendre. Elle percevait la fréquence électrique qui synchronisait leurs systèmes nerveux.

Noé changea la nature du baiser. Une quête délibérée. Sa main droite descendit avec une patience de sculpteur. Elle vint se loger au creux de son genou. Il souleva sa jambe pour l'enrouler autour de ses hanches. Le frottement de la toile contre sa cuisse déclencha une décharge. Elle soupira contre lui.

— Tu brûles.

Elle resserra son étreinte. Ses jambes l'attirèrent plus près. Elle sentait son désir contre elle. Elle mordit doucement le lobe de son oreille. Un geste d'appropriation. Le grognement de Noé se propagea jusque dans son ventre.

Il déplaça son visage vers son décolleté. Ses lèvres effleurèrent la naissance de ses seins. Un contact insupportable. Une torture de velours. Elle se cambra. La fournaise de sa bouche descendit vers son sein gauche. Lorsqu'il l'entoura, Aiko ferma les yeux. Une larme d'extase glissa sur sa tempe.

Rien n'existait en dehors de ce point de fusion. La science abdiquait. Noé remonta sa main. Ses doigts trouvèrent la peau brûlante sous la soie. Chaque mouvement dilatait le temps. Chaque effleurement était une éternité interprétée avec une acuité surnaturelle.

Noé ne pressait rien. Il laissait le poids de sa main infuser sa chaleur. Aiko expira un souffle long. Ses mains froissaient le lin de sa chemise. Elle voulait froisser le temps. L'urgence du toucher était sa seule certitude.

Ses doigts glissèrent enfin sous l'élastique. Aiko arquait le bassin. Un réflexe animal. Les flacons tressautèrent sur la paille. Un carillon de verre. Elle sentit la rugosité de ses cals. Le contraste entre sa peau de voyageur et la sienne, trop lisse. Le souffle de Noé devint une caresse humide dans son cou. Il y déposa un baiser brûlant. Ses dents effleurèrent sa peau. Une morsure suspendue.

Elle se redressa. Elle chercha ses lèvres avec ferveur. L'air s'épaississait. Une électricité statique faisait se dresser les duvets de ses bras. Noé la regardait comme une libération. Ses doigts traçaient des cercles autour de son nombril. Elle haletait. Son cœur ne battait plus pour la science.

Dans le laboratoire, leurs ombres se projetaient sur les écrans de contrôle. Des silhouettes déformées par l'urgence. Les lueurs bleutées soulignaient la perle de sueur qui coulait vers le creux de ses reins. Aiko sentait la pression croissante de Noé. Elle écarta davantage les jambes. Elle invitait l'inévitable.

Il y eut un silence. Une seconde de gel. Noé s'arrêta. Son visage était à quelques millimètres du sien. Il passa le pouce sur sa lèvre inférieure. Il dévoila l'éclat de ses dents. Une tendresse dévastatrice. Puis sa main descendit. Le contact de ses doigts dans son intimité la fit crier. Un son cristallin. Elle s'agrippa à lui. Le monde se dérobait. Elle voulait devenir une vibration pure. Une fréquence de chair hurlant à la vie.

Cette déflagration fut un silence dense. Sous la caresse impérieuse, la soie semblait fondre. Aiko sentait le métal froid contre ses reins. Une morsure de glace. Ses doigts, autrefois précis pour les micropipettes, se crispèrent sur ses revers. Elle cherchait l'homme sous le témoin.

— Ta peau chante, Aiko.

Ce n'était pas une métaphore. Il percevait la vibration des nerfs. Ses lèvres descendirent le long de sa mâchoire avec une lenteur de prédateur. Chaque baiser était une ponctuation humide.

Le laboratoire devenait une alcôve de verre. Aiko sentit la main de Noé franchir la limite de la soie. Le contact fut électrique. Elle n'était plus la doctoresse Senda. Elle était une fleur carnivore. La pression de ses phalanges revendiquait chaque cellule.

Elle bascula son bassin. Elle voulait supprimer l'insupportable épaisseur de textile.

Le bourdonnement des serveurs s'amplifiait. Noé écarta les derniers pans de sa blouse. Ses yeux brillaient d'un éclat fauve. Il posa sa paume à plat sur son plexus. Il sentait chaque pulsation. Ce tambour de guerre. Ses doigts glissèrent vers le bouton de sa chemise. Chaque seconde était une torture qui dilatait leurs pupilles.

Le premier bouton céda. Un cliquetis infime. Une détonation sourde. Noé ne se pressait pas. Il étudiait sa résistance. Sous son pouce, la carotide s'emballait. Aiko laissa sa tête basculer. Il démantelait ses remparts.

Le froid de la console contrastait avec la fournaise de ses entrailles. Elle agrippa le velours de sa veste. Le parfum de l'homme l'envahissait. Tabac, orage et musc. Ses facultés d'analyse étaient court-circuitées. Sa chemise glissa le long de ses épaules. La lingerie noire apparut sous les projecteurs.

Au sol, les débris du vaccin scintillaient comme des diamants déchus. Une constellation inutile. Noé s'avança encore. Aiko sentit la dureté de son désir. Une promesse d'anéantissement. Il goûta le sel de sa clavicule. Ses mains enserrèrent sa taille. Il la souleva. Les instruments chirurgicaux furent balayés dans un fracas métallique. Sacrifiés.

Leurs souffles se mêlaient. Une vapeur musquée. Aiko ouvrit les jambes pour l'accueillir. Ses mains remontèrent dans sa chevelure. Leurs lèvres se rencontrèrent. Une collision de mondes. Le goût du fer et de la rose sauvage. Noé explora son intimité avec une curiosité vorace. Elle répondit avec ferveur. Ses ongles s'enfoncèrent dans ses trapèzes. Elle réclamait du poids. De la friction. Le laboratoire s'effaçait derrière le rideau pourpre.

Le froid de l'acier s'insinuait sous ses cuisses. Noé recula d'un souffle. Juste assez pour que l'absence devienne une torture. Ses mains glissèrent sous la dentelle de son

soutien-gorge. Les pouces effleurèrent ses seins. Elle gémit. Ses mamelons durcirent. L'air était une moiture tropicale. Un brouillard de phéromones.

Noé défit sa boucle de ceinture. Un cliquetis brutal. Son pantalon glissa. Il se pressa à nouveau contre elle. Aiko sentit la rugosité du velours contre sa poitrine nue. Une décharge électrique. Elle offrit son cou à la morsure. Les doigts de l'homme s'insinuèrent plus bas. La soie n'était plus qu'une barrière dérisoire. Trempée d'impatience.

Le temps se fragmenta. Un ongle sur son flanc. L'odeur de cuir. Le battement erratique de leurs cœurs. Il la pénétra d'un coup de rein lent. Un envahissement total. Elle écarquilla les yeux. Elle s'accrocha à lui. Ses jambes se refermèrent comme un piège. Ils n'étaient plus qu'une entité vibrante. Un instrument accordé sur le désastre. À chaque mouvement, le verre brisé craquait. Un rappel du sacrifice.

Au loin, les lumières de la ville vacillaient. Un excès d'humanité. Les sirènes s'étaient tues. Une symphonie de soupirs montait des rues. Aiko ferma les yeux. Elle sentit Noé se tendre contre elle. Son souffle devint un râle de triomphe. L'étreinte était une annihilation. Elle comprit alors qu'ils ne verraient pas l'aube. Mais ils possédaient l'éternité. La nuit commençait. Le virus réclamait le reste du monde.

Chapitre 25

L'Onde Éternelle

La mousson ne lavait plus les rues de Tokyo. Elle les enlaçait d'une vapeur moite, une étreinte tiède qui transformait l'asphalte en un miroir d'obsidienne.

À travers les baies vitrées du laboratoire, au quarante-deuxième étage, la métropole ne semblait plus être un agrégat de béton. C'était un organisme vivant. Un poumon pourpre qui palpitait sous l'orage.

Aiko Senda ajusta la focale de son microscope. Ses doigts tremblaient. Ce n'était pas la fatigue habituelle, mais une lassitude électrique. Le coton de sa blouse, autrefois son armure de froideur analytique, pesait soudain une tonne contre l'ivoire de ses épaules. C'était un poids inutile. Un buvard qui buvait la fièvre de son corps.

L'éclosion pulsait derrière ses tempes. Une promesse. Un vertige. Elle sentait chaque fibre du tissu contre ses hanches, chaque souffle de la climatisation. Une caresse glacée qui la faisait frissonner malgré l'air saturé.

La porte coulissa dans un soupir pneumatique. Noé Lambert entra. Son Leica en bandoulière balançait contre son flanc. Il portait sur lui l'odeur de la pluie et celle, plus âcre, des corps abandonnés sur les trottoirs de Shinjuku.

Il ne parla pas.

Le silence se chargea d'une tension statique qui dansait entre les paillasses en inox. Ses yeux, dont l'iris semblait dévoré par une pupille immense, se posèrent sur la nuque d'Aiko. Quelques mèches de cheveux noirs collaient à sa peau humide. Elle ne

se retourna pas. Son souffle se fit court. Une petite saccade au bord des lèvres.

Dans le reflet de l'acier, elle voyait ses propres joues rosies par une brûlure délicate. Une montée de sève. Noé fit un pas. Le craquement de ses semelles sur le sol stérile résonna comme un coup de tonnerre.

Le journaliste posa sa main sur le rebord du plan de travail. À quelques millimètres de la sienne. Il ne la touchait pas, mais sa peau dégageait une onde magnétique. Le temps se dilata. Une goutte de résine ambrée. Noé pencha la tête vers les échantillons de fluide nerveux. Sous la lentille, ce n'étaient plus des données. C'étaient des nébuleuses en pleine explosion.

Le mal ne détruisait rien. Il révélait. L'urgence absolue. Le monde devenait un théâtre de perceptions exacerbées. L'odeur du laboratoire, d'ordinaire neutre, était désormais saturée de musc, de jasmin et d'ozone.

— Vous cherchez toujours à l'éteindre ? murmura-t-il.

Sa voix était basse. Rauque. Elle vibra jusque dans le plexus d'Aiko.

Elle ferma les yeux. Elle aurait dû répondre que son devoir était de protéger la raison. De tenir la digue entre l'ordre et le chaos. Mais ses lèvres refusèrent d'obéir. Elles s'entrouvrirent sur un soupir. Un abandon. Elle sentit le regard de Noé descendre le long de son profil. Une caresse tactile. Dehors, les cris n'étaient plus des appels au secours. C'étaient des soupirs collectifs. Une symphonie de peaux s'accordant dans l'obscurité.

Noé déplaça sa main. Ses doigts effleurèrent le revers de l'enveloppe de coton. Une décharge électrique. Aiko tressaillit jusqu'à la pointe de ses pieds nus dans ses escarpins. Il n'y avait plus de virologie. Plus de protocole. Juste la texture rugueuse du lin rencontrant la douceur infinie de l'épiderme.

Le journaliste glissa son index vers l'échancrure du col. Là où battait une artère. Un rythme sauvage. Il pouvait sentir la chaleur s'échapper d'elle. Une aura. Elle tourna enfin la tête. Une collision silencieuse. Les reflets bleutés des écrans dansaient sur leurs visages, éclairant une faim que rien ne pourrait plus apaiser.

Sa main à elle, guidée par un instinct neuf, vint se poser sur le torse de Noé. À travers sa chemise, elle sentit le tambourinement frénétique de son cœur. Ses doigts s'accrochèrent au tissu. Elle cherchait le contact franc. Brûlant.

Le bout de ses doigts, d'ordinaire si précis avec les micropipettes, n'était plus qu'une hésitation fiévreuse. Elle nota une petite cicatrice sur le poignet de Noé, un détail humain, banal, qui le rendait réel au milieu du désastre. Aiko ne respirait plus que par à-coups. L'odeur de l'homme l'envahissait : pluie urbaine, tabac froid, chaleur animale.

Elle fit glisser sa main plus haut. Elle savoura la résistance du tissu avant de rencontrer la peau nue au creux de la gorge. Le contraste fut un choc. La fièvre qui l'habitait trouva un écho immédiat dans la chair de Noé.

Il ne bougeait pas. Un prédateur en suspens. Un arc tendu. Noé sentit le craquement discret d'un bouton qui cède. Un bruit minuscule. Un coup de tonnerre. Ses mains vinrent encadrer la taille d'Aiko. Là où la blouse perdait sa rigidité. Le coton amidonné glissait sous ses paumes. Un rappel grinçant de l'ordre qui s'effondrait. Ses pouces cherchaient, sous l'épaisseur, la douceur humide.

La surface d'acier contre laquelle elle était pressée s'opposait à la fournaise entre leurs corps. Un étai de sensations contradictoires.

Aiko renversa la tête. Ses cheveux s'étalèrent sur l'épaule de Noé comme une encre nocturne. Il enfouit son visage dans la courbe de son cou. Il ne l'embrassa pas. Il

expira. Son souffle chaud balaya l'épiderme. Une onde de frissons.

Chaque pore de sa peau s'épanouissait comme une fleur carnivore. Elle sentit les dents de Noé effleurer son lobe d'oreille. Une promesse de sauvagerie. Ses mains s'agrippèrent aux épaules de l'homme. Ses ongles s'enfoncèrent dans le tissu. Elle cherchait un ancrage. Sur les moniteurs, les courbes de fréquences cardiaques atteignaient des sommets vertigineux.

La lumière azurée baignait la scène. Une clarté de lagon. Une perle de sueur roula le long de la tempe d'Aiko. Elle n'était plus une femme de science. Elle était le réceptacle d'une force qui la dépassait. Noé glissa une main vers le haut. Ses doigts s'immiscèrent sous l'échancrure. Il débusqua la naissance d'un sein. Le cœur frappait la poitrine comme un tambour de guerre.

Le contact direct arracha à Aiko un gémissement étouffé. Un son sans langue. L'abdication totale. Le temps n'était plus une ligne. C'était un cercle de feu. Les doigts de Noé, rugueux, commencèrent à défaire les derniers remparts. Chaque bouton libéré était une frontière franchie vers l'incendie final.

La blouse glissa. Elle abandonna ses épaules avec la lenteur d'un rideau de théâtre. Le tissu s'affaissa pour s'échouer en une corolle blanche autour de ses coudes. Ses mouvements étaient emprisonnés. Noé ne pressait rien. Ses doigts remontèrent lentement le long de ses avant-bras. Un bourdonnement nerveux vibrait dans l'air, saturé d'ozone et de musc.

La peau de la scientifique prit des reflets d'opale. Une surface irréaliste, troublée seulement par les frissons qui parcouraient ses flancs.

Aiko sentit le plan de travail mordre son dos. Un baiser de givre. Elle ferma les yeux pour retrouver la rigueur des équations. Impossible. Le flux transformait chaque pensée en image de fusion. Le souffle de Noé se fit erratique. Une ponctuation

haletante. Il ne cherchait plus l'image parfaite. Il devenait le sujet de son propre récit.

Ses mains descendirent vers la cambrure des hanches. Le pantalon de soie offrait une résistance dérisoire. Un dernier voile. Le froissement du tissu produisit un sifflement soyeux. Un murmure de reddition.

Elle ouvrit les paupières. Le regard de Noé la fit chanceler. Ses iris n'étaient plus des fenêtres. C'étaient deux gouffres d'un noir liquide. Un désir pur. Débarrassé de toute morale. Noé glissa un genou entre les siens. Il força l'ouverture. Aiko accueillit cet espace de vulnérabilité avec un soupir de soulagement.

Elle était une terre conquise. Une partition. Il approcha ses lèvres de son cou. Pas un baiser. Une vibration.

Les écrans continuaient leur danse frénétique. Des données que personne ne lirait plus. Des preuves mathématiques que l'humanité avait cessé de réfléchir pour ne plus faire que ressentir. Noé saisit le menton d'Aiko. Il l'obligea à regarder l'immensité de leur chute.

Chaque seconde devenait une éternité de textures : le cuir de la ceinture de Noé contre son ventre, la rugosité de son jean, l'humidité croissante. Une urgence sacrée. Sa main libre s'égara sous le rebord de la soie. Ses doigts effleurèrent la naissance des cuisses avec une précision de chirurgien. Aiko rejeta la poitrine en avant. Elle offrit sa gorge aux ombres de la pièce. Une démolition contrôlée.

La pulpe de ses doigts s'aventura sur le versant intérieur de sa cuisse. Là où la peau trahit tout. Aiko sentit un courant électrique court-circuiter ses souvenirs. La soie, si fluide, lui parut d'une lourdeur insupportable. Noé aspira l'air entre ses dents. Un son guttural. Ses muscles se contractèrent. Elle cherchait et fuyait l'intrusion de cette main qui prenait tout.

Le froid sous ses reins pulsait à l'unisson de ses artères. Noé pencha la tête. Sa tempe frôla la sienne. Aiko perçut l'odeur de son effort. Le silence n'était plus peuplé que par le bourdonnement des serveurs. Un rythme tribal. Il remonta encore. Chaque millimètre était une victoire du virus sur la volonté.

Elle agrippa les revers de sa veste. Ses jointures blanchirent. Elle s'ancrait dans cette réalité de chair.

Une goutte de sueur glissa le long de sa tempe. Noé suivit cette trace avec une intensité de dévot. Il ne parlait plus. Le langage était une relique inutile. Il fut remplacé par la grammaire des souffles. Lorsqu'il pressa son bassin contre le sien, la dureté de son désir s'imprima contre sa hanche. Un sceau.

Aiko bascula dans une dimension où seule la texture comptait. La trame du jean, rugueuse. La mollesse de son propre vêtement qui glissait.

C'était une agonie exquise. Les doigts de Noé atteignirent la lisière. L'incendie. Aiko rejeta la tête en arrière. Ses cheveux balayèrent les rapports de recherche. Les feuilles s'envolèrent. Le glas de sa carrière dans un froissement de papier.

Elle ne voyait que des traînées pourpres. Des échos de dopamine. Elle était un instrument accordé à la rupture. Noé était l'archet. Sa respiration n'était plus qu'un sifflement court. Une plainte de plaisir étouffée. Elle planta ses dents dans le cou de l'homme avec une douceur sauvage.

Le sel de sa peau envahit ses papilles. Sous ses canines, le martèlement de la carotide. Une horloge biologique s'affolant. Une pulsation qui voulait s'extraire de la gorge de Noé pour battre contre la sienne. Noé laissa échapper un grognement sourd. Une vibration le long de sa colonne.

Le contraste était insoutenable : l'inox qui lui sciait les reins et la fournaise de ce

corps qui l'éveillait.

Sa main ne s'arrêta pas à la dentelle. Elle s'y aventura avec une dévotion religieuse. Elle effleura la rondeur de son mont de Vénus. Une caresse si légère qu'elle semblait une illusion. Mais elle déclencha une onde sismique.

La fréquence n'était plus une théorie. Plus un fléau sous lentille. C'était ce flux brûlant qui transformait son sang en plomb fondu. Elle écarta les jambes. Une invitation désespérée. Le tissu de sa blouse se froissa dans sa poigne.

Le silence devint une matière épaisse. Un écran affichait des séquences génétiques en vert émeraude. Des hiéroglyphes sans importance devant la vérité de la peau. Noé redressa le buste. Ses yeux étaient deux gouffres. La mélancolie de ceux qui savent que l'aube n'aura plus d'importance.

Il tira doucement ses cheveux vers l'arrière. Il exposa la ligne gracile de sa gorge. La lumière des néons transformait sa sueur en diamants liquides.

Un glissement de fermeture éclair déchira le bourdonnement des machines. La rugosité du jean s'effaça. Une chaleur directe. Dense. Aiko retint son souffle. Sa poitrine se soulevait contre lui. Ses mamelons durcis pointaient sous la dentelle.

Le temps s'était figé. Chaque battement de cœur de Noé contre son sternum était une explosion sourde. Son membre cherchait son chemin à travers les couches superflues.

L'air manquait. Humidité de serre tropicale. Aiko ferma les paupières. Le noir n'était pas un refuge, juste le canevas de ses nerfs. Elle sentit la paume de Noé s'immobiliser là où son corps se liquéfiait. La pression était ferme. Une promesse de possession.

Son bassin s'éleva. Elle cherchait à fusionner avec cette force brute. Elle n'était plus une femme de science. Elle était la science de l'abandon. Une équation résolue par le

toucher.

Noé ne se pressait pas. Il observait chaque dilatation de ses pupilles. Sa main, habitée d'une fièvre souveraine, remonta vers son flanc. Il mesura l'étroitesse de sa cage thoracique. Sous le derme, le réseau nerveux s'illuminait. Une symphonie de synapses.

Le flux était devenu son propre sang. Aiko laissa échapper un son de gorge. Rauque. Impur.

Elle tira Noé vers elle. Leurs souffles se mêlèrent. Amertume du café et douceur de la peur. Noé descendit le long de son cou. Sa barbe naissante était une agression délicate. Chaque baiser était une estafilade de plaisir. Une brûlure indélébile.

Le monde extérieur était un souvenir flou. Une rumeur. Ils en étaient les seuls architectes. Les seuls survivants.

Il s'arrêta. Il inhala son odeur — savon neutre et sécrétion musquée de la floraison finale. Il sentit le bassin d'Aiko se cambrer. La friction générait une électricité capable d'incendier le bâtiment. Le temps se dilatait comme une pupille sous belladone. Noé glissa son genou plus haut. Il écarta les derniers pans de sa dignité de marbre.

Moiteur. Écllosion totale. Une dissection de l'âme.

Le contact de sa bouche contre le tissu fin fut une déflagration. Aiko sentit la langue de Noé imbiber la dentelle. Un pont thermique. Elle agrippa ses cheveux avec une urgence qui confinait à la détresse. Elle le pressa contre sa poitrine. Ses reins se soulevaient.

Chaque succion agissait comme un catalyseur. Son sang devint un mercure brûlant.

Noé se redressa. Ses yeux dévoraient son code génétique. Son haleine balaya son visage.

— Tu brûles, Aiko, murmura-t-il.

Sa voix n'était qu'un froissement de soie dans l'ozone. Il libéra le bouton de son pantalon avec une lenteur calculée. La fermeture éclair produisit un cri métallique strident. Un signal de reddition.

Il écarta le tissu. Ses paumes cherchèrent la soie humide. Lorsqu'il effleura enfin son centre, Aiko arqua le dos. Ses ongles s'enfoncèrent dans le velours de sa veste. La sensation était si vaste qu'elle crut voir les parois s'effacer.

Un océan pur. Le genou de l'homme ouvrit son corps comme un livre précieux. Ses doigts traçaient des cercles de feu. Alchimie que nulle science ne pourrait stabiliser.

Ses propres mains s'attaquèrent à la chemise de Noé. Elle arracha les boutons dans une hâte fiévreuse. Elle voulait le contact torride de son torse contre ses seins. Le coton s'ouvrit comme une corolle flétrie.

Paysage de muscles tendus. Peau ambrée. Aiko laissa échapper un soupir contre sa gorge. Elle nota le rythme de son cœur. Une syncope sauvage.

La rugosité de ses poils contre ses doigts heurtait la sophistication stérile du verre dépoli. Le froid de l'acier continuait de mordre ses cuisses. Étau de glace. Brasier entre les hanches. Le virus était devenu une architecture invisible. Un réseau de filaments électriques.

Chaque gémissement était recyclé en une vague de faim.

Noé souleva son corps. Il l'arracha à la morsure du métal. Il la ramena contre lui. Les coutures de la blouse craquèrent. Ce n'était plus qu'une entrave pathétique. Un voile

de pudeur. Il le consumait du regard.

Ses lèvres descendirent. Des morsures déguisées. Il marqua son territoire. Il s'arrêta au-dessus de la dentelle. Là où sa peau battait comme une opale.

— Respire, Aiko.

Le dé clic de l'agrafe fut un coup de tonnerre. Une lourdeur charnelle. Ses seins s'épanouirent contre le torse nu de Noé. La décharge fit basculer sa tête. Ses yeux se révolèrent. Sur les moniteurs, les pics de dopamine saturaient les capteurs.

Elle chercha ses omoplates. Elle y traça des sillons fiévreux. S'ancrer. Ne pas s'évaporer.

Chaque pression de son bassin était une phrase dans une langue oubliée. Urgence. Cruauté de la lenteur. Leurs haleines se mêlaient. Vapeur moite. Noé s'empara d'un mamelon. Succion précise. Rythmée.

Onde de choc vers son bas-ventre. Sa lingerie n'était plus qu'une seconde peau. Elle était la matière. Une éprouvette de chair où l'alchimie opérait sa transmutation.

— Encore, râla-t-elle.

Noé posa sa main sur sa bouche. Il recueillit son cri. Un secret partagé au cœur du chaos. Ses doigts avides descendirent vers la bordure élastique. La promesse d'un incendie total.

Sa paume recueillait son souffle. Une vapeur brûlante qui nourrissait l'incendie. Aiko sentait le goût du sel. L'âpreté du dehors. Un contraste violent. Il y avait une cadence métronomique dans le tremblement de sa mâchoire.

Le silence n'était plus qu'un bourdonnement lointain. Totalement étranger à la fournaise. Ses yeux cherchaient ceux de Noé. Une détermination sombre.

Ses doigts s'insinuèrent sous l'élastique fin. Il crocheta la soie noire avec précision. Il sentait la radiation de son bas-ventre.

— Tu sens cela ? murmura-t-il. C'est le rythme du monde qui s'arrête pour nous regarder.

Il tira sur le tissu. Millimètre par millimètre. Il dévoila la courbe de sa hanche. Une dévotion impie. L'air semblait se cristalliser. Une chorégraphie de verre. Aiko sentit le genou de Noé se frayer un chemin plus haut. Il écarta la soie humide.

La pression déclencha des spasmes qu'elle ne put contenir. Elle s'enfonça dans ses épaules. Le monde n'existait plus. Juste cette chambre de métal. Cette lumière bleue qui léchait leurs corps. Cette faim primitive qui redéfinissait chaque atome.

Elle voulait tout. La chute. L'anéantissement. Les doigts de Noé continuèrent leur descente impitoyable. Là où l'éclosion battait son plein. Prête à briser la dernière digue.

Sa main franchit l'ultime frontière. Les phalanges rencontrèrent la moiteur sacrée. Aiko oublia d'expirer. Poumons bloqués. Le temps se fit visqueux. Chaque mouvement exploratoire était un coup de scalpel dans sa raison.

Elle n'était plus la femme des remèdes. Elle était une harpe de nerfs. Accordée par un étranger.

Les serveurs ronronnaient. Indifférence du silicium. Les chiffres défilaient sur les écrans géants. Une cascade de pixels. Ils cartographiaient la progression fulgurante du flux à travers les fuseaux horaires.

Pour Aiko, la seule topographie réelle était la paume de Noé contre son sexe. L'odeur d'ozone s'effaçait. Le musc montait. Une fragrance de fauve.

Il captura ses lèvres. Pas une demande. Une colonisation. Un pacte de salive. Leurs langues s'enroulèrent dans un ballet de fièvre. Le flux passait de l'un à l'autre. Fluidité d'une marée nocturne.

Elle sentit la boucle de sa ceinture mordre son ventre. Un rappel trivial de la réalité qui s'effritait. Elle offrit sa gorge. Sa colonne arquée jusqu'à la rupture. Fusion impossible.

Une alarme déchira la moiteur. Une note discordante. Sur l'écran central, la carte du monde s'était stabilisée. Un rouge écarlate. Uniforme. Profond comme une plaie.

Le silence revint. Troublé par le frottement des tissus. Aiko ouvrit des yeux embrumés. Elle vit son propre échantillon de sang sur le moniteur : les cellules ne luttèrent plus. Elles s'entrelaçaient. Elles imitaient sa danse avec Noé.

Le vaccin était une chimère. L'humanité n'était pas en train de mourir. Elle s'éveillait dans un cri de velours.

Noé laissa sa chemise glisser sur le sol jonché de rapports inutiles. Sa peau contre la sienne produisit un claquement humide. Un sceau définitif. Il la souleva pour l'asseoir sur la console.

Les capteurs de température s'affolèrent. Des valeurs de mort qui ne chantaient que la vie. Le monde s'éteignait dans une étreinte globale. Ici, le voyage commençait. Elle s'abandonna. L'Onde la traversait comme une foudre silencieuse. Elle devenait la première note d'une éternité de soupirs.

FIN

Merci d'avoir lu "L'ORIGINE DU SOUPIR"

Une œuvre écrite par Seb Le Reveur

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)